

L'homme d'outre-mer



HUBERT DESCHAMPS

**Traditions orales
et archives
au Gabon**

R G E R - L E V R A U L T

**TRADITIONS ORALES
ET
ARCHIVES AU GABON**

DU MÊME AUTEUR

- Les Antaisaka (Géographie humaine, coutumes et histoire d'une population malgache)*. Thèse de Lettres en Sorbonne (1938, Tananarive).
- Le dialecte Antaisaka (Langue malgache)*. Thèse complémentaire. (*Id.*, *ibid.*).
- Madagascar* (Collection « L'Union Française », 1947, Berger-Levrault, 2^e éd. 1951).
- Côte des Somalis* (in « Côte des Somalis — Réunion — Inde », même collection. 1948, Berger-Levrault).
- Les Pirates à Madagascar aux XVII^e et XVIII^e siècles* (1949, Berger-Levrault).
- Gallieni Pacificateur* (Collection « Colonies et Empires », en collaboration avec Paul Chauvel. P.U.F., 1949).
- La fin des Empires coloniaux* (Collection « Que sais-je ? » Presses Universitaires de France. 1^{re} éd. 1950, 2^e éd. 1959). Traduit en espagnol et en japonais.
- Les voyages de Samuel Champlain, Saintongeais, Père du Canada* (Collection « Colonies et Empires ». P.U.F., 1951).
- Pirates et Flibustiers* (Collection « Que sais-je ? » P.U.F., 1^{re} éd. 1952, 2^e éd. 1962.) Traduit en espagnol.
- L'éveil politique africain* (Collection « Que sais-je ? » P.U.F., 1952).
- L'Union Française (Histoire, Institutions, Réalités)*. (Collection « L'Union Française ». Berger-Levrault, 1952). Traduit en anglais.
- Les méthodes et les doctrines coloniales de la France du XVI^e siècle à nos jours* (Petite collection A.C., série « Histoire ». Armand Colin, 1953).
- Peuples et Nations d'outre-mer (Islam, Afrique, Asie du Sud)* (Collection « Etudes politiques ». Dalloz, 1954).
- Les religions de l'Afrique noire* (Collection « Que sais-je ? », P.U.F., 1^{re} éd. 1954, 2^e éd. 1960).
- Tahiti* (in « Tahiti — Nouvelle Calédonie — Nouvelles Hébrides », Collection « L'Union Française ». Berger-Levrault, 1957).
- Les Malgaches du sud-est* (Collection « Monographies Ethnographiques », en collaboration avec S. Vianès. P.U.F., 1959).
- Les migrations intérieures, passées et présentes, à Madagascar* (Collection « L'Homme d'outre-mer ». Berger-Levrault, 1959).
- Histoire de Madagascar* (Collection « Mondes d'outre-mer », série « Histoire ». Berger-Levrault, 1^{re} éd. 1960, 2^e éd. 1961).
- Les Institutions politiques de l'Afrique noire* (Collection « Que sais-je ? ». P.U.F., 1962).

En préparation :

- Histoire de l'Afrique noire précoloniale* (Collection « Que sais-je ? » P.U.F.).
- Histoire du Gabon* (Collection « Mondes d'outre-mer », série « Histoire », Berger-Levrault).

L'HOMME D'OUTRE-MER

Collection publiée par le *Conseil supérieur*
des Recherches sociologiques d'outre-mer
et par l'*Office de la Recherche scientifique et technique Outre-Mer*

Nouvelle Série N° 6

Hubert DESCHAMPS

Gouverneur E. R.,
Directeur des Sciences humaines à l'Office de la Recherche Scientifique
et Technique Outre-Mer
Chargé de mission par le Centre National de la Recherche Scientifique

TRADITIONS ORALES ET ARCHIVES AU GABON

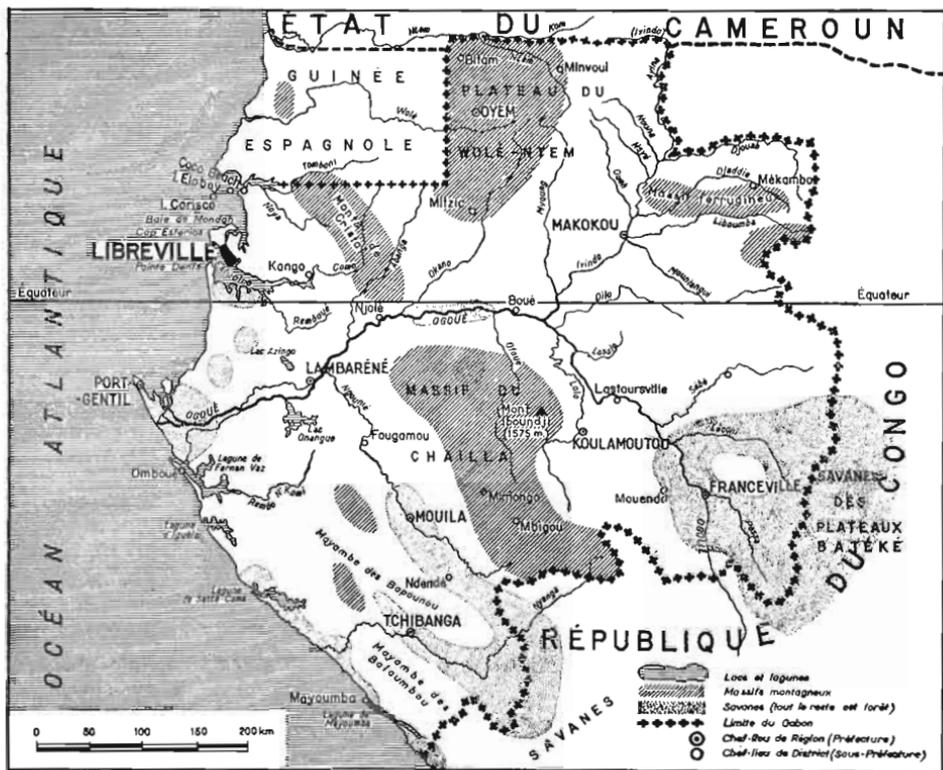
Contribution à l'ethno-histoire

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT
5, rue Auguste-Comte — PARIS (VI^e)
1962

© by *Éditions Berger-Levrault, 1962*

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

*Ce livre est dédié
A MA FEMME
pour la remercier
de son endurance dans la forêt vierge
et de sa patience à taper cet ouvrage
après tant d'autres*



CARTE PHYSIQUE ET POLITIQUE

PRÉFACE

L'ethno-histoire (expression récente et discutée), n'est à vrai dire qu'une branche de l'histoire totale, celle-ci ayant aujourd'hui l'ambition légitime de déborder ses limites classiques et de s'étendre à la planète. Elle pourrait être définie : « l'ensemble des méthodes permettant d'étudier l'histoire des peuples sans écriture ». Il va sans dire qu'elle se distingue de la préhistoire qui possède son propre terrain temporel et ses méthodes originales. Si, d'autre part, les règles de la critique historique sont applicables à l'ethno-histoire, elle se trouve dans la nécessité de recourir à des matériaux dont la diversité déborde singulièrement les documents écrits, alpha et oméga de l'histoire telle que nous l'enseignèrent nos maîtres.

Non que les documents écrits fassent absolument défaut en l'espèce. Mais, avant le xix^e siècle, en Afrique, ils sont rares et bornés à la côte. L'âge des explorateurs fournit des renseignements plus étendus, mais partiels et limités à une période étroite. Avec l'occupation européenne naissent les archives, archives des métropoles et archives locales. Les premières ne fournissent, sauf exception, que des époques très récentes ; comme nous le verons, elles sont loin d'être classées et complètes et de répondre à toutes les préoccupations de l'historien.

Si elle devait se borner à l'écrit, l'histoire des peuples sans écriture resterait donc un simple aspect secondaire de la pénétration européenne, ce qu'elle a été longtemps. Il faut, pour explorer le passé des pays et de leurs habitants, recourir à d'autres matériaux. D'abord ceux que peuvent fournir diverses sciences, voisines ou non : l'ethnologie, la linguistique, l'anthropologie doivent permettre des comparaisons et des rapprochements ; l'archéologie, dans les contrées où existent des monuments, apporte des bases solides pour les périodes les plus difficiles à atteindre. Il n'est pas jusqu'à la botanique (par l'état de la végétation et la diffusion des plantes cultivées), la zoologie, la climato-

logie, l'océanographie, la pédologie qui ne puissent contribuer à fournir des indications précieuses sur les migrations et les établissements anciens.

Il n'en reste pas moins que le mode d'expression essentiel des sociétés sans écriture, c'est le son et, avant tout, la voix humaine ; l'histoire, pour elles, n'est pas un griffonnage mais un récit, souvent rythmé, ponctué de gestes vigoureux et d'onomatopées, parfois même chanté. Ceci ne signifie aucunement qu'il s'agisse de récits poétiques, à la manière d'Homère, où l'aède brode à loisir sur un canevas plus ou moins réel. Les genres sont séparés : les contes merveilleux et les cosmogonies appartiennent à des spécialistes et à des circonstances particulières ; la *tradition orale historique* ne comporte de mythes que pour les périodes les plus anciennes ; le reste est généalogie et récits d'événements notables, transmis par les anciens et qui étaient connus, dans leur ensemble, par un vaste public.

Il s'agit donc d'une catégorie de documents, inhabituelle pour les historiens classiques (et donc suspecte peut-être encore pour quelques-uns), mais irremplaçable et essentielle pour ces pays et ces nations d'outre-mer qui ont acquis récemment une existence politique indépendante et qui ont droit désormais à un drapeau, à un siège à l'ONU et à une place dans l'histoire universelle.

Or, à cet instant même où les historiens vont (espérons-le du moins) commencer à les utiliser, les traditions orales tendent à se perdre, sous l'influence du modernisme, comme toutes les autres formes de la vie traditionnelle. Il n'est que temps de courir pour recueillir ce qui en reste. Et les archives même, l'autre base essentielle, sont, par d'autres procédés, menacées d'une aussi catastrophique disparition. La possibilité même d'une histoire devient problématique.

Cette préoccupation est la mienne depuis plusieurs années ; j'ai contribué à poser la question de l'ethno-histoire et de la collecte des documents périssables devant les instances scientifiques internationales et nationales. A celles-ci j'avais beau jeu de faire remarquer l'avance prise par certains pays d'expression britannique, telle la Nigeria, et la nécessité de consacrer des recherches du même ordre aux nations nouvelles d'expression française.

J'ai eu le bonheur (rare pour ceux qui innovent) de rencontrer la compréhension et l'appui effectif des plus hautes autorités en la matière. Mon ami Charles-André Julien,

professeur d'Histoire des colonisations à la Sorbonne, m'a apporté dès le début le réconfort de son soutien. M. le Doyen Pierre Renouvin a bien voulu prendre l'initiative de proposer au CNRS une mission au Gabon qui me serait confiée. Les Commissions et la Direction du CNRS ont accordé, avec la plus grande bienveillance, les crédits nécessaires. Le Directeur de l'ORSTOM a autorisé mon emploi pendant quatre mois à ce travail. Qu'ils en soient tous bien vivement remerciés, et puissent les résultats encourager à poursuivre de telles initiatives avec d'autres chercheurs en d'autres pays.

Un soutien actif particulièrement précieux fut celui de M. Léon Mba, Président de la République gabonaise, qui a, dès le début, parfaitement compris l'intérêt de mon enquête pour l'histoire de son pays. Il m'a, par ses circulaires, largement facilité les choses, et je n'ai eu qu'à me louer de l'accueil qui m'a été réservé par ses préfets et sous-préfets lors de mes déplacements ; ils ont convoqué en temps utile les vieillards les plus qualifiés et m'ont autorisé à consulter largement leurs archives. Les membres du gouvernement gabonais et les députés locaux m'ont apporté, à l'occasion, l'appui de leur connaissance du pays ; Mgr Adam (dont la science couvre tous les dialectes locaux), le vénérable abbé Raponda Walker (Pic de la Mirandole des choses gabonaises), et M. le Pasteur Stoecklin m'ont été particulièrement précieux. A tous je dois dire ma gratitude.

J'ai donc pu, dans les meilleures conditions et sans perdre de temps, circuler plus de deux mois sur toutes les routes (parfois fort sportives) du Gabon, et travailler ensuite à Libreville, en appréciant tout ce qu'a de réel et de durable la vieille amitié franco-gabonaise. Qu'il me soit permis enfin de dire ma reconnaissance à mon éminent collaborateur M. Herbert Pepper, ethno-musicologue, directeur du Centre gabonais de l'ORSTOM, qui m'a si efficacement préparé les voies et m'a accompagné sur un vaste trajet au cœur de la grande forêt.

Les documents recueillis doivent, dans mon esprit, être utilisés pour deux ouvrages : *Histoire du Gabon* (Collection « Mondes d'outre-mer », série « Histoire », chez Berger-Levrault), et *Les Peuples du Gabon* (collection « Monographies ethnologiques » de l'Institut international africain, aux Presses universitaires de France). Mais ces futurs volumes exigeront l'un et l'autre, surtout le premier, une longue exploration sur des fleuves de bibliographie et dans

une forêt vierge d'archives, en France et ailleurs. Il serait vain d'espérer en voir le bout avant plusieurs années de travail. J'ai donc pensé qu'il pourrait être utile, sans attendre, de publier les résultats de ma mission et c'est l'objet du présent livre.

D'une part en effet les traditions orales constituent des documents qu'il y a intérêt à produire, indépendamment de toute synthèse, pour qu'ils soient à la disposition du public gabonais et des chercheurs. D'autre part une collecte itinérante de deux mois (alors que je n'avais jamais abordé le Gabon et que j'ai dû recourir à des interprètes sans cesse changeants pour une trentaine de dialectes) aura, sans doute, intérêt à subir l'appréciation de bons connaisseurs locaux des choses gabonaises et la correction par eux de certains détails. Je les prie de m'écrire et, d'avance, les en remercie.

En ce qui concerne la transcription des langues locales, j'ai adopté ici l'orthographe française, qui a l'avantage d'être connue de tous les Gabonais. Il serait d'ailleurs impossible, avec un seul système graphique, de reproduire exactement des langues fort dissemblables, aux sons parfois inattendus (par exemple une consonne mpongwé tient le milieu entre le m et le w). Je me suis borné à transcrire par sh un son intermédiaire entre s et ch. Les lettres e (eu ou e muet), é, è, u et la diphtongue ou ont le même son qu'en français. J'ai regretté qu'il n'existe pas de signe sur nos machines à écrire pour exprimer l'o ouvert, si caractéristique des langues gabonaises. Mais, en français, l'o ouvert (pomme) et l'o fermé (pot) sont représentés par le même signe; les Gabonais n'en seront donc pas gênés. Aussi bien ne s'agit-il pas d'un ouvrage de linguistique.

Par contre je n'ai pas hésité à redresser quelques vieilles erreurs orthographiques, pieusement répétées depuis un siècle et consacrées par l'usage. Il m'a paru absurde en effet d'écrire Ogooué, Ndjôlé, Booué, Woleu des mots qui se prononcent Ogoué, Njolé, Boué, Wolé. Ma vénération pour les explorateurs, qui est immense, ne va pas jusqu'à respecter leurs graphies improvisées.

Libreville, septembre 1961

H. D.

Première partie

**TRADITIONS
ORALES**

MÉTHODES ET RÉSULTATS

La collecte des traditions historiques n'est pas une chose nouvelle. Grégoire de Tours, qui fonda l'histoire de France, n'a pas fait autre chose. Les explorateurs, les administrateurs, les missionnaires, les ethnologues s'y sont livrés à l'occasion, interrogeant les vieillards dépositaires de la tradition, et prenant des notes plus ou moins proches de l'original. Le modèle à cet égard me paraît être *l'Histoire des Rois d'Imerina* du R. P. Callet qui a, autour de 1870, effectué, dans la langue même des informateurs (le malgache), une collecte massive des traditions (« l'héritage des oreilles », disent les hova) portant aussi bien sur les événements des règnes que sur les coutumes des ancêtres. Incomparable réservoir pour les chercheurs, mais qui reste défendu par son amplitude même, puisque seule une partie a pu être traduite et devenir ainsi accessible aux non-malgachisants.

Une telle méthode de notation scrupuleuse et totale ne pouvait être améliorée que par la technique moderne du magnétophone. Je me suis donc muni de cet instrument, persuadé que j'allais pouvoir ainsi recueillir des récits en forme, pieusement transmis du fond des âges, avec leur accent, leur rythme et leurs précieux archaïsmes.

Or, dans le cas présent, ce procédé n'a donné que de faibles résultats qu'expliquent à la fois la structure des sociétés gabonaises et la date tardive de la collecte. D'une part en effet il n'existait pas au Gabon d'états séculaires, comportant une dynastie, une hiérarchie, une cour, donc aussi des spécialistes de la mémoire, chargés de conserver, de père en fils, les généalogies et les hauts faits des souverains ; le *Tarikh es Soudan* a pu recueillir une telle moisson dans les empires du moyen âge sur le Niger, le P. Callet en Imerina, Dim Delobson dans l'Empire du Morho Naba, Herskovits au Dahomey, Vansina chez les Bakuba et le « Yoruba Scheme » dans les anciens royaumes du Benin. Ici au contraire les cadres sociaux répondent au type politique de ce que j'ai appelé « les Anarchies » et que les Anglais

nomment pudiquement « sociétés segmentaires », c'est-à-dire non pas le chaos, mais une telle atomisation des groupes, une telle dilution du commandement, un tel sens de la liberté individuelle, un tel remplacement de l'autorité par la coutume qu'aucune mémoire ne dépasse l'horizon du clan et ne possède de but pratique, donc de spécialistes.

D'autre part les légendes d'origine en forme rigide, si elles ont eu cours autrefois, semblent avoir péri, dans la plupart des cas, avec les anciens qui les détenaient et avec le culte des ancêtres qui les faisait réciter en certaines circonstances ; cette religion est morte du fait des missions, de l'école, de la circulation des hommes et des idées et aussi, plus récemment et massivement dans certaines régions, par les effets destructeurs de certains cultes syncrétiques éphémères, tel le « bougisme » dans le sud-ouest, le culte de « Mademoiselle » dans le nord. Il faut s'y résigner : le Gabon n'est plus ce paradis de l'ethnologue qu'il pouvait être encore en 1912, quand Tessmann décrivait les Fang aux cheveux tressés, quasi nus, veillant dans leurs corps de garde avec leur fusil à pierre et leur arbalète. Les Gabonais, dans les brousses les plus reculées, portent chemise et pantalon et parlent plus ou moins le français. A Libreville, les femmes gabonaises suivent la mode de Paris. Une tradition historique en forme (à supposer même qu'il y en ait eu) est devenue aussi introuvable qu'un masque bakota ou qu'une statuette fang.

Le magnétophone ne m'a donc été que d'un médiocre usage, et j'ai peu utilisé celui dont je disposais. Quand, par hasard, je rencontrais, au cours d'un interrogatoire, un thème récité concernant les origines (généralement légendaires) ou un ancien chant de guerre, je le signalais à M. Pepper qui l'enregistrait avec un appareil et une technique bien supérieurs aux miens. Reproduits, fichés et traduits, ces textes vont figurer dans la collection des « Expressions sonores gabonaises », que M. Pepper constitue avec une ténacité, une foi et une compétence rares, et qui promet d'être le plus remarquable conservatoire de la culture africaine traditionnelle dont nous puissions disposer à l'avenir. Les textes ainsi enregistrés seront indiqués en note, avec le numéro et la référence de la collection.

A part ces exceptions, il m'a donc fallu recourir à la méthode classique : celle de l'interrogatoire et des notes manuscrites.

Dans les différentes localités où je m'arrêtais (généralement les chefs-lieux de subdivision, où je pouvais meubler les temps morts en compulsant les archives, mais aussi, à l'occasion, dans divers villages), je me faisais indiquer les personnages les plus aptes à me renseigner et je les réunissais, en interrogeant séparément les représentants des diverses ethnies. Des moyens de transport étaient utilisés pour ceux qui habitaient au loin ou pour les vieillards peu valides ; certains, infirmes, m'obligeaient à me rendre chez eux, ce qui présentait l'avantage de me placer dans le milieu naturel, mais aussi l'inconvénient de me livrer à un seul témoin, sans contradiction immédiate en cas d'erreur.

Le plus souvent j'avais à faire à plusieurs informateurs réunis. Les assemblées trop nombreuses, où les véritables compétences se trouvaient noyées dans un flot de vieillards inutiles, dégénéraient parfois en parlotes individuelles ou en tournois oratoires, chacun voulant, pour le prestige, ajouter sa version ou des détails personnels, le plus souvent sans intérêt. Un petit nombre d'informateurs vraiment qualifiés, de deux à six par exemple, m'est apparu comme la meilleure formule. Elle constitue une critique automatique des témoignages, toute déviation, toute erreur d'un narrateur étant aussitôt rectifiée par les autres ; sur l'ensemble il y avait le plus souvent « consensus omnium », les discussions n'intervenant que pour certains détails (par exemple l'importance relative des clans) ; généralement l'accord se faisait ; il est rare que j'aie eu à enregistrer deux versions.

Mon questionnaire portait d'une part sur les origines et les migrations, d'autre part sur le mode de vie des ancêtres. Les questions, cela va sans dire, étaient parfaitement impersonnelles et ne suggéraient aucune solution. Les réponses étaient généralement précises et directes. Parfois une question déclenchait des récits ou une série de détails imprévus et intéressants. Quand on dérivait dans l'insignifiance ou hors du sujet, une nouvelle question ou une demande de précisions ramenait aussitôt dans la bonne voie, sans aucune difficulté. Les informateurs m'ont paru tous comprendre l'intérêt de l'enquête pour l'histoire du Gabon et avoir le désir d'y collaborer de leur mieux, avec une certaine fierté de voir leur compétence reconnue.

En somme j'ai appliqué la méthode séculaire du R. P. Callet, avec sans doute une certaine supériorité tenant

au progrès des connaissances ethnologiques et aux facilités de communications, mais avec aussi trois causes graves d'infériorité, quant au contact, à la langue et à l'époque.

Le P. Callet connaissait personnellement ses vieillards ; il a pu les interroger pendant un grand nombre d'années et acquérir leur confiance entière. Je ne pouvais guère passer plus d'un jour ou deux avec les miens et il était fatal que, au moins sur certains points délicats, comme la religion ou la sorcellerie, je rencontre parfois des réticences bien compréhensibles.

D'autre part le bon Père pratiquait couramment le malgache et l'écrivait admirablement ; ses textes sont des modèles de langue classique. La communication entre ses interlocuteurs et lui était donc directe et sans entrave. Je ne disposais quant à moi d'aucune expression verbale gabonaise et, en eût-il été autrement, cette connaissance ne m'eût été que d'un faible secours, vu la multiplicité des langues et des dialectes. J'ai donc dû recourir au français ou à des interprètes. Nombre de « vieillards » parmi les plus jeunes connaissaient le français et avaient tendance à en user. Mais c'était parfois un français rudimentaire qui ne leur permettait ni de comprendre parfaitement mes questions, ni de s'exprimer d'une manière suffisamment claire et détaillée. J'ai donc, dans la majorité des cas, eu recours aux interprètes, ce qui restituait au dialogue toute son aisance. Ces interprètes devaient être recrutés sur place à chaque arrêt et il m'en fallait fréquemment plusieurs, étant donné la diversité linguistique. C'étaient, le plus souvent, des écrivains de l'administration, parfois des notables, voire même des députés. Leur connaissance du français et leur compréhension était variable, parfois excellente, parfois moins bonne, mais toujours suffisante pour que les résultats fussent valables.

Mais la grande infériorité de mon enquête à l'égard de celle du père Jésuite vient de la différence des époques. Il y a 90 ans, la vieille société malgache était quasi intacte ; la pénétration européenne dans les esprits se faisait à peine sentir en dehors du cercle étroit de la cour ; entre les informateurs et leurs ancêtres ne se dressait aucun obstacle ; la vie traditionnelle coulait naturellement de leurs lèvres parce que c'était la vie de tous les jours, où les ancêtres, du fond de leurs tombeaux, dominaient encore les mémoires et les cœurs.

Il en était ainsi sans doute dans la plus grande partie du

Gabon avant 1914, au moment des enquêtes de Tessmann et des premières curiosités de l'abbé Walker. Aujourd'hui la pénétration commerciale, administrative, et surtout missionnaire et scolaire, ont changé les choses et les esprits. Les jeunes, et c'est légitime, ne rêvent plus que de « progrès » et de connaissances livresques. Parmi mes informateurs eux-mêmes certains hommes parmi les plus jeunes (de 45 à 65 ans), conservaient une bonne notion de vie ancestrale qu'ils avaient pratiquée dans leur enfance, mais tendaient parfois (rarement, à vrai dire) à présenter des origines une version simplifiée, rationalisée, inspirée du livre de géographie, de l'Histoire Sainte ou répétant certaines hypothèses européennes aventurées, devenues enseignement scolaire et acte de foi. De telles déformations (allusions au Nil, aux Arabes, à l'Ethiopie, au Tanganyika, aux trois fils de Noé) étaient faciles à déceler, si même elles n'étaient pas véhémentement dénoncées par les dépositaires de la tradition récitée, généralement plus âgés. C'est chez ceux-ci, les hommes de 65 à 80 ans, lorsqu'ils avaient conservé leur tête intacte, que j'ai trouvé, pour les origines, les récits ayant les marques les plus certaines d'authenticité. Mais ils sont peu nombreux et bientôt ils ne seront plus. Je suis arrivé *in extremis* ; sans doute vingt ans auparavant ma mission eût-elle été autrement fructueuse.

Cet exemple montre qu'il est urgent, en Afrique et ailleurs, de collecter ce qui reste des traditions orales si nous voulons que l'histoire en bénéficie.

PEUPLES ET GROUPES

Le Gabon compte près d'une quarantaine de *peuples*, c'est-à-dire d'ensembles humains étendus, ayant un nom distinct, avec le sentiment d'une origine et d'une appartenance communes. Ces peuples étaient eux-mêmes divisés en clans qui se faisaient fréquemment la guerre. Leur particularisme vis-à-vis des autres peuples n'en est pas moins vif, et ne les empêche pas d'ailleurs d'avoir avec certains d'entre eux des parentés dues soit à la langue, soit aux origines, soit à des alliances matrimoniales fréquentes.

La classification de ces peuples, adoptée par les chercheurs, est généralement à *base linguistique*. C'est ainsi que le professeur Guthrie (« The Bantu languages of Western Equatorial Africa », 1953) distingue les groupes sui-

vants : 1, Benga. 2, Fang. 3, Bekwil. 4, Myene. 5, Kele. 6, Tsogo. 7, Shira-Punu. 8, Nzabi. 9, Mbeté. 10, Teke. 11, Vili.

Mon collaborateur, M. Soret, ethnologue, dans ses minutieuses cartes ethniques de l'Afrique équatoriale, a introduit dans ce classement quelques nuances utiles.

Cette classification ne doit pas cependant être tenue pour définitive. M. Guthrie, africaniste de premier plan d'ailleurs, ne disposait pas d'éléments de base pour tous les dialectes. Benga et Bakota peuvent être rapprochés. Mgr Adam, qui a pratiqué tous les dialectes du sud-est, est d'avis que les trois groupes Nzabi, Mbeté et Teke ne sont que les variétés d'un seul groupe, ce que mes informateurs m'avaient affirmé. Il ne semble exister aucune difficulté entre Lumbu (du groupe Shiva-Punu) et Vili.

Ces incertitudes m'ont amené à adopter une classification légèrement différente, à base *géographico-historique*, pour les besoins de mon exposé. Les groupes appartenant à des langues différentes, mais vivant depuis longtemps ensemble dans le même milieu géographique, sont en fait beaucoup plus proches, du point de vue ethnologique, et même parfois des traditions historiques, qu'ils ne le sont de leurs parents linguistiques. Tel est le cas des Massangou à l'égard des Mitshogo, des Benga à l'égard des Myene. On trouvera donc ci-après les peuples gabonais répartis en groupes (on distingue par A, B, C les peuples classés comme linguistiquement différents).

I. *Groupe sud-ouest*. — A : Eshira, Pounou, Voungou, Loumbou. B : Vili.

II. *Groupe central*. — A : Tshogo, Pindji, Shimba, Okandé, Pové. B : Sangou.

III. *Groupe sud-est*. — A 1 : Nzabi, Wandji, Douma ; A 2 : Mbamba, Ndoumou, Kanigui ; A 3 : Téké. B : Woumbou.

IV. *Groupe nord-est*. — Kota, Shaké, Danbomo, Hongwé.

V. *Groupe nord*. — A : Kouélé, Chiwa. B : Fang.

VI. *Groupe ouest*. — A : Mpongwé, Oroungou, Nkomi, Galoa (l'ensemble formant le groupe linguistique Myéné). B : Benga. C : Shéki.

VII. *Groupes dispersés*. — A : Bongom (Akélé), Missisiou, Mbahouin. B : Pygmées.

On pourrait compléter cette liste par un certain nombre de groupuscules, n'occupant que quelques petits villages

(parfois un seul) situé à l'écart des voies de communication et dont je n'ai pu toucher de représentants suffisamment qualifiés. Tels les Adyoumba et les Enenga (Myéné), les Varama (assimilables aux Eshira), les Ndasa et Shamaï (très proches des Kota et Shaké), des Evéa (proches des Pindji, s'il en existe encore), les Boumouélé et les Tsangui (qui semblent être des sous-groupes Nzabi).

Le nom indiqué, suivant la coutume des ethnologues est, en principe, le radical, et non le pluriel : Pounou au lieu de Bapounou.

L'ordre dans lequel sont placés les groupes est celui où je les ai abordés. J'ai consacré le plus de temps aux peuples qui étaient les moins connus.

Les textes qui vont suivre exposent simplement et fidèlement les dépositions de mes informateurs. J'ai dû, pour les groupes importants interrogés en plusieurs lieux, opérer une synthèse, mais lorsqu'il y avait plusieurs versions, je les ai toutes notées. Mes propres remarques figurent exclusivement dans les notes en bas de page.

GROUPE SUD-OUEST

ESHIRA

Informateurs

Sur la place du village Saint-Pierre, près de Fougamou. Le chef de canton, homme d'une soixantaine d'années, rapporte la tradition reçue de son père. Assisté d'une dizaine d'hommes âgés, entourés de tous les gens du village.

Origines et migrations

Les Eshira sont venus d'un lieu dit Esira, entre Ngomo (?) et Lambaréné. Le père du grand-père du narrateur habitait sur la Basse Ngounié. Les Galoa sont des Eshira (tous l'affirment) qui sont restés dans le pays d'origine et ont adopté la langue des Oroungou.

Chassés de l'Ogoué par les Akélé, qui disposaient de fusils à pierre, les Eshira retrouvèrent des Akélé dans la région de Sindara-Fougamou ; la guerre éclata pour des questions de femmes ; les Akélé s'en allèrent au nord vers le lac Ezanga, sauf deux petits groupes existant encore à l'ouest, sur la route de Fougamou au Rembo Nkomi.

Les Eshira avaient passé la Ngounié, sauf une femme malade dont sortaient, par mélange avec les Mitshogo, les Evéa (de Ouvima : gémir) (1).

L'avance continua en remontant la Ngounié, et les Eshira se divisèrent en trois fractions : Tambou (vers

(1) Les Evéa (note trouvée dans le Rapport économique 1951 de Fougamou) donneraient une autre version. Ils seraient venus de la mer, chassés par les Mbéa, grands oiseaux de proie qui enlevaient les gens dans leurs serres (on y a vu une allusion aux navires des négriers, mais nous retrouverons cette légende ailleurs). Ils auraient occupé, les premiers, le moyen Ogoué et la basse Ngounié, auraient été en butte aux invasions Akélé, puis à l'invasion Fang, non sans avoir auparavant refoulé les Eshira sur la moyenne Ngounié.

Mouila), Tendra Lobihi (vers Mandji ; appelé aujourd'hui Ngousi du nom d'un de leurs rois), Kamba (vers Fougamou : ceux qui sont restés en aval). On trouve les mêmes clans dans les trois fractions (2).

Guerres, commerce et esclavage

Les guerres avec les Akélé ont duré longtemps. Les armes, outre le fusil à pierre, étaient le sabre (moudounga), les sagaies, les flèches. Les Akélé attaquaient la nuit, faisaient des prisonniers, les vendaient aux Galoa.

Les Eshira eux-mêmes, étaient en rapport de commerce avec des Nkomi et leur vendaient des esclaves venant des pays Tshogo, Sangou, Nzabi.

Les guerres se faisaient aussi entre clans. Le choix des guerriers avait lieu en tirant un coup de fusil sur la foule, les blessés étaient ainsi éliminés par le sort. Les guerriers choisis buvaient l'eau mbounda, provenant d'une marmite où avaient macéré des écorces. Les troupes comportaient de cinquante à cent hommes, conduits par le chef de clan (kagni). La paix était réglée par le chef supérieur (mata) qui réunissait les deux parties et réglait, avec l'assistance de juges, les compensations pour les morts. Avec les autres peuples, la paix donnait lieu à des échanges de femmes.

Techniques

Les plantes cultivées étaient les mêmes qu'aujourd'hui. Ne connaissant que les radeaux à l'origine, les Eshira ont appris des Nkomi à faire des pirogues. Les forgerons fabriquaient des haches étroites (l'épaisseur de trois doigts) et des sagaies. Les poteries étaient achetées aux Pounou. Aux Pindji on achetait l'écorce de tongou pour faire les vêtements. Les maisons étaient en écorce (3), couvertes de feuilles et de doungoungou.

(2) L'expansion des Eshira vers l'ouest, le long du Rembo Nkomi et jusqu'au Fernan Vaz est plus récente. Les Nkomi se sont retirés du fleuve et avancés vers le Nord en direction de Port Gentil, en pays Oroungou. Ces mouvements dans le territoire d'autres peuples n'ont sans doute été possibles, sans guerres, qu'après l'occupation française.

(3) *La maison en torchis* date des blancs, surtout après 1914, et a remplacé, à peu près chez tous les peuples, la case en écorce. Elle est sur le même modèle : rectangulaire, toit à deux pans, mais plus grande, souvent divisée en compartiments, et comportant fréquemment une fenêtre, voire même une véranda sur la façade. Le sol est en terre battue.

Société

Matrilinéaire. L'oncle maternel (katsi) dirige la famille. Mais la famille paternelle a des droits sur la dot. Celle-ci autrefois consistait en cabris, enclumes, perles, colliers, objets de fer, et en services (gibier, bois). Aujourd'hui elle est en moyenne de 15 000 francs initialement, plus des cadeaux successifs.

Les chefs supérieurs territoriaux (mata) étaient plusieurs par fraction. Ils portaient des bracelets de cheville en cuivre, une peau de panthère, un sabre, un collier de dents de panthère. Les chefs de clan (kagni) portaient en outre une peau de bête à la main pour régler les palabres. Les jugements étaient précédés d'une invocation aux ancêtres. Les sanctions comportaient, notamment, l'amputation des oreilles.

Les clans (certains au moins) ont des interdits alimentaires d'animaux parents : le perroquet pour les Bouloulou, l'éléphant et la panthère pour les Moa Esira.

VOUNGOU

Informateur

Mahoulou Constantin, du village de Toti, une soixantaine d'années.

Nom et parenté

Ba-Voungou au pluriel. — Parents : Eshira, Varama, Pounou, Loumbou, Vili, Sangou.

Origines

Rive gauche de la Ngounié, dans la région de Mouila où ils étaient face aux Mitshogo installés sur la rive droite. Ils en ont été chassés sans guerre, par l'avance Pounou. Se sont installés alors, un peu plus à l'ouest, dans la région montagneuse, couverte par la forêt, alors vierge, où ils sont actuellement. Un pygmée (Binza Loundou) leur a montré la route. Vivent en symbiose avec les pygmées (Barimba) qui leur livrent de la viande en échange de sel et de pagnes, et qui épousent leurs filles.

Esclavage et commerce

Les récidivistes et les endettés pouvaient être réduits en esclavage. Sans faire la guerre, les Voumbou s'emparaient aussi des étrangers sans défense. Les esclaves étaient vendus aux Eshira qui les revendaient aux Nkomi du Fernan Vaz, ou aux Ba-Loumbou de Sette Cama. On se procurait ainsi du sel et des pagnes, apportés à la côte par les commerçants potidi (portugais) et anglais. Plus tard on vendit le caoutchouc aux compagnies de Mayoumba (« les Américains »).

Techniques

L'alimentation, dans les premiers temps, comportait des fruits de la forêt : koumounoa, mivandzi, malouka, nzabi, et du miel. Ensuite les bananes, le taro, le manioc prirent la première place. La chasse avait une grande importance : pièges et sagaies (chez les Voumbou), arc et flèches (chez les pygmées). On chassait la gazelle, le buffle, l'antilope. Avec les fusils à pierre on put s'attaquer aux gorilles. La pêche se pratiquait avec des nasses, appâtées par des termites, et par empoisonnement grâce à un fruit (magembi). Il n'y avait pas de pirogues.

Les hommes tissaient des pagnes en raphia, les femmes tressaient des nattes, mais les marmites étaient surtout achetées aux Pounou. Les forgerons utilisaient le fer importé de la côte.

Société

Matrilinéaire, évoluant aujourd'hui vers un partage de la dot ; mais l'héritage va toujours à la famille maternelle.

Rites religieux : Bouiti, Mouiri pour les hommes ; Djembé, Mougoula pour les femmes (4).

POUNOU

Ce peuple très important occupe, au Gabon, la plus grande partie des quatre districts de Mouila, Ndendé, Moabi et Tchibanga ; on le trouve, au Congo, dans les districts de Divénié et de Mossendjo ainsi que près de Kibangou, au nord de la boucle du Niari.

(4) Reflétant sans doute les relations anciennes avec Tshogo et Pounou.

Informateurs

A Mouila : Mvoubou Michel, chef du village de Mangui ; Gallene Bamby Joseph, instituteur, et deux autres notables, tous de 55 à 70 ans.

A Ndendé : Mampango Constantin, du village de Nyontsi et Badinga Marcel, de 60 à 70 ans, et quatre autres notables plus jeunes, notamment Moussavou Eustache, président de la collectivité rurale.

A Tchibanga : Meyendrou Léon, Mabikaye Ibandi, environ 70 ans.

Nom

Pounou (qui signifierait : guerrier). — Pluriel Bapounou. — Singulier Moupounou. Le mot de Bayaka, employé autrefois pour désigner les Pounou du Mayombe et de Divénié, est considéré par eux comme péjoratif.

Parentés

1° d'origine ou d'alliance matrimoniales : avec les peuples de Divénié (Kougni, Tsangui, Bouissi) et les Loumbou.

2° linguistique : avec les Loumbou, Eshira, Voungou, Sangou, et avec les voisins appartenant au groupe linguistique Bacongo : Vili, Kougni, Yombé. Pas d'interprètes entre eux.

Origines et histoire

Venus du sud (tous d'accord) ; du Congo en traversant le Niari (tradition de Mouila) ; du Niari, de Loango et de Mossendjo (tradition Ndendé), de Bibaka aux sources de la Nyanga (trad. Tchibanga). Guidés par les Pygmées (Babongo) qui « faisaient la boussole » vers « le bon pays », ils ont suivi les savanes de la Ngounié. Ne connaissaient pas le taro et vivaient d'ignames et de bananes.

La tradition de Ndendé est celle qui remonte le plus loin : Minga et sa femme, Buanga sont les ancêtres des Bapounou. Leurs descendants habitèrent Niali, sur la Nyanga ; à Kouango, au bord de la Ngounié, eut lieu la séparation. Le clan dominant, les Bou-Mouélé, passa la rivière. Les Bou-Diala restèrent en deçà, pour conserver leur indépendance.

La tradition de Mouila célèbre les Boumouélé. Ce clan descend d'une femme, Simbou, et de son fils Mouélé, fameux magicien. Celui-ci, pour traverser la Ngounié, se frotta la cheville de terre blanche et put envoyer de l'autre

côté de la rivière sa jambe sur laquelle passa toute le peuple. Son neveu, Nzamba Simbou, fit aussi de nombreux miracles (5).

Le pays avait déjà son aspect actuel : savanes et bouquets forestiers. Seuls s'y trouvaient des Babongo (pygmées) et des Bavoungou (il y a contestation sur ce point). Les Eshira, race mélangée, sont arrivés après. Les différents clans s'installèrent dans la plaine.

C'est plus tard que les Bapounou s'étendirent dans la région montagneuse et boisée de l'ouest (Mayombe des Bapounou) et dans la partie nord de la savane de Tchibanga (en réalité Ibanga : en haut) où ils ne trouvèrent que des Babongo.

Les militaires français, venus par Nyanga, occupèrent Tchibanga ; d'autres venus par le nord, occupèrent la Ngounié. Le principal événement notable fut la révolte de Moukabou, dans la région de Moabi, avant 1914, où se signala le Sénégalais Boubakar (6).

Chronologie

Tradition Ndendé : il y aurait eu dix générations depuis l'établissement des Boudiala dans le pays.

Tradition Mouila : il y aurait eu neuf générations depuis Simbou (7).

Guerres

Des guerres, dans la région de Mossendjo, avec les « Akélé » (en réalité Woumbou, Ndasas, Mbahouin), ont peut-être été causes de la migration. Ensuite des conflits se sont produits fréquemment entre les clans, notamment entre Boudiala et Boumouélé, voire même entre familles, pour des questions de femmes (enlèvement, adultère) ou des meurtres (surtout des empoisonnements dont les voisins étaient rendus responsables). Les intermariages, amenant des alliances de clans et de familles, étendaient les hostilités.

(5) Ces légendes ont été enregistrées, ainsi que le refrain d'invasion des Bapounou : « Tsiafo tsimonio » (on part vers la vie, non vers la mort). (03-05-004-01-61).

(6) Il s'agit de la révolte de 1906-1909 dans la terre de Nokabé, sur laquelle M. le sous-préfet Fanguinoveny, de Tchibanga, m'a communiqué une note.

(7) Les décomptes de générations sont faciles en pays patrilinéaires (chez les Fang notamment, où elles remontent loin) ; ils sont plus malaisés dans les sociétés matrilineaires ; il faut faire préciser à chaque fois : « Un tel engendra un tel ».

Le chef de la famille outragée envoyait des messages à ses alliés. On demandait à l'ennemi une compensation pour l'outrage (un esclave ou une terre). En cas de refus on se préparait à la guerre : les guerriers recevaient des cicatrices sur le corps pour se reconnaître, puis on priait les ancêtres après avoir placé, dans une marmite, de la terre blanche, des herbes et de l'eau. On se servait de lances, de longs gourdins de bois, de matchettes, de haches. L'attaque du village ennemi avait lieu au petit jour.

Esclavage et commerce

Les esclaves provenaient de trois sources : A — la guerre : on donnait des hommes en compensation des tués ou des dommages causés ; ils remplaçaient alors les hommes tués ; on leur procurait des femmes, ils faisaient partie du clan ; seuls ceux qui se comportaient mal étaient traités en esclaves. B — les délits : les coupables qui ne pouvaient payer la compensation (pour meurtre, vol, adultère, etc...) devenaient esclaves. C — l'achat (contre marchandise) aux peuples voisins : Nzabi, Tshogo, Sangou, Pové.

Les esclaves achetés, et ceux qui se montraient trop paresseux ou vicieux étaient vendus, dans le sud aux Vili, aux Baloumbou et aux Européens de Mayoumba et d'Ibotsi (Nyanga) ; dans le nord aux Eshira de Setté Cama et aux Nkomi du Fernan Vaz. En échange on recevait du sel, du fer, des outils, des pagnes, des chapeaux, des bouteilles vides, de la poudre, des fusils à pierre (au début un fusil valait deux hommes).

Outre les esclaves on vendait aussi du caoutchouc, des pois de terre, des poules et des cabris.

Les premiers commerçants européens étaient des Bangesi (Anglais) et des Bitanda (Portugais). Certains seraient venus jusqu'à Ndendé.

Techniques

Bananes, manioc, ignames, patates étaient cultivés à l'aide des matchettes (ikonga), les haches étroites (dioumbi, itsota) servant au défrichage. On élevait des cabris, des poules, des canards, des moutons.

La chasse tenait une grande place : buffles, sangliers, antilopes, oiseaux étaient pris au piège ou au filet et tués à la sagaie. Pour l'éléphant on employait le fusil à pierre.

La tradition de Mouila rapporte que le premier forgeron était « une fée » qui résidait sur l'emplacement actuel du

chef de région. On lui apportait le minerai de fer et le lendemain on trouvait des haches, des sagaies, des matchettes, des cloches. Le minerai de fer, à Ndendé, était apporté par les Batsangui. Le cuivre était importé « par les Américains ».

Les femmes Bapounou, comme aujourd'hui, étaient des potières réputées, fabriquant marmites, gargoulettes, casseroles, vases.

Les hommes tissaient les fibres des palmiers dignimba en pièces d'environ 1 m sur 0,80 qu'on cousait ensemble pour obtenir des pagnes ou des toges. Le vêtement des femmes était semblable. Elles y ajoutaient des perles misanga, venues de la côte.

Société

Famille matrilineaire, mais patrilocale. Quand le père meurt, les enfants retournent à la famille maternelle dont le chef est l'oncle (Katsi). Depuis dix ans il y a une évolution dans le système paternel. La dot est payée au père qui partage avec l'oncle maternel. Le lévirat et le sororat étaient obligatoires, ainsi que l'exogamie de clan.

Les clans étaient nombreux ; les clans Simbou et Mouélé semblent avoir eu un rôle prépondérant (certains le contestent). Le chef de clan ou « roi » (moundoumba) réglait les palabres en tenant, comme chasse-mouches, une queue de buffle ou une palme, qui avait alors un caractère sacré ; il était assisté d'un orateur, pris parmi ses parents. Quand le roi mourait, sa famille (y compris les femmes) choisissait le successeur. Des conseils de chefs de clans pouvaient régler les palabres entre eux ou les affaires d'intérêt commun.

Chaque clan, bien que dispersé, avait ses territoires, sur lesquels d'autres pouvaient s'installer avec son autorisation, généralement obtenue par des alliances matrimoniales.

Les chefs étaient polygames. Notre informateur Mabi-kaye a eu vingt-quatre femmes et trente fils.

Religion

Les reliques des ancêtres importants étaient placées dans une petite maison (iboundzi). Quand on avait besoin de leur entremise, le chef s'y rendait avec une cloche de fer coudée (Kindou), les invoquait, leur présentait une marmite neuve contenant du vin de palme et en frottait les assistants.

Des cérémonies particulières marquaient la naissance des jumeaux. Les fêtes, surtout les funérailles de personnages importants, étaient accompagnées par l'Okouya, danse du masque blanc (mokodji) sur échasses (8).

LOUMBOU

Les Baloumbou occupent actuellement : 1° la savane de Tchibanga au sud de la Nyanga ; 2° le massif montagneux et forestier dit « Mayombe des Baloumbou » (le long de la route, le reste n'abrite que des pygmées) ; 3° le long de la côte : les marais de la basse Nyanga, la lagune de Setté Cama et (avec les Vili) les environs de Mayoumba.

Informateurs

A Emboko (village de la savane de Tchibanga) : Miyindou Corneille, 55 ans, chef de terre.

A Mayoumba : Makanga Midimbila, 60 ans, chef de village, Boutoto Gilles et Mboula Georges, planteurs, 50 ans.

Parentés linguistiques

Se comprennent sans interprètes avec les Vili, Pounou, Voungou, Eshira, Sangou. Il y a plusieurs dialectes loumbou, rapprochés des peuples près desquels ils vivent.

Origines

Les Baloumbou sont venus de Mongo, du côté de Pointe-Noire, par la savane. Ils se divisèrent en Gango, demeurés dans la savane, et Baseri qui poursuivirent leur chemin le long de la Nyanga. Les Pygmées (babongo), qui leur servaient d'éclaireurs, revinrent en leur disant : « Nous avons trouvé une grande rivière salée dont on ne voit pas l'autre bord. » Les Baloumbou s'établirent sur la côte. Cependant Miyindou fait venir les Baseri de Setté Cama.

Un très long temps s'est écoulé depuis ces migrations.

(8) Ces masques blancs, au sourire « asiatique », qui ont donné lieu à tant d'hypothèses ingénieuses, sont connus dans le monde sous le nom de « masques mpongwés », bien qu'ils soient en réalité pounou. Le porteur de masque prend une voix haut perchée, féminine, à laquelle le masque donne une résonance étrange (la « voix de l'esprit » ?). Ces cérémonies ont été enregistrées par M. Pepper, et seront interprétées ultérieurement.

Certains Bapounou assurent que les Baloumbou sont venus en même temps qu'eux, d'autres le nient.

Sel, esclaves et commerce

Le sel, tiré de l'eau de mer par les Vili et les Loumbou, fut à l'origine du commerce. L'eau de mer était évaporée pendant un jour, à l'origine dans des marmites, plus tard dans des neptunes (vases de cuivre peu profonds, de provenance européenne) ; le sel restant au fond était placé dans des paniers tressés de diverses dimensions : le ngandi pesait environ 3 kilos, le mbola 15, le dilamboulou (ou mousindi) 50. Les Bapounou venaient l'échanger contre des cabris, des pagnes de raphia, des marmites, et le revendaient dans l'intérieur,

Les esclaves furent très tôt le principal objet d'échange, les Bapounou servant toujours d'intermédiaire. Les Baloumbou eux-mêmes se débarrassaient de leurs « crapules » en les vendant aux Européens. Ils achetaient les esclaves de l'intérieur (hommes ou femmes) pour 20 à 30 mbola pièce ; on n'achetait pas les enfants. Les marchandises européennes prirent, dans ce trafic, de plus en plus d'importance. Miyindou cite comme prix moyen, dans la région de Tchibanga : 5 pièces de tissu, 2 paquets de sel, une matchette, une petite cloche, une bouteille blanche vide. La poudre, les fusils à pierre et à piston, les neptunes étaient aussi objets d'échange. Le trafic avec les Européens était mené par les Baloumbou et surtout les Vili. Les esclaves avaient les mains fixées dans deux morceaux de bois. Les bateaux à voile mouillaient devant l'embouchure de la lagune. Dans les derniers temps du trafic, on mettait les esclaves dans des caisses pour les dissimuler.

Par la suite le principal objet d'échange devint le caoutchouc et, en seconde place, l'ébène, l'ivoire, le raphia, les palmistes. Les commerçants indresa (anglais), bitanda (portugais), diamani (allemands) étaient installés à Igotchi (embouchure de la Nyanga) et à Mayoumba (9). On importait pagnes, outils, marmites, baril de rhum, bouteilles de gin, de genièvre et de « sit yone »(10).

Le premier Français fut Brazza (10). Un poste fut fondé à Igotchi, puis à Mayoumba. L'impôt consistait d'abord en une petite boule de caoutchouc, des cabris et des poules.

(9) Il existe près de Mayoumba une douzaine de tombes d'anglais et d'allemands, morts (jeunes pour la plupart) entre 1880 et 1887.

(10) A son troisième voyage. Miyindou l'appelle « M. Branger », ce qui paraît prouver une tradition orale.

Techniques

Les cultures étaient les mêmes qu'aujourd'hui : taro, bananes, igname en forêt ; manioc, maïs, arachides en savane. Instrument : la matchette (moukouati) et la hache large de trois doigts (itali). Le riz de montagne date de 1914.

La chasse se faisait surtout au piège et au fusil à pierre. Avec les pygmées (Babongo) du Mayombe, il y a symbiose, chaque chef de terre Loumbou ayant une troupe de pygmées et leur fournissant sel, manioc, pagnes en échange de produits de chasse. Autrefois les pygmées chassaient à l'arc (court) avec flèches empoisonnées, et à la sagaie. Puis ils ont adopté le filet. On brûle la savane en saison sèche pour renouveler l'herbe, pâture des animaux sauvages (antilopes, buffles) et pour les voir de loin (11).

Pour la pêche on utilise soit des paniers cylindriques en bambou (idouba) poussés par les femmes, soit des nasses posées sur le fond avec trou en haut (troho). La pêche en mer, en pirogue, a presque disparu au profit des lagunes.

Les forgerons utilisaient le fer acheté à la côte. Les femmes fabriquent encore des marmites et gargouillettes de terre cuite à dessins géométriques. Avec le bois on façonnait à l'herminette des pirogues, des mortiers, des plateaux longs et ovales et des cuillers.

Les pièces de raphia, tissées par les hommes, devenaient, une fois cousues, des pagnes plus ou moins grands. Les enfants étaient nus.

La maison, aux murs en écorce (mougana et mbounga), couverte de feuilles de palmier (gombo) avait des dimensions médiocres (3 m sur 2), avec une fenêtre dans le toit et deux portes se faisant face, pour se sauver en cas d'arrivée de l'ennemi (et, plus tard, des gardes). Les villages étaient très dispersés, chaque homme vivant souvent à part avec ses femmes et ses enfants.

Société

Famille matrilineaire. L'héritage revenait à la famille maternelle. Quand le père est vivant, ses enfants habitent avec lui. A sa mort, s'ils sont jeunes, ils vont chez leur oncle maternel (katsi). La polygamie fleurit encore. Miyindou a huit femmes et quatorze enfants vivants.

(11) Le brûlis de savane a donc été antérieur à l'élevage. Une sorte de pré-élevage.

Exogamie de clan. On peut épouser des Pounou et des Vili. Les clans sont nombreux : Bayendzi, Tchimondo, Basamba, Bagambo, Bayéma, Badoumbi, Oukongo, etc... Certains de ces clans ont leur correspondant chez d'autres peuples (pounou notamment); l'exogamie s'étend à eux (12).

Au-dessus des chefs de clans existaient des chefs territoriaux (« rois ») pour régler, entre clans, les palabres graves (meurtres, incendies, sorciers, adultères); la cloche (kindi) servait à appeler les gens. Le chef portait alors un chasse-mouche en queue d'éléphant ou de buffle. On compensait le meurtre d'une femme en livrant une femme, celui d'un homme en livrant un homme; en cas de non remplacement, on coupait la tête du meurtrier. Le voleur qui ne pouvait rembourser devenait esclave du volé.

Chaque clan possédait autrefois un territoire nettement défini; le chef de clan répartissait les terres à défricher. Les villages se déplaçaient en cas de morts nombreuses ou de brouilles de familles; sur l'emplacement on trouve parfois des manguiers, des papayers, des bananiers; le village émigré garde son nom ancien.

Religion et magie

Ni cosmogonie, ni culte des ancêtres ne m'ont été indiqués.

La mort pouvait être attribuée à un sorcier. On pratiquait l'autopsie, on examinait les poumons, les boyaux, la rate; s'il y avait une lésion elle était due à un sorcier. Un voyant le reconnaissait dans un miroir. On faisait absorber à l'accusé le mboudou (écorce de bois amer); s'il tremblait, il était coupable et on l'étranglait.

Le Bouiti semble ancien, mais d'importation tshogo (les masques parlent dans cette langue). Le Mouiri, le Nyembé, le Moukoyé (danse sur échasses) sont aussi pratiqués (13).

(12) C'est là que j'ai rencontré, pour la première fois, cette étrange parenté de certains clans, qui transcende les peuples et même les parentés linguistiques. J'en citerai par la suite bien d'autres exemples. Il ne s'agit pas d'alliance à plaisanterie. Je propose de l'appeler « parenté à interdit »; elle se traduit, en effet, par un tabou animal commun dans de nombreux cas (et on peut supposer que, dans les autres, le tabou a été oublié). Qu'elle soit la marque d'origines communes ou celle de relations commerciales anciennes, elle a pour résultat de créer des rapports d'hospitalité et de secours dépassant les limites des peuples et des régions, et où l'on peut voir une première ébauche d'unité.

(13) Je ne décris pas ces cérémonies qui, étant toujours vivantes, relèvent plus de l'ethnographie que de l'histoire. L'abbé Walker et M. Sillans vont

Les devins guérisseurs (nganga) employaient surtout des écorces de bois (à boire ou à mettre sous sa couverture).

Démographie

La maladie du sommeil autrefois a décimé les Baloumbou ainsi que la lèpre et les empoisonnements. Beaucoup sont partis travailler à Pointe-Noire, Brazzaville, Dolisie, Port-Gentil. Ils reviennent quand ils sont vieux, ou pas du tout.

VILI

Les Vili occupent au Congo (Brazzaville) toute la région côtière (Pointe-Noire et Madingo-Kayes) et s'étendent au Gabon le long de la lagune Mbanio jusqu'à Mayoumba (14). Ils sont parents linguistiques du groupe Bacongo, mais comprennent les Baloumbou sans interprètes.

Informateurs

Papa Mathias, ancien catéchiste à la Mission catholique, arrivé de Loango à la fondation de la mission en 1888, déjà grand à cette date, donc entre 80 et 90 ans.

Koumba Charles, assesseur au tribunal, 60 ans.

Origines et histoire

Les Vili sont venus du sud. En 1888 ils occupaient Mayoumba ; les Baloumbou étaient alors sur la lagune Mbanio. Le roi, Mayombe Ignondrou commandait le Mayombe, Mayoumba et une partie de Setté Cama ; c'était le plus ancien des chefs (et, semble-t-il, un Loumbou) ; il réglait les palabres entre les chefs de clans Vili et Loumbou. Goufila Ngoma commandait aux Vili de Mayoumba.

A cette époque, Mayoumba ne dépendait plus du Maloango, et les marchands Vili de Loango qui se rendaient par la

leur consacrer un livre (« Les Rites secrets du Gabon »). M. Pepper en a réalisé, dans les différentes régions, de longs enregistrements. La traduction et l'interprétation de certains de ces textes est en cours.

Il va de soi, par ailleurs, que je n'ai pas cherché à m'étendre sur les croyances et les rites. On sait combien une telle étude suppose de longs séjours, un lent apprivoisement et un approfondissement graduel. Il serait peut-être encore possible, dans certaines régions du Gabon (notamment en pays tshogo) de tenter un travail de cet ordre.

(14) Il existe, sur la basse Ngounié, quelques Ivili, d'origine probablement différente, qui ont été étudiés par l'abbé Walker.

côte à Setté Cama étaient souvent dépouillés de leurs ballots d'étoffes.

Papa Mathias a vu Brazza trois fois à Loango et une fois à Mayoumba.

Commerce et esclavage

La piste des esclaves, venant de Tchibanga, aboutissait à Mambi sur la lagune Mbanio ; les navires opéraient au large à Panga (pointe sud de Mayoumba) et à Banda-Pointe. Les Bapounou apportaient aussi des cabris et des canards. Les esclaves (« mauvaises têtes ») étaient attachés par des cordes. On se cachait pour les embarquer.

Il y avait des commerçants européens à Kongo-Mayombe, anglais (Hatton et Cookson) et allemands. On voyait un bateau tous les deux mois. On apportait des palmistes, de l'huile, du caoutchouc.

Société

Les Vili et les Baloumbou se marient entre eux depuis longtemps. La famille est matrilineaire. Certains clans se retrouvent dans les deux peuples : tels les Bayendji, qui existent aussi chez les Pounou et même les Nzabi. L'interdit en est le perroquet : une femme pourchassée par les assassins (pougni), fut sauvée par un perroquet qui faisait tant de bruit que les ennemis crurent à une troupe nombreuse et prirent la fuite. Les Badoumbi ont pour interdit la perdrix, etc... Quand des gens se rencontrent et reconnaissent leur appartenance au même clan, ils se disent « Samsa » et s'embrassent. Ils sont frères et se doivent l'hospitalité (cf. note 12).

II

GROUPE CENTRAL

PINDJI

Le peuple des Bapindji (ou Apindji), important avant 1916, semble avoir fondu en quelques années (disette de 1922, faiblesse des naissances, maladies, départs pour Lambaréné, Port-Gentil, Libreville). Il occupe la rive droite de la moyenne Ngounié au nord de Mouila.

Informateurs

A Mouila : Ogambé Justin, chef de canton, 60 ans. — Ossaho, du village Nyanga. — Mouanga Joseph, notable.

Parentés linguistiques

Shimba, Okandé, Mitshogo. Plus lointaine avec le groupe Myéné.

Origines

Venus du nord avec les Mpongwé, Galoa, Nkomi, Mitshogo, Okandé. Ils se sont séparés à Lambaréné : les Okandé ont remonté l'Ogoué et les Bapindji la Ngounié.

Premiers chefs : Moukwango et Ndala, frères. Moukwango faisait des miracles ; il arrivait toujours le premier, alors que les autres étaient partis avant lui. Ils établirent le village Mokandé, entre Fougamou et Mouila, occupé par la forêt aujourd'hui. Ils appartenaient au clan Mbombodi (du nom de leur mère Mbombo).

Personne ne vivait là, sauf les Pygmées (Abongo). Ceux-ci apportaient autrefois de la viande, maintenant ils cultivent, mais viennent encore danser pour les fêtes.

Les Bapindji se sont rencontrés vers Mouila avec les Bapounou. Les Akélé sont venus il y a seulement vingt ans.

Esclaves de commerce

Pas de guerres. Mais les enfants désobéissants, les femmes légères étaient vendus aux Eshira, ainsi que du caoutchouc et de l'ébène, contre des pagnes, du sel, des canons de fusil (nzali), des neptunes (moumboumou). On achetait aussi des esclaves aux Mitshogo, Bandjabi, Massangou, pour les revendre. La SHO est venue ensuite, avant le poste administratif. On achetait les palmistes qui étaient portés par les hommes sur la tête, par les femmes dans le dos.

Techniques

Cultures : bananes, taro, manioc, ignames, maïs, pistaches, concombres. — Chasse au piège (antilopes, singes), trous pour éléphants. Les garçons pêchent à l'hameçon, les femmes à la nasse. On passait autrefois les rivières à gué ou en radeaux.

Les forgerons utilisaient les canons de fusil pour faire de petites haches, des couteaux, des matchettes (pour couper le bois et creuser le sol). Les poteries étaient achetées aux Bapounou.

Les hommes tissaient des vêtements de raphia, longs. Les femmes portaient en outre des perles d'importation. Les maisons étaient en écorce (mouhana, moukoundzou), avec des feuilles (koundza) pour le toit ; la femme avait une case à côté. Les jeunes gens de chaque famille se groupaient dans une maison spéciale (nganza).

Société

Matrilinéaire. Chef de famille : l'oncle maternel (mbala). L'héritage va à la famille maternelle. Mais la dot est payée par les deux familles. Le père de la fille la reçoit et la répartit entre les familles paternelle et maternelle.

Exogamie de clan. Autrefois pas de mariage avec les autres peuples. Clans Mbombodi, Massamba, Masoto, Leboyi, Mevego, Dibongo, Nsibo, Evandzi, Rambé, Ngandi, Evangou, Eboyi, Mwabé, Mouembo. Le chef de clan, portant une palme ou une queue de buffle, réglait les palabres. En cas de difficulté entre clans, les chefs se réunissaient. On appliquait la loi du talion. L'adultère valait une blessure et une compensation. Le voleur était vendu comme esclave. On évitait ainsi généralement les petites guerres intestines. Il n'y en avait pas d'autres.

Chaque village avait un chef de terre. Les gens d'un

autre clan pouvaient, s'il y avait eu des mariages avec eux, obtenir l'autorisation de s'installer. Les villages changeaient de place fréquemment (entre trois et sept ans).

Religion

Le Bouiti a été créé par les Bapindji et les Mitshogo « au commencement du monde ». Le Nyembé existe aussi. Il n'y a pas de culte des ancêtres ; les funérailles s'accompagnent de deuil et de danses Bouiti ou Nyembé, selon le sexe ; les morts sont enterrés.

TSHOGO

Ce peuple habite quelques villages à l'est de Mouila et de Fougamou. Il occupe presque toute la région à l'ouest et au nord de Mimongo dans le massif central (Massif du Chaillu).

Informateurs

A Mimongo . Mondendé Agnangué, chef de la famille Mougèné, du clan Diboá, environ 70 ans. Barbe blanche, calotte, pagne, chasse-mouche (15).

Nom

Pluriel : Mitshogo ; singulier : Mutshogo.

Quand la terre et le ciel s'étaient rencontrés, Nyambi (Dieu) dit : « Je vous donne la race : Mitshogo. » Il y avait un enfant blanc et un noir. Le père a dit : « Attendez-moi là ! N'allez pas en brousse ! » Au bout de deux jours l'enfant noir a dit : « Tshogo ho » (je suis fatigué), d'où le nom. L'enfant blanc a obéi ; pour le récompenser, Dieu lui a donné le papier. Puis il a dit : « Tshogo va manger le boa ; il pourra ensuite me voir. »

Origines

Les ancêtres étaient dans une grande plaine sans arbres à l'est, appelée Motové, dans un pays trop chaud, plus loin que Franceville. La rivière Divindé Mipopa marquait l'endroit où le ciel et la terre se sont rencontrés.

(15) Cet informateur est particulièrement qualifié pour les traditions ; cela m'a été affirmé de divers côtés. Je n'ai pas insisté sur les Mitshogo que j'espère voir étudiés prochainement d'une manière intensive par M. Sillans.

Le petit oiseau tshongosongo vola en avant sans se poser. Il revint dire : « Il y a un beau pays. » Le tshioka (animal aquatique) fit un trou jusque-là. Les hommes l'ont suivi et sont arrivés ici. Mais les Babongo (pygmées) étaient déjà arrivés.

Les chefs babongo s'appelaient Moutshoï Motoubi (mère) et Pendzé (père). L'oncle, Magnéwanga, était Tshogo. Ils arrivèrent au village Boundji et se séparèrent là en trois fractions : Diboa (à l'ouest), Mopindi (Mimongo), Issouma (sud-ouest) (16).

Société et esclavage

Famille matrilineaire ; chef : l'oncle maternel (katshi). La dot est remise au père qui en ristourne la moitié au katshi. Chaque clan (ebota) a son chef. Les Diboa forment trois clans, les Issouma un. Les Mapindi se divisaient en deux clans : Mapanga et Mitoungou, moitié Tshogo, moitié Sangou. Territoire réparti par clans. Exogamie de clan. Mariage avec tous les peuples.

L'esclavage avait diverses causes. Les voleurs ou les gens qui se conduisaient mal pouvaient être vendus s'ils ne se rachetaient pas. Le meurtre obligeait la communauté du meurtrier à remplacer la victime : un homme pour un homme, une femme pour une femme ; ceux-ci pouvaient être adoptés ou vendus. En cas de famine on pouvait vendre ses enfants. Pour obtenir d'un clan l'autorisation de s'installer sur son territoire, on lui donnait quelqu'un de sa famille. Les esclaves étaient fréquemment vendus aux Eshira ou aux Bapounou pour avoir du sel et des marchandises. Les Mitshogo achetaient aussi des esclaves Masangou pour les revendre (17).

(16) Cette légende des origines a été enregistrée (07-05-014-01-61). Il existe plusieurs lieux appelés *Boundji*, *Iboundji*, *Diboudji*, *Eboundji*, notamment deux villages sur l'Ogoué dans la région de Lastoursville, un village en pays batéké à l'Est de Franceville, et le Mont *Iboundji*, sommet du Massif Central et du Gabon (1.500 m) à l'Est de Mimongo. J'ai posé la question à Mondéndé ; il m'a dit qu'il s'agissait de l'Ogoué, ce que les informateurs des autres peuples ont confirmé. Le père de son grand-père y aurait encore résidé bien avant l'arrivée des Fang.

(17) *Caractère de la traite des esclaves chez les peuples gabonais* : Deux remarques peuvent être faites à partir de ces informations et des autres, concordantes, que nous avons trouvées chez la plupart des autres peuples gabonais au sud de l'Ogoué :

1° La traite, chez ces peuples, n'a pas eu le caractère de guerre sauvage entre peuples et de chasse à l'homme que nous lui attribuons généralement. C'était un procédé pour protéger l'ordre social et, à titre secondaire, pour

Techniques

Forgerons. Marmites en terre cuite. Assiettes en bois.

Associations religieuses

Le Dongé (Mouiri) impose de ne pas mentir, ne pas tuer, ne pas voler. L'initié est marqué au bras. Il ne peut manquer à son serment sans tomber malade.

Le Nyembé existe pour les femmes.

Le Bouiti, avec l'usage de l'iboga, a commencé chez les Mitshogo. Une autre tradition le fait venir des Babongo par les Bapindji. En tout cas ce sont les Mitshogo qui l'ont transmis aux Massangou et aux autres peuples (18).

SHIMBA

Petit peuple qui n'occupe que trois ou quatre villages, l'un sur le Haut Ikoye (« Vieux Mimongo »), les autres sur l'Ogoué inférieur, entourés, à l'ouest et à l'est, d'immenses contrées de forêts désertes.

Informateur

A Mimongo : Nzadi Albert, du vieux Mimongo, 60 ans, chef de canton.

Nom et parentés

Mushimba singulier, Bashimba pluriel.

se procurer des marchandises. Avant tout, la vente des esclaves était, comme notre peine de mort ou notre bague, une *élimination des individus anti-sociaux*.

2° *La traite, dans ces mêmes régions, ne semble pas avoir anéanti les peuples comme on le croit généralement.* Les populations les plus atteintes par la traite, les Mitshogo, les Massangou, les Banzabi, véritables réservoirs d'esclaves, sont parmi les plus florissantes du Gabon. Paradoxalement, ce sont les marchands d'esclaves côtiers : les Mpongwé, les Oroungou, qui ont diminué jusqu'à presque disparaître. Le climat émollient de la côte et les contacts européens pacifiques ont été, en fait, beaucoup plus destructeurs que la traite.

(18) *Bouiti.* Il est exact que les invocations, même chez les autres peuples, sont souvent en langue Ishogo. La case Bouiti (« corps de garde ») existe dans chaque village Ishogo. Revêtue d'écorce (yeko) battue au maillet avec des dessins géométriques (ronds, losanges), elle est rectangulaire, vaste et entièrement ouverte sur un des petits côtés. Les assistants s'accroupissent le long des murs autour du feu. Le joueur de harpe (ngombi) se tient au fond, près de la cloison derrière laquelle parlent les « esprits ». M. Pepper a enregistré, en ma présence, plusieurs cérémonies de Bouiti (Ishogo, sangou, pygmées) durant toute la nuit, nécessitant des kilomètres de pellicules. Un texte sur l'origine du Bouiti a été également recueilli.

Peuples parents : Kandi (Okandé), Mitshogo, Bapindji. Se comprennent sans interprètes.

Parenté (par alliance, mais non linguistique) avec Massangou, Eshira.

Origines

Il y avait un oiseau qui mangeait les hommes. Il s'appelait Mbéa (19) et vivait dans la plaine de Motové. Les hommes se sont réfugiés en forêt, venant par l'Ivindo, ont débouché à Ngoaya, près de Boué. Les Babongo ont montré la route. Ceci se passait avant la venue à Boundji, il y a si longtemps qu'on ne sait pas.

Techniques et société

Les forgerons faisaient de petites haches. Les vêtements étaient en écorce de l'arbre moko (20) battue, et fixés à la ceinture par une ficelle végétale. Il y a moins de cent ans, on a vu apparaître les tissus de raphia.

Lors de la migration, les ancêtres dormaient dans des cases de feuilles rondes, comme les Babongo. Plus tard, au temps du grand-père de mon père, on a fait des maisons comme aujourd'hui, mais beaucoup plus petites. On rampait pour y entrer et il n'y avait qu'une porte.

La famille est patrilinéaire. Les enfants sont hérités par l'oncle paternel. Mais la dot, remise au père, est partagée par lui avec l'oncle maternel.

POVÉ

Les Pové habitent la forêt à l'ouest de Koulamoutou, entre la Lolo et l'Ogoué. Au sud ils confinent aux Massangou, au nord au « pays des abeilles » vide d'hommes. Parmi eux vivent de petits groupes Akélé.

Informateurs

A Koulamoutou : Moubemba Patrice, 60 ans, chef du clan Mikoso, habitant le village Mibaka (sur la Lolo, à côté

(19) Cf. note 1 chez les Evéa. Mbéa est le nom de l'aigle royal en Shimba et en Tshogo. Les Massangou l'appellent Ngagnoni. Mitshogo et Massangou racontent aussi cette histoire.

(20) Appelé bété en tshogo, tongo en sangou, akila en akélé. Tous ces peuples ont employé l'écorce avant le raphia.

de Koulamoutou). — Mougouba Michel, chef du village Kanda, sur l'Ofoué.

Nom et parenté

On les désigne généralement sous le nom de Bapoubi ou Bapouvi. Mais leur vrai nom est Pové.

Ils sont parents des Mitshoho (Mitshogo), Evia, Shimba, Okandé, Bapindji. Les Babongo (Pygmées) parlent leur langue, mais entre eux ils ont une langue spéciale.

Les Massangou-Eshira ont accompagné les Pové. Leur mère étant Nyangi et leur père Mawango.

Origines

Moukouvé, c'est la rivière d'où sont venus les ancêtres, vers le nord. La première pirogue s'appelait Malèpè-lèmbè. Les hommes étaient en forme de trois boules, là où le ciel et la terre semblaient se toucher. Ils ont senti un vent qui leur a éclairci les idées et leur a donné le pouvoir de fabriquer une pirogue.

Tous les hommes, blancs, noir, pygmées, étaient groupés au village Mouhokamou (rassemblement). Ensuite, dans le village Tenga ils se divisèrent en trois. Ils marchèrent ensemble jusqu'à Moulabano (reconnaissance), puis à Bou-dinga.

Au village Mouao on pratiquait la confusion des familles (inceste) ; c'est au village suivant, Koundza, que l'inceste a été dénoncé. Ils prirent alors le nom de Pové. Mitimbo était le père et Tsinga (tranquillité) la mère ; c'est elle qui annonça l'interdiction de l'inceste. Elle est la mère de tous : Pové, Blancs, Pygmées.

Partis de Koundza, ils fondèrent un nouveau village à Moupoundza (gaieté). Là les Blancs les ont quittés : un Pové avait ri de son père Mitimbo, les Blancs voulurent le châtier, il y eut bataille. Les Blancs partirent, en emportant les richesses que leur père leur avait données, parce qu'ils étaient obéissants. Les Pové restèrent dans la brousse. Le premier frère était le Pygmée (babongo), le deuxième le Pové, le troisième le Blanc. Les Pygmées aussi étaient de couleur blanche. Ils se sont partagé les coutumes (21).

Les Pové suivirent la rivière Divélé Nangosso et fondèrent

(21) On peut voir là un vague souvenir de Sem, Cham et Japhet et de la malédiction de Cham. L'idée que les pygmées sont les frères des blancs m'a été exprimée plusieurs fois. « La preuve, m'a-t-on même dit non sans ironie, c'est que vous ne leur faisiez pas payer l'impôt. »

le village Moubango sur une colline dominant la rivière. Ils trouvèrent un homme appelé Ngètè et son père Mouélé, qui leur montrèrent la direction. Ils partirent avec les poulets du village, descendirent sur Bouhono (désastre), arrivèrent à Yangui. Là, ils se divisèrent. Les Mitsoho, Apindji, Bavia (Evia), Shimba, Okandé prirent leur chemin chacun de son côté.

Là il y avait un oiseau, Badiango, frère de Mbéla, qui détruisait les enfants. Les Pové sont revenus sur leurs pas et sont passés par l'Ivindo, puis chez les Okandé et à Eboundzé Mabousa (Mabousa était le premier oncle du clan Mogéné) (22).

Histoire

Les Pové franchirent alors le fleuve (23) et envahirent la vallée de la Lolo. Les Nzabi étaient déjà installés sur la Bouengidi. Le premier habitant était le vieillard Koulamoutou. Le deuxième s'appelait Diminou Bounda, du village Belongo. Les Pové s'installèrent à Belongo, puis à Linguala.

Les Européens arrivaient à ce moment-là sur l'Ogoué. Le capitaine Xavier vit descendre par la Lolo des débris d'arachides et de bananes, signe qu'il y avait des gens en amont. Il remonta la rivière et fit alliance avec Koulamoutou. Les Pové s'allièrent avec les Nzabi ; un de leurs chefs épousa la sœur de Koulamoutou. Ils nouèrent aussi des alliances matrimoniales avec les Massangou.

Les Boungomo (Akélé) sont arrivés avant les Européens, au village de Bagnano. Ils semaient le trouble, prenaient les femmes des autres, tuaient des gens, en enlevaient d'autres comme esclaves. On avait peur d'eux. Après l'arrivée des Blancs, ils se sont tenus tranquilles.

Les Pové n'ont pas participé à la révolte des Awandji ; on a même recruté des hommes chez eux pour lutter contre les Awandji (24).

Techniques

Les Batsangui ont appris aux Pové à travailler le fer. Principaux instruments anciens : tsengo (houe en bois), épètè

(22) Nous retrouvons là, sous des noms peu différents, l'oiseau Mbéa (cf. notes 1 et 19) et le village de Boundji (cf. note 16). Un peu plus haut, on trouve un chef Mouélé qui a pu être emprunté aux légendes Pounou.

(23) Sans doute l'Ogoué, bien qu'ils parlent de l'Onoyé.

(24) Tout ce récit (origine et histoire) a été enregistré (14-05-021-02-61).

(coupe-coupe court, en forme de serpe tronquée, sert également de pelle), mbèdi (matchettes), lances, sagaies à barbes, arbalète (esoholo). Autrefois on chassait l'éléphant au fusil à pierre. La pêche se fait à la nasse (garçons) ou au panier (femmes).

Le premier pagne était la main, puis l'écorce de moukoho, puis le raphia tressé (bongo).

La maison, en écorce de hala ou de moundjou, était petite, il fallait se baisser pour entrer.

Les anciens se servent encore du fauteuil pygmée (ekondi : arbre fourchu) et de la pipe pygmée à gros tuyau droit et petit fourneau. On trouve les mêmes chez les Mitshogo.

Culture

Chaque clan a son interdit (gorille, panthère, perroquet, etc...). Les chefs usaient de la sonnette double (mikilinganga). Les instruments de musique sont l'arc musical et la harpe.

Origine des animaux domestiques : Tous les animaux vivaient ensemble dans un village. Quand les Blancs sont partis, la plupart des animaux se sont sauvés. Seules les poules, les moutons, les cabris sont restés. Les premiers qui ont élevé des chiens sont les Pygmées. Ils ont enterré la mère des chiens à côté du foyer ; depuis le chien a été l'ami de l'homme et l'ennemi des autres animaux. Les cochons et les canards ont été apportés par les Européens.

Chanson : Tchitchiga (la joie), Misoso (première chanson des femmes : elles ne se lavaient pas, puis elles sont venues à la rivière), Ndoto et Ndoula (origine du mariage ; une souris tuée a été la première dot), Mbwandé Molanda (talisman de chasse) (chansons enregistrées).

OKANDÉ

Ce peuple, qui occupait sur le moyen Ogoué un grand nombre de villages (cinquante, disent-ils), et qui s'est rendu célèbre en fournissant aux explorateurs d'incomparables payeurs, n'habite plus que trois villages dans la savane sur la rive gauche, entre le confluent de l'Okano et le poste de Boué. La natalité est faible. Beaucoup sont allés à la côte et pas revenus.

Informateurs

A Boué : Moignon Auguste, chef de canton des Okandé, 56 ans, du village Chouka. — Ekogo Samuel, 55 ans, village Kongombomba. — Mbéi Etienne, 61 ans, village Boléka. — Mbalé François, 62 ans, village Chouka. — Mandambo Jean-Baptiste, village Chouka.

C'est Moignon qui a répondu à mes questions, les autres se contentent d'approuver.

Nom et parentés

Okandé singulier ; Mokandé pluriel. Parents des Apindji, des Mitshogo, des Shimba. — Se comprennent assez bien avec les Enenga, moins bien avec les Galoa et les Mpongoué.

Origines et histoire

Les ancêtres venaient de l'Ivindo. Leur premier village, Ngonoué, était au sud du futur Makokou. Le second s'appelaient Mbalikolo. Puis les Okandé se sont déplacés vers la côte, avec les Shimba, pour retrouver leurs parents, les Mpongoué. Libreville n'existait pas encore. Arrivés au bord de la mer, ils eurent froid et revinrent dans l'intérieur (26).

Passant chez les Enenga de Lambaréné, ils tentèrent de s'établir au lac Zilé, en furent chassés par les moustiques, et remontèrent l'Ogoué. Ils s'installèrent dans l'île Endoli, puis dans la savane, qui existait déjà (27). C'était à une époque très ancienne ; leurs grands-pères eux-mêmes ne savaient plus depuis combien de temps.

Ces voyages se faisaient à pied. On franchissait les rivières en radeaux de parasoliers. Puis les enfants ont creusé des petites pirogues ; les adultes ont choisi l'okoumé et creusé la première pirogue Elokokokolo (la chose qu'on essaie et qui va de travers). Enfin ils ont réussi et ont enseigné leur art aux Enenga et aux Adouma (28).

A leur arrivée, les Pygmées (Abenga) étaient les seuls habitants du pays. Ils vivaient de chasse et de miel.

(26) Les Shimba ne font aucune allusion à ce voyage à la côte. De la part des Okandé, plus occidentalisés, on peut imaginer un certain snobisme à se dire parents des Mpongoué.

(27) Partout les récits présentent *les savanes* comme *préexistantes aux occupants actuels*. Je suppose que, si les ancêtres avaient eux-mêmes définitivement vaincu la forêt, on leur en ferait un titre de gloire, avec miracles à la clef.

(28) Les pirogues Okandé à fond plat, avec avant et arrière aplati et décoré, sont des œuvres d'art et parfaitement appropriées aux passages rocheux du Moyen Ogoué.

Une partie des Shimba les avait quittés à la Ngounié, qu'ils remontèrent avec les Apindji et les Mitshogo. Les autres Shimba remontèrent l'Ogoué avec eux, puis occupèrent l'Ofoué.

Le premier Européen fut « le docteur » (Oganga). Les Okandé aidèrent les Blancs à remonter le fleuve, et se heurtèrent aux Osyeba.

Commerce, esclavage

La pêche avait une grande importance ; on vendait du poisson séché. Le « pays des abeilles » n'a pas de nom en Okandé, mais il y a là, en effet, beaucoup de miel. On les enfumait et on abattait l'arbre. Le miel était mis dans des feuilles et vendu.

On fabriquait des vêtements de raphia qu'on vendait également.

Il n'y avait pas d'esclaves chez les Okandé. Ils en achetaient aux Shaké, aux Bakota, aux Adouma et aux Bawandji et allaient les vendre aux Galoa et aux Enenga. Les marchandises d'échange étaient le sel, les pagnes, les allumettes, le tabac. Leur trafic par pirogues allait de Lastoursville à Lambaréné, plus tard de Franceville à Port-Gentil.

Société

Famille patrilinéaire. Clans : Gasanga, Poté, Mohiva, Mohivo, Mboho, Djobé, Makoto, Mogènè, Bokouadi, Mashoto, Bidi, Agambé, Mogamé, Dibanga. Les mêmes clans existent chez les peuples parents. Exogamie de clan. Interdits de clan : perroquets pour les Mohivo, panthère pour les Mboho (on peut la tuer, non la manger).

Des « rois », Misambo, Miatshengè, commandaient plusieurs villages. A leur mort on désignait un homme capable. Les guerres entre villages n'étaient pas rares.

Religion et culture

Doua : crâne des ancêtres dans des paniers, placés dans une maison spéciale avec des figures de bois.

Bouiti, d'origine tshogo.

Instruments de musique : ngombi (harpe), mokombo (archet à bouche), tambours de peau et de bois.

SANGOU

Les Massangou ont de nombreux villages dans toute la région du massif central, comprise entre Mimongo et la Lolo (en direction de Koulamoutou), ainsi que dans le nord et l'ouest du district de Mbigou. Leurs voisins sont : au nord les Pové, à l'ouest les Mitshogo, au sud les Nzabi.

Informateurs

1° à Dibandi (est de Mimongo) : Mabila Pascal, chef de canton, ancien député, 62 ans.

2° à Mbigou : Ngoï Monjo, 70 ans, ancien combattant 14-18, village Boundjoko. — Mouélé Ikouara, 60 ans, village Mayani. — Koundroungou Bouba, 52 ans, village Moghoko. — Madouma Bounga, 55 ans, village Iméno Zinga. — Ioka Paul, 70 ans, village Manji.

Nom et parenté

Moussangou singulier ; Massangou pluriel. Les autres peuples les appellent généralement Massango.

Proches parents des Eshira. Le dicton : « Eshira Nyangui, Massangou Manyangui » signifie qu'Eshira et Massango sont sortis d'une même mère : Nyangui. Ils se comprennent entre eux parfaitement.

Avec les autres peuples du même groupe linguistique, Varama, Bapounou, Bavoungou, Baloumbou, la compréhension existe, mais elle est moins aisée.

Bien que non parents, les Mitshogo, les Massangou sont venus par la même route (29).

Origines

Moulanga Binda a créé le monde au village de Koto ; tous

(29) C'est un cas particulièrement net de la *non-concordance des parentés linguistiques avec les traditions d'origines*. Celles-ci ont-elles été influencées par la cohabitation avec des peuples d'autres groupes ? Ces traditions, dans un même milieu géographique (Massif Central, savanes de Franceville, bassin de l'Ivindo), tendent à se rapprocher ; au moins en ce qui concerne les principaux lieux et la direction générale des migrations.

Doit-on, en conséquence, suspecter toutes les traditions d'origine, voire même les rejeter, comme fait Murdock ? Ce serait priver l'Histoire d'Afrique de son pilier central. Il faut seulement ne pas oublier :

1° que les traditions relèvent de la critique historique comme tous les documents ;

2° qu'elles constituent un des éléments (capital d'ailleurs) de la synthèse.

y vivaient : les Blancs, les Noirs, les pygmées. Les Blancs sont restés là-bas. Les pygmées (Babongo) sont venus avec les Noirs au village de Mouaou Diboundji, où le monde a commencé, où régnait l'inceste. C'était dans le nord-est, dans la même direction que Koulamoutou. Ensuite, au village de Moukoundza, on classa tous les peuples selon leur langue (Bapounou, Banzabi, Eshira, Mitshogo) et on fit régner l'ordre dans les familles.

Les Eshira et les Massangou avaient pour mère Nyangui, pour père Mowango. Les Eshira sont partis. Les Massangou sont restés sur le mont Iboundji avec les Mitshogo (30).

Mais il y faisait trop froid. Aussi sont-ils allés vers l'ouest. Les Pygmées les avaient précédés. Les Banzabi ne sont venus qu'après. Certaines migrations sont récentes. Ngoï et Mouélé ne sont pas nés dans leur village actuel. Le grand-père de Ngoï habitait Moukouala, près de Koulamoutou.

Il fallut lutter contre les Akélé qui faisaient la guerre à tout le monde.

Guerre, esclavage

Les grands-pères faisaient la guerre avec des fusils à pierre, des sagaies, des poignards (dibaga), des couteaux de jet (musera). Les morts donnaient lieu à compensation. De même les adultères, les vols. La famille du coupable devait donner quelqu'un en échange : une petite sœur par exemple ou un frère. Les prisonniers de guerre n'étaient gardés que pour remplacer les morts. Ces esclaves étaient incorporés aux familles ; c'est seulement s'ils montraient de mauvaises dispositions qu'on les vendait. Les Bapounou venaient en pays Massangou échanger le sel contre les esclaves (quatre sacs de cinquante kilos pour un esclave). Ils payaient aussi en pagnes, matchettes, marteaux et marmites.

Des Massangou faisaient les courtiers en allant chercher des esclaves à Koulamoutou.

Techniques

Les forgerons fondaient des cailloux venus de la région de Mossendjo. Les femmes faisaient des marmites et des plats en terre cuite. On creusait des plats en bois. Les ins-

(30) Le nom du mont Iboundji pourrait donc être un souvenir du Boundji primitif, qui serait sur l'Ogoué, à moins que celui-ci lui-même ne soit qu'un rappel d'un site plus ancien.

truments de culture étaient la hache étroite (pivi) et la matchette courte utilisée aussi comme pelle (tchopou). On cultivait, comme aujourd'hui, le manioc amer (mbigon-gou), le manioc doux (mibigou), la banane (magonda), l'igname (bambala), le taro (malanga, batsanga).

Les vêtements étaient en raphia (dibongo), les maisons en écorce (masoungou), avec deux portes pour pouvoir se sauver. Les villages étaient gardés, chaque famille ayant son corps de garde.

Société

Matrilinéaire et patrilocale. La dot est donnée au père qui en remet la moitié à l'oncle maternel (katshi). L'héritage se partage actuellement entre les fils et les neveux maternels.

La liste des clans diffère à Dibandi et à Mbigou. Liste de Dibandi : Mitoungou, Ivenji, Moukouma, Mouboulou, Miakashou, Mapanga. — Les Mitoungou et Mapanga existent à la fois chez les Mitshogo et les Massangou.

La liste de Mbigou est beaucoup plus complexe : les clans Massangou proviennent de trois mères, Bousounga, Ibendzi, Dibamba.

Clans de Bousounga : Mousounga Boudiala, M. Mombo, M. Mbourou, M. Mariangou, M. Misengoula, M. Mbambi, M. Ilokou, M. Mindoumba, M. Ingimba.

Clans d'Ibendzi : Sima Moupinga, S. Mbahou, S. Moukangou, S. Moulengui, S. Madouma, S. Moukambi, S. Iroungui, S. Boukombè, S. Mitsimba, Mbadinga, Bousou.

Clans de Dibamba : Mouloulou, Mouwondji, Mbembou, Boudjanga, Mouèlè, Ouyoungou, Moutounda, Pangou, Loundou, Ndjikou, Dikangou, Ndrangoula, Moukoumakouma, Moukoumbi, Mabangou, Tsala, Oumboulou, Iloungou, Mabima, Bouka, Monjombourou (31).

Les clans étaient égaux. Le chef de clan (ivounda) était remplacé à sa mort par un fils de sa sœur, choisi par les membres de la famille. Quand il y avait plusieurs clans dans un village, chacun avait son corps de garde ; les palabres entre clans étaient réglés par une réunion de chefs.

Avec les pygmées il n'y a pas de mariages. Ils sont des serviteurs et des alliés.

(31) La différence provient peut-être de ce que la distinction entre la famille et le clan n'est pas très nette (segmentation plus ou moins poussée).

Religion et culture

Le mort, enveloppé de nattes, était laissé dans la brousse, puis enterré. Il pouvait paraître en rêve ; celui qui avait rêvé priait le mort en agitant le kindou (cloche) et lui offrait poisson et bananes sur des feuilles.

Les Massangou pratiquent le Bouiti, le Mouiri, le Nyembé.

L'année (illima) comprend la saison sèche (mangala) et la saison des pluies (douvoula). On connaissait la lunaison (tsoungi). La journée se divisait en : mahiélou (6 heures du matin), dyoumbi dimasangou (le soleil sur la tête : midi), dyoumbi dimarekena (après-midi), dyoumbi dimasingo (le soleil tombé : 6 heures du soir).

Les distances comportaient : béla (tout près), ikiési (assez loin), vala (un jour de marche).

On comptait jusqu'à mille (moulouli).

La seule monnaie consistait en blocs de fer servant de marteaux (nyoundou). Mais on procédait le plus souvent au troc sans monnaie.

III

GROUPE SUD-EST

NZABI

Les Banzabi (on écrit aussi Bandjabi ou Bandzabi) sont un des peuples les plus nombreux du Gabon. Ils occupent la plus grande partie des districts de Mbigou et de Koulamoutou au sud-est des Massangou, et débordent sur les districts de Lastourville et de Franceville.

Informateurs

1° à Koulamoutou : Irogolo Monseigneur, 70 ans, chef du clan Boukondzo, du village Mamboeta. — Lessié Bernard, 60 ans, assesseur au tribunal coutumier.

2° à Mbigou : Ngo Kéléla Dibo, chef de canton et guérisseur, 55 ans — assisté de neuf Bandzabi et d'un Boumouélé (tribu parente, vivant au sud-est de Mbigou).

Nom et parentés

Banzabi, pluriel ; Moudzabi, singulier.

Boumouélé, pluriel ; Moumouélé, singulier.

Parents linguistiques des Tsangui, Wandji, Douma, et des Ivili de la Ngounié.

Origines

Les Nzabi sont venus du côté où le soleil se lève. Le monde a commencé à Koto. Nzabi était fils de Manondzo, fils de Dieu.

La sœur de Nzabi perdit un enfant. Nzabi, accusé de l'avoir tué, se sauva, traversa la rivière Léfidé (Léfini ?), et rencontra, près de la grande forêt, la femme Bichi. Il fonda le village Ivanga et eut sept enfants : Bouka, Mouèlè, Momba, Kombila, Boundzanga, Ndrombi, Nyémbi. Il ne connaissait pas le feu, mais seulement les fruits de la brousse :

kasou, nyenga, tsalemba, nzianga, étombé, bahouvoulou.

Le Pygmée (Babongo) chassait avec ses chiens et poursuivait les rats. Il arriva près de Koto, à une source où il trouva la femme Péga ; il lui donna un rat en dot ; elle cacha le Babongo et le nourrit. Le Pygmée prit les bananes et le manioc et les apporta à Nzabi et à ses enfants. Ils firent la guerre aux gens de Koto et les chassèrent, puis ils découvrirent les poulets, les cabris, le feu et les ustensiles en fer.

Repartis vers l'ouest, ils passèrent les rivières Rombo et Lebagni (Haut Ogoué). Ils suivaient les Pygmées, et les Pygmées suivaient les pistes des éléphants (32). Les animaux étaient dans la barrière de Manondzo ; mais les éléphants avaient cassé la barrière (33).

Les informateurs de Mbigou parlent aussi de Koto, puis de Tséghé, vers l'est ; c'est là que les Boumouélé et les Batsangui les auraient quittés. Irogolo fait passer les Nzabi à Mossenjo où ils auraient laissé les Batsangui, puis ils auraient traversé la Nyanga, trouvé la mer à Mayoumba ; chassés par les crocodiles et le froid, ils seraient revenus habiter ici (34).

Histoire

Il y avait eu guerre, au passage, avec les Bawoumbou (parents des Akélé, région de Franceville). Les Babongo sont arrivés les premiers, puis les Bandzabi, en même temps que les Massangou.

Le premier blanc, à Mbigou, était Wada, venu de Kembélé, chez les Mitshogo. Le capitaine Xavier, accompagné de payeurs Douma et Wandji, arriva par la Lolo au village Légouala. Il fut conduit par le vieillard Nkouamoutou au village Ibenga où vivaient six familles Ndzabi. Il s'y installa et lui donna le nom de Koulamoutou (c'est ainsi qu'il avait compris le nom du vieillard) (35).

(32) Indication sur la manière dont la forêt à sous-bois touffu a pu être pénétrée. Les pistes des éléphants sont encore utilisées par les chasseurs ; le sol en est ferme, damé par les pattes ; mais elles conduisent souvent à des zones marécageuses.

(33) Tout ce récit d'Irogolo Monseigneur a été enregistré (15-05-022-03-61).

(34) Certains clans différents ont pu avoir des aventures particulières, mais Irogolo affirme que Pounou, Loumbou, et Massangou avaient le même ancêtre que les Nzabi, la femme Irouhoubouangou. La différence des langues serait venue après la dispersion.

(35) Les déformations de ce genre sont nombreuses. Nous en retrouverons plusieurs exemples, notamment en pays Fang.

Techniques

Les anciens connaissaient presque toutes les plantes utiles : bananes, taro, aubergines, ignames, manioc (feuilles et racines), oseille, concombre, arachide, citrons, atanga, maïs. Les Européens ont apporté cacao, café, avocat, arbre à pain, manguier, oranger. Les instruments sont les mêmes que ceux des Pové. Ce sont les Batsangui qui ont appris à fondre le minerai de fer.

Les Babongo ont expliqué la chasse avec la lance, l'arc, l'arbalète et le filet (36). Les femmes pêchent avec des nasses ou des paniers.

Le premier pagne était la main, puis l'écorce de tango ; ensuite les femmes avaient une plaque d'écorce devant et une derrière ; il y a eu des chemises en raphia (mbango), on en trouve encore.

Les maisons avaient des murs en écorce martelée (mouhala, moukoundjou), de même forme qu'aujourd'hui, mais plus petites. Les premières pirogues étaient en écorce, puis en okoumé. Les femmes fabriquaient des marmites en terre et des gargoulettes. Elles tissaient des nattes.

Société

Matrilinéaire, patrilocale. Autrefois c'était l'oncle maternel (nkon-nzaba) qui commandait ; depuis vingt ans, c'est le père. La dot est donnée au père qui en remet la moitié à l'oncle maternel.

Liste des clans (ibânda) : Mouanda, Mahamba, Bakouli, Shiéyé, Basanga, Shiongo, Boundrou, Nyanga, Boukondzo, Bavonda, Tata, Louamba, Makandou, Boupiki. On trouve les mêmes chez les Bapounou et les Bavoungou (37). Les Bakouli ne mangent pas le perroquet. Les Mouanda ne mangent pas l'éléphant. Les Boukondzo n'ont pas d'interdit.

Le chef de clan (Badia) est remplacé à sa mort par l'homme de sa famille qui est jugé le plus capable. Chaque village a autant de chefs qu'il contient de clans ; ils se réunissent lorsqu'il y a palabre entre clans. L'insigne du chef était le chasse-mouches (branche de palmier) ; il avait

(36) Pour les deux derniers, il y a doute. Le filet semble récent. Si les pygmées ont connu l'arc, il est douteux qu'ils aient inventé l'arbalète.

(37) C'est la confirmation de cette « parenté à interdit » que Bapounou et Baloumbou m'avaient signalée et qui suppose, sinon une origine commune, au moins des contacts anciens.

une cloche coudée (kindi) pour convoquer aux palabres et faire taire les gens.

Clans matrilineaires et exogames. A part cette exception, on peut épouser n'importe qui.

Les groupements administratifs ont été créés arbitrairement par les Européens : chefs de terre, chefs de canton. Les élections ont achevé de détruire l'autorité traditionnelle.

Système pénal, esclavage, guerres

Le complice de l'adultère devait payer en sel, moutons, cabris, marteaux, pagnes, neptunes, colliers. Sinon il était réduit en esclavage. Le voleur était arrêté et ses chevilles enfermées dans un tronc de bois ; faute de paiement par sa famille, il devenait esclave. En cas de meurtre la famille du meurtrier remplaçait la victime par un de ses membres (du même sexe) ou bien payait une compensation. Sinon le meurtrier devenait l'esclave d'un homme riche qui payait les parents de la victime. Si aucune de ces solutions n'intervenait, on l'attachait à un arbre, on lui fendait le crâne et on brûlait son cadavre.

L'esclave, possédé par un chef de famille, était employé par lui aux plantations et à la chasse. S'ils se conduisait bien, il pouvait espérer être doté d'une femme ; les enfants appartenaient au propriétaire. L'esclave désobéissant était vendu aux étrangers, surtout aux Bapounou.

L'adultère, le meurtre d'un clan à l'autre étaient souvent des causes de guerre. Les guerriers portaient un « drapeau » (ngouba) formé de lianes tressées en rond et diversement colorées (noir, blanc, rouge). Ce signal annonçait la guerre. L'attaque avait lieu à l'aube, accompagnée d'un chant particulier, très court (qui a été enregistré).

Les morts étaient ensuite compensés, soit par paiement, soit par remplacement.

Les Akélé, au début, attaquaient les villages. Ils furent dispersés et devinrent pacifiques.

Les morts étaient enterrés ou brûlés.

Economie et commerce

Les territoires autour des villages étaient répartis entre les clans. Tout empiètement était sanctionné, le coupable fait prisonnier et rendu contre compensation. De vastes zones entre les villages n'appartenaient à personne et n'étaient fréquentées que par les Pygmées.

Il y avait un petit commerce intérieur : celui qui tuait un sanglier pouvait vendre de la viande fraîche contre du raphia, des haches. Le premier commerce extérieur fut celui du sel. Les Bapounou venaient le vendre en pays Nzabi ; ils n'étaient pas attaqués en route. En échange on leur donnait raphia, cabris, esclaves. Par la suite ils amenèrent des marchandises européennes : pagnes, marmites, neptunes.

Puis vinrent les militaires et, après eux, la SHO.

DOUMA

Les Badouma (Adouma des explorateurs) occupent la rive gauche de l'Ogoué aux environs de Lastoursville. Payeurs réputés, ils ont joué un grand rôle à l'époque de Brazza.

Informateurs

A Lastoursville : Lingoumbi Jean-François, député, 43 ans. — Mandjembé Jacques, 60 ans, chef de canton. — Lihengo Gabriel, 61 ans, chef de village, ancien payeur. — Maka Masiana, 60 ans, chef de village. — Kokou Paul, 47 ans, charpentier. — Mouana Kema Fidèle, 65 ans, notable. — Marita, 56 ans, assesseur au tribunal coutumier.

Nom et parentés

Adouma, singulier ; Badouma, pluriel. Viendrait de l'arbre moudouma. Surnom : Mousingousésé (ceux qui habitent au bord de l'eau).

Parents des Wandji et des Nzabi ; pas d'interprètes entre eux. Parenté linguistique plus lointaine avec les autres groupes du sud-est.

Origines

Tout le monde est venu du sud (38), d'un pays appelé Ngouadi, sur une grande montagne. Toutes les races étaient là ; il y a eu une guerre, elles se sont dispersées. Les Badouma ont suivi la Sébé. Ils ont fait des canots d'écorce et sont descendus par la rivière jusqu'aux rapides de

(38) Plus probablement du sud-est, voire même de l'est, vu le chemin indiqué. Les Gabonais n'ont pas, en général, une notion très précise des points cardinaux.

Doumé. Certains sont restés là, d'autres sont allés à Ikondo. S'étant multipliés, ils se sont avancés le long de l'Ogoué et ont établi un village à Mandji, puis à Boundji.

Il y aurait des dessins dans des grottes (39). Mais à l'arrivée des Badouma, il n'existait dans le pays que des Pygmées (Babongo), qui avaient suivi les chemins des éléphants. Les Babongo sont les frères des Blancs, mais ils ont fait alliance avec les Badouma ; chaque clan Badouma a ses Babongo.

Histoire

Le roi Domba, du clan Akambo, faisait des miracles, empêchant la pluie. Il habitait d'abord à Doumé. Brazza l'a rencontré à Boundji.

Les Badouma ont fait le trafic du fleuve, d'abord par canots d'écorce, puis par pirogues d'okoumé. Ils s'entendaient avec les Okandé. Les voleurs et les adultères provenant des pays Douma et Wandji étaient réduits en esclavage et entreposés à l'île Fétiche, en face de Mandji. On les vendait aux Okandé, qui allaient à Lambaréné les vendre aux Galoa. Il arrivait qu'on attirât des gens dans l'île sous prétexte de pêche, en réalité pour les vendre. Les Okandé donnaient en échange sel, neptunes, poudre, fusils à pierre, pagnes, matchettes, marmites. On s'en servait pour les dots.

De Lastours a pris l'emplacement de Mandji qu'il a appelé Madiville ; après sa mort, on l'a appelé Lastoursville. La SHO avait une factorerie et achetait caoutchouc, ébène, ivoire. Les Badouma se consacraient désormais aux transports par le fleuve. Ils avaient des charpentiers ; tous étaient payeurs. Ils achetaient aux Bawandji des graines de courges, pagnes de raphia, arachides, huile de palme, nattes et allaient les vendre à Lambaréné. Aujourd'hui ils poussent jusqu'à Port-Gentil.

Société

Clans maternels : Kambo, Moukondjo, Boumwanda, Bou-piki, Mouvaga, Ngonè, Makando, Mougounou. Les chefs de clan s'appelaient Koumalékaka. L'oncle maternel était le chef de famille ; ses biens allaient à ses frères ou à ses neveux. La coutume évolue dans le sens paternel. La dot est remise au père qui en remet une partie aux parents maternels.

(39) Voir annexe sur la Préhistoire.

Les clans se répartissaient les territoires de culture, les parcours de chasse et les secteurs de rivière pour la pêche.

La guerre éclatait entre clans pour des questions de femme ou des meurtres. Les palabres de règlement avaient lieu entre notables dans la brousse. On payait les compensations en marchandises ou en personnes. Les armès étaient les sagaies, le fusil à pierre ou à piston, les couteaux de jet coudés et pointus.

Techniques

La chasse se faisait avec des sagaies à barbe, des filets, des pièges ; la pêche avec des nasses et des filets en fibre d'ananas.

Les forgerons extrayaient le fer des cailloux. Ils faisaient des sagaies, des matchettes, des haches étroites, des couteaux de jet, et des ibédi (plantoir, en forme de serpe tronquée). Les marmites en terre étaient achetées aux Nzabi.

Religion

On gardait les os dans la maison et on les priait pour les cultures, la pêche, la chasse, la guerre. C'étaient le crâne, les vertèbres du cou, les doigts, les dents ; uniquement les os des vieillards notables ; on les plaçait dans un panier. Les offrandes consistaient en huile, banane, sel, poisson ; on allumait une torche, on agitait la sonnette et on formulait sa demande. On sortait alors, pour que le mort puisse manger tranquillement ; on revenait ensuite et on jetait les mets derrière la maison.

Les sociétés religieuses étaient le Mouiri pour les hommes, l'Isimbou pour les femmes. On ne connaissait pas le Bouiti. Le Njôbi est venu d'Okondja. Le Moukoula était un rite masculin. Le Ngoï (un crâne dans un panier) servait à révéler les adultères.

On utilisait des masques : Mboudi (masque en bois ou en raphia, bleu, blanc, rouge), Bangourou (masque en bois recouvert de cuivre, du type Kota).

WANDJI

Les Bawandji sont mêlés aux Badouma, mais habitent plutôt l'intérieur.

Informateurs

A Lastoursville : Moualenzokou (le petit d'éléphant), 55 ans, forgeron. — Linzozo Joseph, 53 ans, forgeron. — Nyomo Samuel, 50 ans, charpentier.

Nom et parenté

Awandji, singulier ; Bawandji, pluriel. — Wandji : les gens qui ne savent pas nager.

Même origine que les Badouma, même dialecte. Ils sont leurs « grands frères ». Séparés d'eux, ils sont allés dans la brousse. Les Badouma les ravitaillaient en poisson, ils leur donnaient de la viande. Ils se marient entre eux.

Techniques, société, religion semblables aux Badouma. Ils sont aussi parents des Nzabi.

Guerre Bawandji (40)

Le commandant envoie un garde chez le chef Wango pour recruter des prestataires. Le garde ramène un des fils de Wango, Boulandé. Il lui donne la chicote et lui montre les latrines en disant : « Voilà le trou où on mettra ton père. » Boulandé rentre au village, raconte cette histoire. Wango interroge le magicien. Convoqué au poste, il refuse. Le commandant envoie des gardes ; le pont casse à leur passage, les fusils sont perdus. Le commandant croit que Wango a pris les fusils ; il renvoie les gardes avec un adjudant ; on leur tire dessus.

Patrouilles, batailles. Le commandant fait appeler des gardes et des soldats de Boué, d'Okondja, de Makokou. Wango demande de l'aide à tous les Bawandji. Les Badouma refusent de participer. Wango les accuse d'avoir amené les Blancs et les fait attaquer. Les Blancs accusent les Badouma de vendre de la poudre aux Bawandji. Il y a de nombreux morts ; les gardes fouillent partout pour trouver des fusils cachés et brûlent les pieds aux gens pour les faire avouer.

Les fusils perdus par les gardes sont retrouvés. Le commandant envoie le chef Moupindo à Wango pour lui proposer la paix contre le désarmement : « Laissez la guerre ! Il y a eu trop de morts » Wango refuse. Le commandant Le Testu crée un poste à Pongui et l'adjudant Rumeaux fait des patrouilles partout. Wango finit par envoyer des

(40) Il s'agit de la révolte de 1928-29. J'ai trouvé au district de Lastoursville, et analysé un fort dossier administratif à ce sujet (voir partie *Archives*, Ogoué-Lolo, Lastoursville). On trouvera ci-dessus la version Wandji des événements. « Le commandant », c'est l'administrateur.

bananes en signe de paix. Le Testu exige qu'il se rende avec ses guerriers. Il renvoie les guerriers chez eux, fait conduire Wango à Libreville. Wango est mort en route.

NDOUMOU

Habitent Franceville et ses environs, le long de la Passa.

Informateurs

A Franceville : Nguimi, du village Ménayé, plus de 80 ans. — Simba Philippe, commerçant, 56 ans. — Astralola Jean, village Matabélé, 60 ans.

Nom et parenté

Ondoumou, singulier ; Endoumou, pluriel.

Parents des Ambamba, des Akanigui, des Téké. Pas d'interprètes entre eux ; se marient avec eux.

Origines

Viennent d'Otchadé, pays sans forêt, à côté du Congo, où ils vivaient avec les Mbochi, les Haoussa, les Banbougoulou (41). Les Mbochi les ont repoussés. Ils sont venus par la Sébé, ont trouvé les Ambamba, se sont battus avec eux, et se sont installés sur la Passa. Les Mbahouin, les Bawoumbou, les Oshashi (Akanigui) étaient déjà là. Le chef, Ndoumou, prit une femme dans chacun de ces peuples, contre une dot de trois cabris, et put établir pacifiquement sa tribu sur les deux collines Obounhou et Obiééné, où il créa le village de Biki.

Fondation de Franceville

Brazza, remontant l'Ogoué avec trois autres Blancs, arriva au village Mashokou où on lui indiqua que le chef résidait sur la Passa. Ce chef, Nguimi (père de l'informateur), mit à sa disposition le village de Biki sur la hauteur. Brazza y installa deux cases (sur l'emplacement actuel de la maison de l'adjoint et du bureau de la région) et l'appela France-

(41) Tout ce récit des origines et de la fondation de Franceville a été fait par le vieux Nguimi et enregistré (17-04-027-01-61).

Nguimi, bien que très vieux, est encore lucide et énergique dans ses affirmations. Vivant au contact des explorateurs européens depuis sa jeunesse, il a sans doute reçu d'eux les allusions au Tchad (Otchadé) et aux Haoussa.

ville. Il pacifia le pays en persuadant les tribus de s'entendre.

Il avait amené un chariot qu'il fit pousser jusqu'à la rivière Djini, mais les roues cassèrent et il dut répartir les charges entre des porteurs Ndoumou qui l'accompagnèrent jusqu'à Alékei, chez le chef téké Onyami. Puis il revint ; il prit une pirogue et redescendit l'Ogoué, sans laisser personne. Il revint, longtemps après.

Nguimi a connu Brazza, qui a vécu quelque temps avec sa sœur Tongo. On l'appelait Oloumagnouki (abeille mâle) parce qu'il imposait la paix, et aussi Moukounougou (espèce d'arbre qui dépasse tous les autres). Il payait toujours les cases et les vivres. Le village Biki alla s'installer de l'autre côté de la Passa. Brazza laissa deux Européens, Oyez et Amiel, qui partirent ensuite. Trois ans après vint le « commandant » Potin. Puis la SHO resta seule avec le premier missionnaire (le père Hée, enterré ici). Le poste a été réoccupé en 1910.

Société

Matrilinéaire. L'enfant reçoit le nom d'un parent paternel si c'est un garçon, d'un parent maternel si c'est une fille.

Clans : Kouya, Kanandjogo, Nagni, Opigui. Le premier chef, Ndoumou, était du clan Kouya. Les chefs de clan portaient une peau de chat-tigre (njourou) devant le pagne et une calotte de raphia avec une plume de perroquet ; le chasse-mouches et la canne étaient nécessaires pour régler les palabres.

Les règles sociales, les techniques, la religion étaient semblables à celles des Ambamba.

MBAMBA

Occupent le nord du district de Franceville et presque tout le district d'Okondja.

Informateur

A Franceville : Mbingou Albert, juge coutumier, 42 ans. Interrogé en même temps que les Ndoumou, qui confirmaient ou précisaient.

Nom et parenté

Ombamba, singulier ; Ambamba, pluriel.

Parents : Ndoumou, Kanigui, Téké.

Origines

Vivaient avec les Mbochi ; ils sont venus par Kélé Ngouali (région d'Ewo). Les Mbochi les ont repoussés. Leur premier village était Andjokou, sur une montagne à côté d'Okondja. C'était au temps du père de son grand-père, avant l'arrivée des Blancs. Il y eut des éléphants tués dans un lac, et des batailles.

Ils trouvèrent sur la Sébé le chef Oshashi, qui commandait aux Akanigui, venus les premiers avec les Pygmées (Akoula ou Abongo). Ils luttèrent contre eux et les repoussèrent sur l'Ogoué.

Techniques

Chaque clan avait ses forgerons, qui tiraient le fer du sol et fabriquaient marteaux, hoes, sagaies, bracelets (monnaie), haches étroites, pipes. Des masques (amboï) étaient recouverts de cuivre provenant des neptunes. On faisait des poteries en terre cuite.

Les cultures étaient celles d'aujourd'hui : maïs (aloumo), manioc, bananes, ignames, concombres, canne à sucre.

On pêchait et on chassait au filet.

Les vêtements étaient en écorce (otéké) : pagnes (obati) pour l'homme, deux plaques avant et arrière pour la femme. Les Akanigui leur ont appris à faire des pagnes de raphia, à l'époque de Brazza.

Murs des maisons : bois horizontaux fendus en deux et fixés aux poteaux ; les portes, en écorce. Il y avait aussi des cases rondes comme celles des Pygmées. Des sentinelles veillaient en permanence sur les villages.

Pas de pirogues, pas de commerce, pas d'esclaves. Les enlèvements de filles amenaient de petites guerres. On tirait le sel de la cendre de certaines feuilles (ombongo).

Société et religion

Famille matrilineaire. Le fils de la sœur hérite des femmes et des biens.

Clans : Lolo, Akou, Mbètè, Ampini. Le clan Mbètè aurait la priorité.

Masques au-dessus de sacs contenant les ossements des

morts, gardés par les grands chefs. La nouvelle épouse venait s'asseoir dans la case des ossements. On les invoquait avant de partir en chasse.

Les devins voyaient en rêve où les bêtes allaient passer.

L'autopsie du mort révélait s'il était victime d'un sorcier. On faisait boire aux suspects une infusion d'écorces mboudou ; refuser vous désignait comme coupable. On devait payer le prix du mort ou être mis à la cangue.

KANIGUI

Quelques villages au nord-ouest de Franceville, à l'est de l'Ogoué.

Informateur

A Franceville : Konda Pierre, village Lepouya, 60 ans.

Nob et parentés

Okanigui, singulier ; Akanigui, pluriel. — On les connaît surtout sous le nom de Bakaniké.

Parents : Ndoumou, Ambamba, Téké.

Origines

Repoussés par les Mbochi, ils ont traversé la Sébé où ils ont trouvé les Shaké, et se sont rendus à leur emplacement actuel.

Ils ont lutté avec les Ambamba sur la Sébé.

Leur grand chef était Oshashi, sa mère Tshala.

Coutumes

Celles des Ambamba.

Clans : Beloulou (priorité), Ngoumou, Mokara, Moun-gouma, Mboma.

TÉKÉ

Occupent les savanes à l'est de Franceville.

Informateurs

A Franceville : Mamadou Lewo, chef, 55 ans. — Ndiémé, village Lékei, 65 ans. — Bongo Philibert, député, 30 ans.

— Nga Kanaga, chef de village, 60 ans. Ce dernier porte une peau de panthère et une canne d'apparat.

Nom et parentés

Otéké, singulier ; Atéké, pluriel. — Ce sont les « Batéké », parents de ceux du Congo, parents aussi des Ambamba, Ndoumou, Akanigui.

Origines

Ils vivaient à Amaya-Mokini (pierre résistante), près d'Ewo et d'Okoyo, sur l'Alima. Repoussés par les Mbochi, ils sont venus sur les plateaux entre la Leconi et l'Alima, et ont planté des palmiers dans la savane. Ils se sont avancés et se sont scindés en trois groupes, sur la Passa, la Leconi, la Lelani. Ils sont venus là au temps du grand-père de Ndiémé. A l'arrivée de Brazza il y avait deux grands chefs : Ngoshana (Leconi et Lelani), Mbana-Lekivi (Passa).

Il n'y avait personne avant eux sur la Leconi et la haute Passa. Les Ndoumou, les Ambamba et les Akoura (Amamba de la forêt) occupaient la basse Passa. Les Téké se sont établis pacifiquement.

Guerres, esclavage

Les guerres n'avaient lieu qu'entre villages, le plus souvent pour des questions de femmes. Les vaincus émigraient, ou bien on procédait aux compensations. Les armes étaient les sagaies, les couteaux coudés (empéhi), les couteaux de jet (osélé), les épées courtes (ombouba).

Les coupables d'adultère, de vol, de dettes étaient gardés comme esclaves en attendant le rachat par leur famille ; on les chargeait d'un bois fourchu très lourd, on y fixait les pieds ou les mains (derrière le dos ou en croix) ; leur famille devait les nourrir, sinon ils mouraient. Parfois on les libérait pour les faire travailler, on les mariait. Souvent on les vendait aux Téké du Congo, aux Balali, aux Bayaka du Niari en échange de sel, pagnes, cabris, et plus tard d'assiettes de faïence (qu'on plaçait sur les tombes). On recevait pour une femme six sacs de sel, pour un homme cinq sacs de sel, ou bien un fusil à pierre et de la poudre.

Techniques

Il y avait beaucoup de forgerons qui fabriquaient des marteaux, des houes, des pipes, des bracelets, des haches. On faisait des poteries en terre cuite.

Les lointains ancêtres ne connaissaient pas le manioc, mais le mil (asha). Ensuite on mélangea le manioc à la farine de mil. Puis le mil fut abandonné pour le manioc. On cultivait aussi le maïs, la pistache de terre (ndzou), assez peu la banane (Ko).

Autrefois il y avait beaucoup d'éléphants, qu'on tirait avec des sagaies empoisonnées. Les antilopes, les sangliers se chassaient au filet, avec des chiens.

Les murs des maisons étaient faits de feuilles de raphia serrées entre des poteaux de bois ; les toits en chaume. La maison s'allongeait aux dimensions de la famille. Les villages n'avaient pas de barrières, mais des sentinelles veillaient constamment. C'étaient de gros villages, pour assurer une défense suffisante.

Le tissage de raphia produisait des couvertures grossières (anta), des calottes, et des pièces plus fines (pogo) qu'on cousait, jusqu'à douze ensemble pour faire des toges pour les hommes et des pagnes noués sous les bras pour les femmes.

Ces tissus de raphia étaient le principal objet d'échange extérieur avec les Mbochi, les Téké de l'Alima, les Koukouya. Il y avait des marchés intérieurs pour la viande, les poulets, les marmites en terre, les calebasses. Les Téké fabriquaient du sel végétal.

Société

Patrilinéaire : l'enfant appartient au père, puis à l'oncle paternel. Le père reçoit la dot des filles et donne quelque chose aux parents maternels.

Clans : Onyamé, Siéné, Nkomo, Okoï, Okamo, Opouyou, Kama, Odyouma, et d'autres encore.

Chaque clan avait son chef, la primauté appartenait au chef Onyamé.

Les insignes des chefs étaient une peau de panthère sur la tête et à la ceinture ; une double cloche, une queue de buffle, une canne ornée de cuivre.

Les chefs puissants avaient en outre un collier plat de cuivre (oloa waki) ; les femmes des chefs avaient droit à des marques de respect.

Les Téké du Gabon n'avaient aucun rapport politique avec ceux du Congo et ignoraient même le nom du Makoko.

Religion et culture

En cas de calamité (sécheresse, famine) le grand chef ras-

semblait les notables des villages dans la brousse. Un cabri était tué et mangé. Ses excréments, posés sur des feuilles et mêlés aux crachats des assistants, étaient placés dans un endroit du village. On invoquait les ancêtres, on leur offrait de la viande. Alors les choses se rétablissaient.

On comptait jusqu'à 10, pas jusqu'à 100. Il y avait une semaine de six jours : djono, okela, odjona, okoyo, mbela, kabana. Il était interdit de travailler le premier jour (djono). On connaissait la lunaison (ntchi), la saison sèche (oshibi), la petite saison des pluies (omvola).

Il y avait des devins, qui opéraient en dansant (pour la guerre, la chasse, la pluie), et des médecins qui connaissaient les herbes et réduisaient les fractures.

WOUMBOU

Petits groupes à l'ouest de Franceville et au sud, sur le haut Ogoué (Lebagni).

Informateur

A Franceville : Matangoï, du village Lepaka, 80 ans.

Nom et parenté

Mouwoubou, singulier ; Bawoubou, pluriel.

Parents : Shamaï, Shaké, Kota.

Origines

Du côté de Laï. Venus par la Sébé avec les Ndasas et les Mbahouin.

Il n'y avait personne dans le pays à leur arrivée. Ils ont été poussés par les Ambamba. Ils se sont mariés avec les Ndoumou et les Babongo.

Agriculteurs et chasseurs (antilopes au filet, buffle à la sagaie). Société patrilinéaire.

IV

GROUPE NORD-EST

KOTA

Les Bakota, peuple le plus important du nord-est, occupent actuellement au Gabon les régions suivantes : 1° la route de Makokou à Mékambo ; 2° la route de Makokou vers le sud-est (« route du Bouéni ») sur la moitié de son trajet à partir de Makokou ; 3° la route qui, de Mékambo, se dirige vers le nord, en direction de Madjingo ; 4° sur la route de Lalara (au sud de Mitzié) à Boué, quelques villages ; 5° presque toute la partie du district de Lastoursville située au nord de l'Ogoué (le long d'anciens sentiers). On rencontre en outre quelques villages Bakota dans la région congolaise au nord-ouest d'Étoumbi et au sud-ouest d'Ouessou.

Ce sont là les Bakota proprement dits, et c'est le sens dans lequel nous prenons ce terme, tel qu'il est employé par les Bakota eux-mêmes.

Mais il est fort commun de confondre sous le nom de Bakota tous les peuples du même groupe linguistique : Shaké, Shamaï, Ndasas, Danbomo, Bawoumbou. Mieux encore, dans les régions de Zanaga et de Mossendjo (République congolaise) on désigne sous le nom de Bakota non seulement tous les peuples de ce groupe, mais en outre ceux du groupe Mbamba-Ndoumou. C'est ainsi que, par une aventure singulière, le volume d'Anderson, *Les Bakota*, étude ethnologique de ces régions (copieuse et excellente d'ailleurs) ne s'applique pas, en fait, aux véritables Bakota.

Informateurs

1° à Makokou : Moukoko, vice-président de l'Assemblée nationale gabonaise, gérant de la Société de Prévoyance, clan Sazoumba, 50 ans. (M. le Président Moukoko a bien

voulu, également, me servir d'interprète.) — Ikoakangoï, 75 ans, village Zokoasoa, clan Mahabo. — Mombondji, 65 ans, village Mbadhi, clan Botiemboué. — Bahangoalolo, 75 ans, village Lambaréné (Makokou), clan Mboungo. — Moandongo, 70 ans, village Empasendé, clan Iséké. — Isozié, 75 ans, village Nkiété, clan Ouéba. — Asadjola Georges, chef du village Lasiéri, 60 ans, clan Boubmia. — Ndoungoa, 55 ans, village Avilignabé, clan Bopassi.

2° à Mékambo : Ganga Albert, forgeron, 65 ans. — Ekyégué, 57 ans, à Ville Bakota. — Moukambo, assesseur au tribunal coutumier, 55 ans. — Moumba, 70 ans, village Baya. — Mboundou, 80 ans, village Beyla.

3° à Boué : Ombangoye Alphonse, 52 ans, chef du village Laboka. — Diamindoungoué Dominique, 36 ans, chef du village Matoro. — Bakala Michel, 46 ans, village Laboka.

4° à Lastoursville : Benjiga, chef de village, 61 ans.

Nom et parentés

Bakota, pluriel ; Ikota, singulier . — Kota : rassemblement.

Parents : Mahongoué, Shaké, Shamaï, Danbomo, Ndas, Bawoumbou. Plus lointains, les Benga.

Origines

Les ancêtres occupaient le haut Ivindo, dans la région des rivières Singoué et Nona (42). Ils en furent chassés par l'invasion des Bakouélé, connue sous le nom de « *Guerre de Poupou* » (43). Descendant les rivières, ils arrivèrent à l'Ivindo et y trouvèrent les Bichiwa, avec qui ils firent amitié. Ils continuèrent à fuir le long de l'Ivindo, les Bichiwa devant, les Bakota derrière, toujours poursuivis par les Bakouélé, eux-mêmes poussés par les Fang. Ceci se passait « au temps du grand-père de leur grand-père, peut-être même avant ».

En route les Bakota se dispersèrent. Les uns (Benga) s'en

(42) Nona est certainement la Nounah, affluent de droite de l'Ivindo, sur laquelle fut construit plus tard l'ancien poste de Minkébé (région aujourd'hui déserte). Singoué désigne peut-être la Nsyé et son affluent le Oué, autres rivières de la rive droite.

(43) Pour ceux de Mékambo, dont la tradition est beaucoup plus vague et lacunaire, Poupou était « le nom de la guerre ». Pour ceux de Makokou, dont vient l'essentiel du récit, Poupou était un guerrier bakouélé, terrible et anthropophage. Quoi qu'il en soit, la « guerre de Poupou » a été le grand événement de l'Ivindo.

allèrent vers l'ouest, jusqu'à la mer. D'autres (Kota-Kota) descendirent jusqu'à l'Ogoué. La plupart passèrent l'Ivindo en radeaux. En sûreté sur la rive gauche, ils fondèrent les villages de Seki (Mvadhi) et Botolouboumagna (la vieille-lesse de la pierre).

Poupou était mort, mais une autre guerre, Mékomba, son égal en férocité, reprit la guerre. Les Bakota se dispersèrent à nouveau. Ils occupèrent ainsi les affluents de gauche de l'Ivindo : Djaddié, Liboumba, Mouniangui, la vallée de la Dilo et le pays d'Assawé (au nord de Lastoursville). D'autres continuèrent à descendre le long de l'Ivindo, toujours poursuivis par les Bakouélé. Arrivés à la chute de Kongwé, ils se retournèrent et engagèrent la lutte. Mékomba fut tué ; beaucoup de Bakouélé furent pris et devinrent Bakota (on m'a montré certains de leurs descendants).

Alors les peuples se réconcilièrent, la paix a régné. A l'arrivée des Fang, il y eut un nouveau reflux des Bakota de Boué vers la Djaddié. D'autres sont restés isolés au milieu des Fang (région de La Lara). Les Bakota de Boué ont eu des démêlés avec les Shaké et les Bichiwa ; ils émigrèrent en partie vers Mékambo.

Le long de l'Ivindo, ils n'ont pas trouvé de Pygmées (Bakola), mais ils les ont rencontrés près de la Djaddié, au sommet de la montagne Mbamba, d'où ils sont partis pour la région de Mékambo.

Guerres

Les guerres entre villages étaient fréquentes. Aussi les Bakota se concentraient-ils en gros villages, pour les besoins de la défense. Le point de départ le plus commun des guerres était le vol des femmes ; on se vengeait en tuant quelqu'un du village de l'amant ; d'où une cascade de meurtres, d'attaques, de pillages, parfois dans un même clan. On ne mangeait pas les prisonniers ; les femmes étaient données aux célibataires, les hommes incorporés aux familles victorieuses.

Les armes étaient : makongo (sagaie), ngougoué (épée courbée, couteau de jet à deux lames), ngouba (bouclier en lianes, rond, d'un mètre de long). Pas d'arbalètes. L'arc n'était qu'un jouet d'enfant.

Techniques

La chasse se faisait surtout à l'aide de filets en fibre (lios). On utilisait aussi des pièges à fibres végétales et des

trous. Au-dessus du passage des éléphants on plaçait un fort tronc de bois armé d'une sagaie (elongo).

On pêchait à la nasse (makanga), au barrage de pieux sur les chutes (ilambi), au barrage complet de la rivière par des claies (etoubili) avec agitation de l'eau en amont, à l'empoisonnement par des fruits amers. La pêche tient encore une grande place dans ce pays aux rivières nombreuses ; la saison sèche voit les villages désertés pour les campements de pêche et les défrichements.

Les cultures étaient les mêmes qu'aujourd'hui, mais on utilisait beaucoup les plantes de la brousse.

Les forgerons tiraient le fer du sol (il y en a partout). On appelait bema un fer mêlé de cuivre dont on faisait des bracelets. Les forgerons Kota ont utilisé les premiers la montagne de fer de Boka-Boka (Mékambo). Les outils de culture étaient la hache, la matchette longue (kouala), la matchette courte (idoungou).

Les soufflets de forge étaient en terre cuite. Les femmes fabriquaient des marmites et des gargoulettes.

« Le premier pagne était la main, puis le bois, puis l'écorce » (tradition de Lastoursville). Ailleurs on se souvient des vêtements en écorce de nina : pagne (etesi) pour les hommes, deux carrés maintenus par une ceinture pour les femmes. Les pagnes de raphia ont été fabriqués plus tard par les riverains des rivières. Ensuite, quand le commerce s'est installé, on les remplaça par des pagnes d'écorce ; les grands chefs y ajoutaient un veston. Aujourd'hui tout le monde (comme dans le reste du Gabon) est vêtu à l'européenne.

Les maisons, petites, avaient des murs en écorce, des toits en feuilles. Les villages, comme ceux des Fang, portaient deux rangées de maisons jointives avec, entre elles, une avenue coupée de corps de garde. Une barrière de bois formait rempart.

Société

Patrilinéaire et patrilocale.

Le clan (ikaka, pluriel makaka), exogame, avait un chef (neni) choisi pour ses aptitudes. Parfois un chef de village puissant jugeait les palabres entre clans.

Les clans étaient nombreux. Certains s'étendaient à plusieurs peuples. Ainsi les Bousandou et les Mohaza existent à la fois chez les Bakota et les Mahongoué ; les Masaka chez les Bakota et les Bongom ; les Sakounda chez les Bongom

et les Mahongoué ; les Isèkè bakota ont un clan correspondant (Esokè) chez les Fang (44).

Les interdits de clans sont particulièrement nets et bien connus chez les peuples du nord-est. En voici quelques-uns chez les Bakota :

le clan Boungoualé a pour interdit le crocodile,

le clan Ilali : la panthère,

le clan Mboungou : le buffle.

Chez les Shamai, proches parents des Bakota, le clan Bouala ne mangeait pas de gorilles, ses morts se transformant en gorilles.

Il n'y avait pas d'esclaves proprement dits, mais un système de clientèle et d'annexion familiale. Le jeune amant de la femme d'un riche polygame devenait son fils. Un orphelin pauvre pouvait aussi se mettre sous sa protection. Si un jeune homme se montrait constamment pervers, il était jugé par les gens du clan et exécuté. Les prisonniers de guerre pouvaient être donnés en dot.

Commerce et Européens

Les tissus de raphia, les moutons, les haches, les machettes faisaient l'objet d'un trafic intérieur. Les bracelets de fer et de cuivre servaient de monnaie.

A Makokou le premier blanc est « sorti du côté du frère » (venu du Gabon), le second « du côté de la sœur » (du Congo). La SHO s'établit à l'embouchure de l'Ivindo, d'où les marchandises étaient transportées par pirogues jusqu'à la chute Kongwé. C'étaient des fusils à poudre, des haches, des machettes, des couteaux, des neptunes, des pagnes. Les Bakota vendaient en échange de l'ivoire, du caoutchouc, des cabris, des poules. Puis vinrent les militaires (capitaine Faubert) le centre du commerce se déplaça à Boué et il fallut des porteurs.

A Mékambo, village créé par un chef Kota, Kambou, les échanges s'étaient d'abord faits avec Makokou. Mais bientôt vinrent s'installer les compagnies Ngoko-Sangha et CFHBC orientées vers le Congo (Étoumbi), et la SHO (venue du Gabon avec des pirogues remontant la Djaddié). Puis il ne resta que la CFHBC (Tréchaud) à Etoumbi.

Les militaires étaient installés à Ouesso, Ngouala, Sembé

(44) Le président Léon Mba est un Esokè (Fang), et les Isèkè (Bakota) en sont fiers, comme on l'est d'un frère qui a réussi. C'est la confirmation de cette « parenté à interdit », transcendant les différences entre peuples, que j'ai précédemment signalée.

(Congo), à Mvadhi, Sakamotou, Mékambo, Kemboma (Gabon). L'impôt était payé en bracelets de cuivre, caoutchouc, moutons, cabris, neptunes, ivoire.

En 1937 prit fin le régime militaire, la monnaie circulait. Le café avait commencé en 1936 avec le lieutenant Thomas qui concentra les villages sur les routes. Le cacao acheva cette concentration pour faciliter l'écoulement de la production. Entre les routes, de vastes zones de forêt, autrefois territoires des villages, restent vides.

Religion

On gardait certains os des grands personnages (crâne, vertèbres du bassin, mâchoire inférieure) dans une corbeille d'écorce cylindrique (nsetsi). Ces reliques, appelées pembè, étaient placées dans la case du chef de clan ou du chef de famille. Les plus importantes étaient surmontées d'un masque de bois recouvert de cuivre. Il existait aussi des masques pour danser, sans cuivre. La forme, concave ou convexe, « dépendait de la fabrication » et n'indiquait pas le sexe. On invoquait les pembè dans différentes circonstances, notamment pour la chasse : un poulet était sacrifié, de la poudre rouge passée sur le crâne ; un repas était offert aux ancêtres, à base de poulet et de bananes.

Des missionnaires ont condamné ces rites ; puis est venu (vers 1957) le « culte de Mademoiselle » qui a fait détruire tous les ossements et les masques. « Depuis nous sommes devenus pauvres » (45).

La circoncision avait lieu remarquablement tard, après 25 et même parfois 40 ans. Elle consacrait l'état d'adulte véritable, travaillant et ayant femme et enfants. Aujourd'hui l'opération est pratiquée beaucoup plus tôt, vers la puberté. La cérémonie est individuelle ; l'assistance est convoquée par le père de famille. La réunion a lieu au lever du soleil. Le patient a mâché des herbes qui lui donnent le courage et l'insensibilité nécessaires ; on le frotte d'huiles mélangées de poisson (itono), son visage est blanchi. Il ne doit pas ciller pendant l'opération. Désormais « il n'est plus sale », il est vraiment un homme.

La naissance des jumeaux était marquée par des danses et des cadeaux.

(45) Ce qui est faux, puisque le cacao a apporté une importante ressource. Mais la destruction des anciens cultes est ressentie par les vieillards comme la cause de tous leurs maux, imaginaires ou réels. Nous en verrons d'autres exemples dans le groupe du Nord.

Il existait des sociétés secrètes : le youmbi (fraternité du sang) et le ngoye, la confrérie des « hommes panthère », disparue il y a une vingtaine d'années (46).

HONGOUÉ

Ce peuple est le plus important du district de Mékambo dont il occupe tout le sud. Des villages hongoué se trouvent aussi entre les Bakota sur la route de Mékambo à Makokou.

Informateurs

Ngoma, 60 ans, village Youmbi. — Boula, 77 ans, village Yakouma — et deux autres.

Nom et parentés

Hongoué, singulier ; Mahongoué, pluriel.

Parents : Bakota, Shaké, Shamaï. Pas d'interprètes avec ces trois peuples.

Origines

Occupaient le confluent de l'Ivindo et du Mouniangui. La guerre de Poupou les fait fuir, les uns vers Okondja, les autres vers la Louaï et la Liboumba.

Techniques et société

Semblables aux Bakota. Ils avaient un forgeron fameux, Yengoye, dont on achetait les produits.

Interdits des clans Hongoué : poisson loubas pour les Kalanga, serpent boa pour les Mboulé, perroquet pour les Bongoï, chimpanzé pour les Boupoundi.

SHAKÉ ET DANBOMO

Ces deux peuples parents mêlent leurs villages le long de l'Ogoué en amont de Boué (jusqu'au confluent de la Lassio) et sur la route Boué-Lalara. Origines et traits ethno-

(46) J'ajoute, concernant les Bakota, un trait culturel qui m'est indiqué par Mgr Adam. Ils n'ont de noms pour les nombres entiers que jusqu'à 7. Pour 8, on dit 4 + 4, pour 9 : 4 + 5.

graphiques sont les mêmes. On trouve aussi quelques Shaké au nord de Lastourville et, au nord d'Okondja, des Shamaï, peuple très voisin.

Informateurs

1° à Lastourville : Ngadi, 60 ans.

2° à Boué : Bamouassi Etienne, chef de canton, village Djidji, 56 ans et Zéoué Théodore, chef de terre, village Yéa, 55 ans ; tous deux shaké. — Dia Ondouma Cyprien, 48 ans, village Lolo, et Quelangoye Thomas, 41 ans, village Matoala, tous deux Danbomo.

Noms et parentés

Shaké invariable (version Boué). Ngadi dit : Moushaké, singulier ; Bashaké, pluriel.

Danbomo, singulier ; Bendanbomo, pluriel.

Parents des Bakota, Mahongoué, Shamaï. Il faudrait y ajouter, au dire de Ngadi, les Sheki de l'Estuaire.

Origines et histoire

Il y avait un village, Konaboudjima, du côté du soleil levant ; Ngadi est seul à le citer. Les autres font allusion à une venue du haut Ivindo et à la guerre de Poupou. Mais tous se réfèrent à un séjour à Ngoungouniénié, près de la montagne Ngouadi (région d'Okondja) : les ancêtres se sont querellés à propos d'une antilope prise au filet, et depuis ils ont formé trois peuples : Danbomo, Shaké, Shamaï.

C'est Brazza qui leur a montré le chemin de l'Ogoué « avec la boussole ». Ngadi dit que les premiers y avaient été amenés auparavant comme esclaves. Brazza les a conduit par la Djidji (Dilo) et fixés près de Boué. Les premiers habitants étaient les Bichiva, qu'on appelait Nyimo (avares) parce qu'ils mangeaient dans la maison ; de plus ils étaient anthropophages. Mais les Shaké-Danbomo, plus nombreux, les repoussèrent de l'embouchure de l'Ivindo.

Les Pygmées avaient été anéantis par les Bichiwa. Eux-mêmes n'en avaient jamais vu. Les Akélé étaient venus avec eux ; lors des guerres avec les Bichiwa, ces Akélé s'enfuirent et remontèrent la Lolo jusqu'à Koulamoutou.

Techniques et religion

Les forgerons tiraient le minerai de fer du sol pour fabriquer matchettes courtes, hachettes, sagaies, couteaux. Ils

forgeaient aussi des bracelets en cuivre. Le cuivre, à l'origine, était extrait d'un grand trou près de Mina sur la haute Djidji (Dilo) (47).

Les masques recouverts de cuivre étaient achetés aux Ambamba. On les plaçait sur les corbeilles contenant les os des ancêtres : l'os frontal, une vertèbre cervicale, un os du bassin, un des orteils, un des doigts. L'ensemble, appelé mikoukou, était placé dans une maison spéciale. On lui adressait des prières (diboto), surtout pour partir en chasse, avec offrandes de bananes et de poissons.

Hommes de brousse, nullement payeurs, modérément agriculteurs, les Shaké-Danbomo étaient autrefois surtout des chasseurs et fournissaient de la viande à Lastoursville, à Boué et à la SHO du confluent de l'Ivindo. Pour les éléphants, les buffles, les sangliers on fabriquait un piège avec un madrier portant une sagaie (doungo). Les autres animaux étaient pris au filet, avec des chiens. On ne chassait pas les gorilles, parce qu'on en avait peur, ni la panthère considérée comme parent (au moins par certains clans).

Les femmes fabriquaient des poteries, et même des statues en terre cuite. Cette technique a disparu.

Les pagnes étaient en écorce de l'arbre tetchi. Puis on a fait des pagnes de raphia. Les maisons, en écorce, très basses, étaient alignées sur deux rangs avec des corps de garde.

Guerres, esclavage, commerce

Les villages s'entouraient de barrières de bois où veillaient des sentinelles. Les seules armes étaient des sagaies. Les guerriers, choisis parmi les hommes les plus forts, partaient après des prières aux ancêtres. La paix se réglait par des compensations ; les morts étaient remplacés par des femmes ou des esclaves.

Devenaient esclaves 1° ceux qui se plaçaient volontairement sous la protection d'un maître puissant ; 2° les coupables d'adultère ou de vol ; 3° les gens vendus par leur famille ; 4° les gens enlevés (les femmes, dit Ngadi, ne pouvaient aller aux plantations seules, ni les enfants, sans risque de se voir enlevés). Les esclaves étaient vendus aux

(47) *Cuivre*. C'est la première allusion que j'aie rencontrée à une extraction de minerai de cuivre. Plus tard, j'en ai trouvé une autre à Minvoul. C'étaient des régions complètement à l'écart du commerce européen. Ailleurs le cuivre (lailon) était tiré des barres de cuivre et des neptunes importés.

Okandé, parfois par l'intermédiaire des Bichiwa, pour être revendus à la côte (48).

A l'origine on fabriquait du sel végétal avec les cendres de divers végétaux (zeni, mbougoué, totoundé). Puis, par les Bichiwa, on échangea de l'ivoire contre du sel marin. Lorsque les Bichiwa eurent été écartés de l'Ivindo, le commerce s'établit directement avec la SHO. On vendait du caoutchouc, de l'ivoire, des moutons, des poulets, de la viande de chasse, des nattes en échange des pagnes et des outils.

Société

Patrilineaire, patrilocale. L'enfant appartient au père, et, si le père meurt, à l'oncle paternel. Le cadet hérite de la femme de son aîné, non le contraire. Le lévirat était donc limité ; le sororat également : la famille de la femme décédée pouvait donner une fille pour ne pas rembourser la dot. Le père perçoit la dot et ne donne rien aux parents maternels.

Les clans (samakoko), exogames, étaient nombreux. On ne se mariait guère qu'entre les trois peuples frères et avec les Mahongoué. On n'épousait pas les Fang.

Au-dessus des clans on pouvait désigner des chefs pour la guerre, sans règle d'hérédité ; on prenait le plus puissant et « le plus méchant ». Les insignes pour régler les palabres étaient : une coiffure en peau de singe, un chasse-mouches en queue de buffle ; on frappait un fer pour appeler les gens.

On utilisait aussi un tambour de bois recouvert de peau pour les palabres et les danses. Pour annoncer la guerre on se servait d'un grand tam-tam en bois fendu. Autre instrument de musique : la sanza (lingounga) et l'arc à liane frappée.

(48) Ce sont donc les circonstances géographiques (proximité de l'Ogoué) qui ont développé l'esclavage pour la traite chez les Shaké-Danbomo, alors que les Bakota, leurs parents, très semblables à eux pour tout le reste, mais éloignés des courants commerciaux, semblent l'avoir ignoré.

GROUPE NORD

KOUÉLÉ

Les Bakouélé occupent au Gabon : 1° le Haut Ivindo jusqu'à Makokou ; 2° quelques villages au nord de Mékambo.

Informateurs

A Makokou : Boye Jean, 75 ans, à Ville-Chicago (nom donné par un Américain). — Mezombo, 78 ans, village Massèbe. — Ekong David, chef de canton — et deux autres.

Nom et parenté

Kouélé, singulier ; Bakouélé, pluriel.

Aucune parenté linguistique avec les Fang, ni les Bakota. Autres Bakouélé au Congo (Souanké, Sembé) et au Cameroun (Yokadouma).

Origines et histoire

Les ancêtres venaient d'un pays situé au-delà des sources de l'Ivindo. Le premier village, Ekouk Mbol Nè Bégel, était très loin, dans les montagnes hautes, dénudées, dominant la forêt. Il n'y avait pas d'autres races avec eux.

Poussés en avant par les Fang, ils se déplacèrent à Banodjo, puis à Tagna-Oua, puis à Mello em Bekioum.

Alors survint la guerre de Poupou (49). Attaqués par les Nzem, les Bakouélé se dispersèrent : les uns se sauvèrent vers Yokadouma, les autres vers Souanké et Ouesso ; nos ancêtres se dirigèrent vers le sud.

(49) Nous avons vu la tradition Kota : les agresseurs sont les Bakouélé, et Poupou est un chef Kouélé. Ici nous avons une réaction en chaîne : les Bakouélé, attaqués par les Nzem (poussés eux-mêmes sans doute par les Fang), s'enfuient en repoussant les Bakota. Poupou, pour les Bakouélé, ce sont les Nzem, ou un chef Nzem.

Ils arrivèrent à une rivière où leurs sorciers tendirent un pont de lianes ; ils y passèrent tous. Le premier village ensuite fut Mellando, puis Bongoué et Menigalogo, entre les rivières Boulé et Messah. Ils atteignirent alors le haut Ivindo sur la rive gauche et le descendirent, d'abord avec des radeaux et des perches, puis avec des pirogues imitées des mortiers de bois. Les villages successifs furent Kou-toua, Boma Mitab, Balè, Bèkwèl Agnane, Siénasié.

Au début de la migration, il n'y avait personne dans le pays, même des Pygmées. Puis on se heurta aux Bakota. Le chef Mikwobé, du clan Sadouka, mena la guerre contre eux. Il fut tué par les Bichiwa. Les guerres se faisaient à la lance, au couteau de jet ; l'arbalète ne s'employait que pour la chasse aux singes. On luttait aussi contre les Fang, et entre villages Bakouélé.

Lors de l'arrivée des Européens, les Bakouélé s'étendaient jusqu'à Mipemba. Ils remontèrent ensuite le fleuve ; leurs principaux villages étaient Bègèlé (à l'embouchure de la Djaddié), Zomitanga, Tolomaya. Des postes militaires furent créés à Madzingo, Mvadhî, Zaza, Karabinzam, Ako-gafem, Sakamatou. Des commerçants vinrent du Congo ; à la suite de vols, un poste militaire fut installé à Makokou ; Il y eut des troubles, suivis de répression. Boye était alors adolescent ; la guerre contre les Bakota avait lieu du temps de son grand-père.

Techniques

Culture : bananes, taro, igname, manioc, maïs. Les forgerons tiraient le fer du sol. Les femmes fabriquaient des poteries en terre cuite. Le feu provenait de la rotation d'un bois pointu dans un bois sec (dyil).

Pour vêtement, on utilisait les peaux de bêtes et l'écorce battue. Le raphia vint des Bakota.

Les maisons étaient primitivement en feuilles ; ensuite on utilisa l'écorce et la paille.

Société

Patrilinéaire. Clans (mbia, ondakela) : Dabana, Sasib, Ogésa, Owâl, Obigih, Sazoub, Sagol, Baman, Sassio, Sading, Damdakoul, Dambel, Saka, Sakiéda, Samakola, Ogou, Dangela, Ozog, Owem, Daké, Sadouka, Dasanga, Otan, Ogako. Clans exogames, chefs de clans ; chefs de village prenant de l'influence au-dessus des clans.

Dot : bracelets de fer, boules de fer, lances, matchettes-

faucilles, petits couteaux, moutons, chiens. Le père en remet une petite partie à l'oncle maternel.

Sanctions pénales : en cas d'adultère l'amant était attaché et égorgé, à moins qu'il ne fût racheté par deux pointes d'éléphant, un mouton, des lances, des faucilles ; la femme était battue, attachée, injuriée et, en cas de récidive, gravement blessée. Le voleur pouvait être racheté par ses parents ; en cas de récidive, on l'égorgeait. Le meurtre entraînait la guerre.

L'amant et le voleur pouvaient être réduits en esclavage. Il n'y avait pas de vente d'esclaves au dehors.

La grande famine de 1925 a libéré les esclaves, qu'on ne pouvait plus nourrir.

Commerce

Aucun avant l'arrivée des Européens. On fabriquait le sel végétal avec de la cendre de roseaux, évaporée dans une marmite. On échangeait l'ivoire contre des bracelets de cuivre noir (gwooss) tiré des mines locales et mélangé de fer. Plus tard on a fait des bracelets de laiton (myonda) provenant de neptunes.

Le premier commerce portait sur l'ivoire et le caoutchouc qu'on échangeait contre les fusils, la poudre, le sel, les pagnes, les matchettes, les marmites.

Religion

Chaque famille conservait les crânes (edim) des personnes influentes, dans des paniers qu'on arrosait de sang de poulet et d'œufs. On plaçait auprès d'eux des têtes sculptées en bois. Le tout était mis à la tête du lit pour donner des rêves, faire voir l'avenir, écarter les malfaiteurs. Le culte de « Mademoiselle » a fait tout détruire.

Funérailles : le cadavre était placé debout contre le contrefort d'un grand arbre, puis couvert de feuilles de raphia et de lourdes branches pour éviter les carnassiers.

La circoncision avait lieu vers 20 ans ; c'était une épreuve de virilité ; souvent le patient était père de famille. Quand il naissait des jumeaux de sexe différent, le garçon était immédiatement circoncis, sinon la fille se fâcherait ; la venue des jumeaux était une bénédiction.

Les jumelles, à la différence des autres femmes, étaient admises dans les cérémonies d'hommes ; celles-ci étaient semblables au bouiti, avec un « revenant » couvert de raphia ; le bois malado remplaçait l'iboga ; il était placé

dans une marmite propre ; après avoir bu, les assistants dansaient autour, voyaient d'autres pays, dénonçaient les malfaiteurs et les gens ayant de mauvaises intentions.

Le *namiqwott* était un « bull-roarer » (planchette tournant autour d'une corde) employé pour les danses de funérailles, que les femmes et les enfants ne devaient pas voir. C'était l'esprit des revenants.

Il n'y avait pas d'hommes-panthères, mais des hommes-hiboux et des femmes-hiboux. Si quelqu'un mourait, on faisait l'autopsie ; on interrogeait le devin ; si un organe était pourri, c'est qu'un sorcier l'avait mangé. Le devin le dénonçait ; si le sorcier ne pouvait payer, il était enterré ou brûlé.

« Pourquoi ces questions ? », demande un informateur.
« Chaque chose a sa cause. Quel est le but ? »

CHIWA

Les Bichiwa, célèbres dans l'histoire de l'exploration sous le nom d'Osyéba, occupent aujourd'hui quelques villages aux environs de Boué et sur l'Ogoué en aval.

Informateurs

A Boué : Wangi Bian Casimir, chef de canton, 56 ans, village Atshombiale. — Ekoa Obame Joseph, 69 ans, même village. — Manzozo Alphonse, 60 ans, même village. — Makokou Pierre, 61 ans, village Lizé — et six autres, plus jeunes, des villages Atshombiale, Malaré, Bélème et Haute-Rivière.

Nom et parentés

Chiwa, singulier ; Bichiwa, pluriel. — Signification : la corne (explication : ils s'en servaient comme boîte à médicaments et comme instrument de musique).

Les Okandé les appellent Osyéba (déformation de Chiwa) et les Européens Fang Makina.

Leurs parents linguistiques les plus proches sont les Ngoumba du Cameroun (région de Kribi), puis les Bakouélé, puis les Fang (50). « Makina » signifie « j'ai dit

(50) Bien entendu, ce sont les informateurs qui parlent. Les linguistes, peut-être faute d'une étude sérieuse, font du *chiva* un dialecte fang ; il y

que » en chiwa, kouélé et ngoumba, alors que les Fang disent « Mazouma ».

Origines

Les ancêtres sont venus du nord. Attaqués par les Nzem conduits par le conquérant Mékomba, ils se partagèrent ; les uns descendirent le Ntem, ce sont les Ngoumba ; eux suivirent l'Ivindo et créèrent le village de Mentchougué (Makokou actuel). Ils descendirent le long des deux rives. Les Fang venaient alors au long de la Ouah. Les Kota et les Shaké étaient sur la haute Djidji (Dilo).

Les Bichiwa continuèrent leur route vers le sud. Certains s'établirent sur le Mvounng ; d'autres arrivèrent à l'Ogoué et fondèrent des villages autour de l'embouchure de l'Ivindo : Mpouembi, Zoué, Biangami Pa ; ils occupèrent l'île de Ntoubi et Kankan, juste au confluent. Il y avait des gens sur l'Ogoué avant eux-mêmes et avant les Shaké. Divers groupes pygmées (Begyeli, Babongo, Bethyu) vivaient dans la forêt et même dans le pays des abeilles (51).

Descendant le long du grand fleuve, le chef Mpami Nanishi fonda le village de Nangashigi (Boué actuel). La chute s'appelait Mbou (ce qui éclate) ; les Okandé prononçaient Moboué, ce que les Européens ont écrit Booué.

Il y avait alors des villages Chiwa depuis Boué jusqu'au-delà de l'embouchure de l'Ivindo. D'autres étaient installés sur la rive sud, au pays des abeilles. Trois villages s'entremêlaient aux Okandé. Puis les Danbomo sont arrivés, ensuite les Shaké. Les Européens ont enlevé les villages de l'embouchure de l'Ivindo, où s'est installée la SHO ; ils les ont transférés à Atshombiale.

Guerres

Ils en ont eu avec les Shaké, les Bongom, les Okandé pour des questions de femmes, d'esclaves et de commerce. Les Okandé voulaient monopoliser le commerce et leur prendre des esclaves. Les Bichiwa ont tiré sur Marche et

aurait lieu d'étudier la contribution Kouélé. J'ai entendu soutenir l'opinion que les « Makina » étaient des Bakouélé qui auraient adopté un dialecte Fang. Leurs traditions d'origine coïncident avec celles des Bakouélé ; mais ils semblent les avoir précédés puisque des Bakota parent s'insinuer entre eux.

(51) Le « pays des abeilles » est situé entre l'Ogoué, l'Ofoué et la Lolo. Il est absolument vide d'hommes, et même, dit-on, d'animaux de chasse. Une petite mouche à miel s'y est développée en peuplements énormes, se collant dans les yeux et les narines de tout être qui tente de pénétrer cette forêt. C'est du moins ce qui nous a été affirmé à Boué.

Compiègne parce qu'ils étaient guidés par les Okandé. Ils mangeaient les prisonniers de guerre pour effrayer les ennemis. Parfois éclataient des guerres dans un même village ; chaque clan avait son corps de garde.

Les armes étaient la sagaie, une courte matchette, un couteau de jet à deux lames (nsili) et un bouclier en lianes.

Esclavage

Des gens pauvres, quittant leur famille, s'installaient chez un homme riche, qui devenait leur maître ; ce type d'esclave n'était pas vendu. Il en était de même du complice d'adultère qui ne pouvait se racheter. Par contre le voleur non racheté pouvait être tué ou vendu. Le meurtre déclenchait la guerre. Les prisonniers de guerre, s'ils n'étaient ni rachetés ni mangés, devenaient des esclaves à vendre.

Les Bichiwa allaient chez les Okandé, sous prétexte de se promener, accompagnés de leurs esclaves, et là ils les vendaient. Un esclave était échangé contre le montant de la dot d'une femme : cinq pagnes plus cinq sacs de sel, ou bien cent neptunes dont ils faisaient des bracelets.

Techniques

Les forgerons tiraient le fer du sol et travaillaient le fer et le cuivre. On taillait des masques en bois. Les femmes modelaient des vases d'argile et en font encore. Ils ne connaissaient que les radeaux jusqu'au jour où ils virent des pirogues Okandé ; leurs premiers essais pour en faire eux-mêmes donnèrent des formes bizarres (binyangui).

Les ancêtres chassaient les éléphants avec un gros madrier percé d'une sagaie et placé sur leur passage. Les Pygmées aidaient au ravitaillement en viande.

Les vêtements étaient faits d'écorces d'une liane et d'un arbre. A l'embouchure de l'Ivindo on tissait le raphia.

Les maisons, en écorce, petites, formaient deux rangées le long d'une avenue que coupaient les corps de garde (jusqu'à dix parfois). Les villages s'élevaient en haut des collines, avec une palissade autour.

Société

Principaux clans : Bimbouma (Boué), Bira-Ngouembi, Binéli, Shantoung, Shankié, Binshwo, Bishanga, Bikwo, Bitsinguié, Shashouo, Bimwé, Bikounda, Bion Kouendi, Bintoubi, Biékoulembi, Binzmili, Binyambi, Shatshoun.

Les palabres entre les clans étaient réglés en brousse,

entre les chefs accompagnés de leurs guerriers. Si on n'arrivait pas à s'entendre, les deux camps en venaient immédiatement aux mains.

Parfois une même armée groupait plusieurs clans ; mais il n'y avait pas de chef commun.

Certains clans s'étendaient sur plusieurs villages, avec un territoire bien délimité. Quand un village comportait plusieurs clans, le territoire était au village. La brousse, pour la chasse, était à tous. De même il n'y avait pas de droits de pêche.

Chaque année on passait à un nouveau défrichement. On ne revenait pas à l'ancien avant cinq ans.

Religion

Les os des ancêtres (biéri) étaient placés dans des paniers d'écorce. On mettait, à côté, des figures de bois (tête ou corps entier). On les oignait de poudre rouge et on leur offrait des poules, des œufs, des moutons, des bananes, de l'huile, de la graisse. Cela en diverses circonstances : pour avoir des enfants, du poisson, une bonne chasse, pour n'avoir pas de maladies, pour revenir sauf de la guerre.

Les guérisseurs soignaient avec des feuilles, du sang de mouton, des œufs de poule.

Il y avait des sorciers (beguimba), notamment des vampires sortant la nuit pour manger les gens. Des « docteurs en sorcellerie » (nkan) savaient les voir en dormant. On faisait l'autopsie de la victime. Le sorcier était brûlé viv.

Le culte de « Mademoiselle », en 1955 (52), a fait jeter à l'eau les biéri, dénoncé les sorciers, interdit les anciennes coutumes, défendu de se soigner à l'hôpital.

Culture

Heures de la journée : 10 heures du matin : moua, 2 heures après-midi : monvalambane, 6 heures du soir : Kougou. C'étaient les heures de garde.

Les mois n'avaient pas de nom ; on comptait les jours du commencement à la fin de la lune ; les années commençaient au début de la saison sèche.

La numération était décimale, avec des chiffres pour 1 000 (sin), 5 000 (ntosin), 50 000 (ndo).

Les distances étaient comptées d'une rivière à l'autre.

(52) Le culte de « Mademoiselle », importé par un Bakwélé de Fouanké, condamnait la religion traditionnelle.

NOTE LIMINAIRE SUR LES FANG

Les Fang sont la pointe gabonaise de cet ensemble de peuples, de langue et de culture sensiblement identiques, qui ont envahi le Cameroun sud et que l'on désigne généralement sous le nom, inexact mais courant, de Pangwé ou Pahouins. Pour la clarté de l'exposé, je distinguerai les Pahouins du Cameroun (Ewondo, Eton, Boulou, etc...) des Fang du Gabon. Ceux-ci se divisent à leur tour en quatre grands groupes : Zamane au sud-est, Betsi au sud-ouest (ces deux groupes ont été les tranchants du fer de lance, les pionniers de l'invasion), Ndoumou et Vaï sur le plateau de Wolé-Ntem. Un cinquième groupe, les Okak, habite la Guinée espagnole.

Les traditions d'origine lointaine et de migration des Fang sont sensiblement les mêmes dans tous les groupes, au moins pour les grandes lignes (le tronc d'arbre creusé, la rivière traversée sur un serpent) ; on trouve aussi, assez répandue, une explication « rationalisée » de la distribution des peuples pahouins (la légende d' Afiri-Kara). J'ai exposé le tout, pour chaque groupe, les répétitions aussi bien que les divergences pouvant constituer des éléments d'appréciation critique. Quand, pour un même groupe, j'ai rencontré des contradictions selon les lieux où la tradition était recueillie, je les ai indiquées. J'ai signalé aussi, quand elles ne portaient pas sur des détails oiseux, les polémiques entre différents informateurs dans un même lieu, polémiques fréquentes chez les Fang dès que l'assistance était nombreuse.

FANG ZAMANE

Les Fang Zamane occupent le district de Njolé et une partie du district de Boué (au nord de l'Ogoué), ainsi que l'ouest du district de Makokou où ils ne dépassent pas l'Ivindo.

Informateurs

1° à Njolé : Mengome Armand, pasteur, 60 ans. — Ossema Paul, ancien moniteur, 66 ans. — Ango Jacques, évangéliste, 60 ans. — Dioba Edouard, ancien interprète, 75 ans. — Eko Marcel, écrivain principal en retraite.

2° à Boué : Ndétom Adrien, commis d'administration, 55 ans, village Akigilam. — Mamven David, 58 ans, chef de canton, ex-adjutant, village Bisoubilam. — Ndong Paul, 61 ans, chef du village Nzafien. — Evoung Zacharie, chef du village Koumanajong, 61 ans. — Ondo Hippolyte, village Akigilam, 52 ans. — Ndong Békalé Daniel, ex-garde, village Misoubilam, 56 ans. — Nangoué André, chef de terre, village Koumanajong, 51 ans — et dix autres.

3° à Makokou : Nzé Thomas, député (M. le député Nzé a bien voulu, en outre, me servir d'interprète). — Engon Adjué, 71 ans, village Mayiga. — Zomo Oyone, 76 ans, village Andok. — Maignier Fabien, chef de canton, 52 ans. — Ndong Engoé, 71 ans, village Ebieng. — Bingham Mba, 75 ans, village Amiaré.

Nom et parentés

Fang, singulier et pluriel. Ceux de Boué indiquent Befang pour le pluriel. Fang voudrait dire : ceux qui avancent (tradition de Boué).

Zamane (tradition de Makokou) était l'aîné des Fang. Le dieu créateur s'appelait Mvalbo ou Nzama, son fils aîné Nzama ou Zamane. Nzam veut dire : quelque chose de très nourrissant (Makokou), ceux qui aiment la nourriture bien cuite (Boué).

Betsi (de tsi : sauvé) : ceux qui s'en vont sans dire au revoir (trad. Njolé et Boué). Les Maké proviennent d'un mélange avec d'autres peuples. Ce nom est parfois donné aux Zamane par les autres Fang.

Les dialectes Fang diffèrent un peu entre eux, mais tous se comprennent sans interprète. Avec les Bichiwa et les Bakouélé ils ne se comprennent pas ou difficilement.

Origines

1° *Tradition de Njolé* : Ossema est le seul à les prétendre venus du « lac Tchié ». Ils venaient d'Adzombowa (Ondzambowa, disent les Betsi) ; c'était un arbre, au sommet d'un plateau, qu'ils ont dû percer pour passer. Ensuite la rivière Yom (Nyong) a été franchie sur le dos d'un serpent. Les Mvélé (53) les avaient chassés du nord et les Nzem les attaquèrent en cours de route.

Ils arrivèrent ainsi aux sources du Kom, puis du Ntem.

(53) Mvélé signifierait étranger et désignerait les Bassa du Cameroun (tradition de Njolé).

Là ils se séparèrent. Les Betsi suivirent la rive droite de l'Okano, les Okak le Wolé ; les Ntoumou s'établirent sur la Nyé. Les Zamane marchèrent entre l'Okano et le Mvoung ; ils évitèrent l'embouchure de l'Ivindo, occupée par les Chiwa, puis ils se répandirent sur la rive nord de l'Ogoué, traversèrent l'Okano et l'Abanga, poussèrent jusqu'au lac Azingo.

Avant eux, dans la région de Njolé, il y avait des Akélé, des Bakota. Les Fang, habitués à la guerre entre eux, très nombreux, arrivaient en outre précédés d'une réputation de cannibales. Les Akélé se réfugièrent sur la rive sud. Mais, dans la région de Sam Kita, les Fang réussirent à passer l'Ogoué en radeau. Les Akélé émigrèrent sur la basse Ngounié.

2° *Tradition de Boué* : les Fang ont été chassés du nord (54) et ont passé le Dja. L'arbre Adzombogha faisait obstacle. Ils ont eu recours aux Béthyu (Pygmées) qui leur prêtèrent des ciseaux de fer ; ils creusèrent un trou dans l'arbre et tous passèrent. Ils établirent là un grand village qu'ils appelèrent Adzambogha. Les ancêtres moururent. Les jeunes dirent : « Partons, sinon nous aurons la guerre. » Les Pygmées montraient la route. Les Boulou, très fatigués, sont retournés sur leurs pas (Boulou : qui retourne).

Le deuxième village s'appelait Enéméyoung (où l'on protège les vieux). Ils s'étaient enfuis du nord nus et sans outils. Là ils commencèrent à s'habiller de peaux de panthère, à forger le fer, à fabriquer le sel avec les cendres d'une plante aquatique (envong).

Tous les vieux moururent. Les jeunes partirent. Aux sources du Ntem, les Ntoumou prirent à l'ouest (Ntoumou : ceux qui ont tourné le dos). A Ndonkoul, les Betsi les abandonnèrent. Les Zamane arrivèrent à Akok Afeng (le gros rocher). On leur dit : « il y a des blancs, là-bas, sur l'Ogoué ; ils ont tout : le sel, les marmites, les armes ; il faut se rapprocher d'eux ».

Sur l'Ayina (haut Ivindo) ils entrèrent en lutte avec les Nzem qui, comme eux, chassaient l'éléphant. Les Bichiwa les avaient précédés. Les Zamane, par la Nsyé et la Nouna, atteignirent la rive droite de l'Ivindo qu'ils longèrent. Ils fondèrent des villages sur le Ouah (Ognimembame, Mabouba, Mandaba, Iboalakounou) et sur le Mvoung

(54) « Par les Arabes », disent les gens qui ont été à l'école. La tradition authentique ignore naturellement les arabes autant que les eskimo.

(Angouma, Nza). Les clans se séparèrent, les uns allèrent sur Makokou, les autres sur Boué, les autres sur Njolé, Lambaréné et jusqu'à la côte.

3° *Tradition de Makokou* : Nzama Mvelbo habitait le village Koursi (lieu sec). Vivaient avec lui ses fils Kara Koba, Kobata, Mon Nzokmloé Ekakwé, plus trois Pygmées : Ekouré, Mendémé, Mébo Mavol Nguème. Kara Koba donna naissance à Afiri-Kara, dont les fils sont à l'origine des différents rameaux pahouins : Fang, Boulou Afiri, Ngué Afiri, Ntoumou Afiri (55).

Un peuple à peau un peu claire leur fit la guerre pour avoir des esclaves. Ils partirent pour rencontrer l'endroit où le soleil se couche. Arrivés à Odzamboha ils trouvèrent un arbre géant. Les trois Pygmées creusèrent l'arbre et tous purent passer.

Ils arrivèrent à Essoma, sur une rivière ; ils pêchèrent, chassèrent, firent des cultures. Puis ils créèrent le village de Dzang. Mais il y eut beaucoup de morts ; les tombes s'ouvraient par suite des grandes pluies ; il fallut aller plus loin.

Alors ils parvinrent au bord du fleuve Nlong (Nyong). Grâce à la magie Evam, projetée par la cérémonie Ngouélé, un serpent s'étendit d'une rive à l'autre ; ils passèrent dessus. Les poursuivants enfoncèrent par mégarde une sagaie dans le serpent qui se replia ; ils furent noyés.

Dans les pays suivants les Ewondo et les Boulou s'installèrent. Les Ntoumou à leur tour s'arrêtèrent. Les Zamane avaient appris l'existence des Européens avec leurs marchandises ; ils se hâtaient pour les rejoindre. Sur le Dja ils rencontrèrent les Bichiwa et les Bakouélé (dont le père s'appelait Ekakweng) ; ils en furent chassés par les Nzem, au cours d'une guerre appelée Obane. C'est ainsi qu'ils se dirigèrent vers le sud, par le Benvoula et la Nouna (affluents de droite de l'Ivindo), à la rencontre des Européens.

Chronologie

Tous les Fang savent réciter leur généalogie de fils en père, en remontant au plus loin ancêtre. Mais aucun fait historique ou légendaire n'est rattaché à ces noms (56).

55. Par cette phrase s'insinue (discrètement à vrai dire) dans le récit traditionnel la légende d'Afiri-Kara dont nous reparlerons page 91.

56. J'ai obtenu quelques correspondances ; on les trouvera à leur place.

Zomo Oyone donne 22 noms avant d'arriver à Nzamane, le grand ancêtre, fils de Dieu (57).

Les dates récentes sont plus faciles à connaître. Le grand-père de Zomo Engone habitait encore sur l'Aïna (haut Ivindo), Engon Adzué connaissait déjà les femmes quand il est arrivé à Makokou, il avait passé sa jeunesse sur le Ouah où se trouvaient alors des Bichiwa (58).

Quant à l'arrivée des Zamane sur l'Ogoué, la tradition de Njolé la fixe aux environs de 1860.

Histoire récente

1° *Histoire de Njolé* : Les pères des informateurs étaient jeunes lors de l'arrivée à Njolé. Les Betsi sont venus après eux. On traversait encore le fleuve par radeaux ; le mot waro (pirogue) a été emprunté aux Myéné.

Les premiers Européens ont été les Allemands (Hermann, probablement la maison Woermann) et les Anglais. Brazza établit un poste sur l'île Talagouga. Il y avait une femme adouma que Brazza appelait « jolie ». D'où le nom de Njolé. Un informateur dit que c'était le nom d'un chef Kota ; un autre croit que c'était une rivière. L'administration s'y établit, puis la mission protestante américaine avec le pasteur Nassau.

En 1902 on établit des déportés politiques dans l'île de Njolé, appelée auparavant Tsanga (il y a discussion sur ce point) et habitée jusque-là par les Bakota. Ces déportés portaient de longues robes. On les appelait Dahouma (Dahoméens) ou Alamo (Arabes). Parmi eux, Samory. Ils n'étaient pas enfermés et passaient même la rivière pour faire leur marché sur la rive nord, où les habitants de l'île avaient été transportés et qui est devenue la ville de Njolé. L'île a été abandonnée ; Samory y est enterré dans la forêt de bambous.

La SHO s'est installée ici. Un chef Fang, Manitoula, vou-

Mais ce fut avec effort, hésitations et, visiblement, pour me faire plaisir. Il faut donc rester circonspect à l'égard de toute chronologie déduite de bases aussi douteuses.

(57) Ce qui, en comptant vingt à vingt-cinq ans par générations, plus l'âge de Zomo Oyone, ferait environ cinq à six siècles.

58. En supposant qu'il s'agisse de la grande migration d'ensemble, cela mettrait les Zamane sur l'Aïna vers 1840 et leur arrivée à Makokou vers 1905. Cette dernière date, au moins, paraît bien récente ; il est possible que cette famille soit restée en arrière. Nous savons, par exemple, que l'occupation de l'Estuaire par des Fang s'est effectuée en une cinquantaine d'années, les premiers pionniers venant tâter le terrain bien avant que le gros de la population ne s'aventure.

lut empêcher les commerçants de remonter l'Ogoué, pour réserver le trafic à Njolé. Il fut déporté à Grand Bassam avec son fils Toulimane. Celui-ci revint en 1915, essaya de prêcher l'Islam et échoua.

2° *Histoire des Fang de Boué* : Ils trouvèrent les Bichiwa sur place et leur firent la guerre. La SHO était déjà là. Des postes furent installés à Collioura (Ovan) et Flafieng (sur la Djidji). Les Fang achetaient la poudre et les fusils contre l'ivoire et le caoutchouc. Comme ils attaquaient les convois de pirogues, les chefs de poste leur confisquèrent les fusils.

3° *Histoire de Makokou* : La rencontre avec le premier Européen (« Nagnakomane ») eut lieu sur la Nouna et la Bemvoula. Les Fang parvinrent à Barmanian (léproserie actuelle de Makokou) où ils trouvèrent le premier comptoir commercial et purent acheter du sel et des tissus.

Il y avait, tout auprès, un petit village Chiwa appelé Mekok. Le capitaine Fabinet, surnommé Okon-Ngyé (l'homme-gorille) y établit le poste qu'il appela Makokou.

Les chefs Fang furent désignés par les militaires. Ensuite ils rencontrèrent les Bakota de l'autre côté du fleuve. Les Bichiwa s'en allèrent. Ceux qui restèrent se dirent Fang.

Guerres

Il y avait des guerres fréquentes avec les peuples voisins et entre Fang eux-mêmes, pour conquérir un territoire ; prendre des femmes, piller des marchandises. A l'origine les clans vivaient séparés en villages distincts ; puis il y eut des mélanges. Chaque village comptait autant de corps de garde que de grandes familles ; il était entouré de barrières de bambous.

L'armement consistait en sagaies, arbalètes (on les utilise encore pour la chasse), coutelas (onzil), arc avec flèches empoisonnées à l'iné (strophantus). Autrefois l'ennemi était prévenu de l'attaque. Après l'apparition des fusils, on usa de la surprise.

On ne mangeait les prisonniers que dans les grandes occasions, pour punir des adversaires trop méchants et surtout pour effrayer les ennemis. Les femmes étaient épargnées ; il arrivait qu'elles séparassent les combattants, amenant ainsi un armistice. La paix s'achetait par les compensations habituelles ; la rançon des prisonniers en surnombre était payée en femmes. Les pourparlers pour la paix avaient lieu dans un village si la querelle avait eu lieu entre Fang. S'il s'était agi d'une guerre avec les voisins (Shaké, Ban-

gom, Okandé, Bichiwa, Bakouélé), deux ancêtres se rencontraient en pleine brousse, enterraient des talismans et prêtaient serment au-dessus. (Traditions Boué et Makokou.)

Techniques

La première ressource fut l'igname sauvage, puis le maïs. Le manioc et la banane douce ont été trouvés au Cameroun, avec les Pygmées. Le taro serait récent. Noms de plantes : foun (maïs), amoum (patate), minzé (épinard), folou (espèce de légume), nzon (aubergine), atora (banane douce), adji (banane à cuire), isang (igname sauvage). Le cœur du raphia et ses fruits étaient une ressource accessoire. (Ces indications ont été données à Njolé et à Boué.)

Les forgerons utilisaient des cailloux du sol et creusaient un trou pour la fonte, avec un soufflet double. Ils utilisaient aussi le cuivre natif (ngou) et l'or (Koung). Le feu était produit par le frottement de deux pierres. On fabriquait des poteries en terre cuite.

Les vêtements, très restreints, étaient en peaux, puis en écorce (itera). Des Bichiwa et des Bakota on apprit à faire les pagnes de raphia ; des Bakouélé et des Okandé la fabrication des pirogues. Les maisons étaient en écorce, sur deux rangées avec une allée centrale contenant les corps de garde.

« L'ivoire était la richesse des Fang. » La dot se donnait en pointes d'ivoire et en objets de fer. Il y avait des bracelets d'ivoire. Le sel était extrait des plantes. Puis vint le sel du commerce, échangé, ainsi que les pagnes, contre l'ivoire et le caoutchouc.

Société

Patrilinéaire. Le clan (ayong) est exogame, avec hospitalité et secours obligatoire, et avec des interdits particuliers (certains oiseaux, panthères, chimpanzés, gorilles). Dans chaque village chaque clan avait son chef qui jugeait les palabres. Les clans étaient amis ou ennemis, les alliances se nouaient par échanges matrimoniaux ; des guerres avaient souvent pour conclusion de telles alliances. Dans le cas de contestation entre clans, des arbitres étaient choisis dans des clans neutres parmi les gens réputés pour leur puissance et leur sagesse. En cas de guerre intéressant tout un village, ces clans choisissaient un chef temporaire pour les opérations.

On retrouve les mêmes clans chez tous les Fang et aussi parfois chez les peuples voisins. Ils se reconnaissent, bien

que les noms diffèrent. Ainsi aux Eshizou (Zamane) correspondent les Yonglol (Betsi), les Nkodzè (Ntoumou), les Yovol (Cameroun), les Ebitam (Chiwa), les Ebiveng (sur les lacs), les Evon (un peu partout). Ces parentés claniques facilitent beaucoup les déplacements des Fang.

Les sanctions sociales étaient sévères. Le complice d'adultère pouvait être égorgé, de même la femme si elle récidivait ; on se contentait parfois de lui couper la vulve ou les oreilles. Le voleur pouvait être racheté par sa famille sinon on l'égorgeait. L'assassinat déclenchait la bagarre entre clans, suivie de compensations et d'un banquet de réconciliation. L'adultère pouvait aussi se résoudre par la remise aux offensés de l'amant ou de membres de sa famille. S'ils se conduisaient bien ils étaient incorporés à la famille du maître ; s'ils se sauvaient, c'était la guerre.

Les Fang ne vendaient pas d'esclaves. Certains clans possédaient autrefois des Pygmées (Béthyu) qui ont disparu.

On se mariait entre clans Fang, et, plus récemment, avec les autres peuples, sauf ceux ayant un système matrilineaire à cause de l'attribution des enfants.

Le chef de clan était choisi parmi les hommes influents, hospitaliers, riches (ayant beaucoup de femmes, de moutons, d'enfants), connaissant la coutume, sachant régler les palabres et connus comme courageux.

Les territoires des villages étaient délimités par des arbres fruitiers ; les droits de pêche étaient aussi précisés. Dans chaque territoire avait lieu une répartition par famille. Si un village se déplaçait (généralement pour cause de maladie), le territoire restait sa propriété. Nul ne pouvait s'y installer sans l'autorisation des anciens habitants, sinon c'était la guerre.

Religion.

Le nom complet du Dieu créateur est Nzama Mamébang Sikoum Mba Ngué (tradition Boué). Mais le culte essentiel était celui des Biéri, c'est-à-dire des ossements d'ancêtres. Chaque famille conservait ainsi quelques os des hommes importants, surtout le crâne. Ces os étaient mis dans des corbeilles et placés dans un coin sombre de la maison ou dans une petite case spéciale. On les priait en les oignant de poudre rouge ou jaune et d'huile, et l'on exécutait des danses avec des masques spéciaux. Parfois des statuettes sculptées étaient placées auprès des Biéri. Pour le départ à la guerre, on priait un ancien guerrier célèbre ; pour

faire du commerce, un ancien homme riche. Tout cela a été détruit. « Depuis, disent le gens de Boué, l'autorité a disparu et les femmes n'ont plus d'enfants. »

FANG NTOUMOU

Les Ntoumou occupent la plus grande partie du plateau de Wolé-Ntem (district de Mitzic, Oyem, Bitam) et l'est de la Guinée espagnole.

Informateurs

1° *A Mitzic* : Mbone Missang Paul, président du tribunal du 1^{er} degré, 74 ans. — Kouba Missem Jean, chef de canton, 62 ans. — Bédélé Bona, assesseur au tribunal, 60 ans. — Endé Mbira, notable, 61 ans. — Oyono Mathieu, chef de canton, 42 ans. — Nkogho Mvé Moïse, instituteur, 40 ans (M. Nkogho Mvé m'a permis en outre de consulter son manuscrit « Histoire de la fondation de Mitzic »).

2° *A Oyem* : Mendame Ndong Manfred, 60 ans, ancien député, ancien chef supérieur (M. Mendame Ndong avait été envoyé par les Allemands à l'école des fils de chefs à Berlin où il séjourna de 1912 à 1919 ; parle allemand, français et anglais, fils du chef supérieur Ndong Mabane dont il hérita le commandement). — Elebiane Calixte, ancien combattant 14-18, 70 ans. — Békélé Bengoungo David, assesseur au tribunal, chef de village, 59 ans. — Méyé Antoine, commis d'administration, 57 ans. — Guéma Mba, assesseur au tribunal, chef du village Quakam, 56 ans.

3° *A Bitam* : Obiang Beyem, 71 ans, village Bitam. — Mvé-Zé Joseph, village Ozakong, 66 ans. — Ondo Léon, 61 ans, chef de quartier à Bitam. — Abosolo Abagh, 56 ans, village Okomo. Une première séance avait rassemblé plus de vingt vieillards, dans une atmosphère de réunion publique agitée ; je n'ai pu prendre leurs noms. Une deuxième séance, le lendemain, a réuni les quatre personnes ci-dessus indiquées. Je distinguerai en cas de divergence : Bitam I (1^{re} série) et Bitam 2 (2^e série).

Nom et parentés

Fang, singulier ; Befang, pluriel. Ntoumou : nom du bâton porté par le chef quand il juge les palabres (Bitam I et Mitzic).

Accents différents, mais aucune difficulté à comprendre les autres Fang et les Pahouins du Cameroun.

Origines

1° *Tradition Mitzic* : Les ancêtres sont venus du nord (Okui), chassés par les Mvélé. Ils rencontrèrent une vallée profonde bouchée par l'arbre à beurre (adzap). Un chef Fang, Nkuing, l'attaqua à l'herminette (ngouak), le perça et tout le monde traversa. Un notable resta là et forgea des lances pour empêcher les ennemis de passer ; ceux-ci, découragés, revinrent en arrière. Cet endroit s'appelle Odzam bora, il se trouve au nord-est.

Ensuite les Fang firent des plantations. Ils se divisèrent en Ntoumou, Zamane, Okak, Mékeing (ceux qui sont allés sur l'Ogoué et qui se sont mélangés aux Bilop, c'est-à-dire aux gens qui ne parlent pas Fang).

Avant eux, dans la région de Mitzic, il y avait des Bingom (Bongom, Akélé) qui se sont repliés vers le sud, et des Bethyu (Pygmées). Les Bethyu ont marché avec les Fang, ils ont creusé l'arbre.

2° *Tradition Oyem* : Les ancêtres habitaient une plaine sans forêt. Les villages s'appelaient Otalong, Mesep, Akwabouha. Attaqués par les Mvélé, les Fang prirent un sentier entre le ravin et la montagne. Un grand arbre adzap bouchait le passage, ils le percèrent, d'où le nom d'Adzamboha donné à ce lieu (Adzap, et mboga : porte). Les Pygmées (Béthyu) les guidaient, les Bingoun marchaient avec eux.

Dans le pays où ils arrivèrent habitaient les Kola, les Benna, les Nyamedougou, les Eton. Leur roi s'appelaït Afiri-Kara (59). Le père des ancêtres s'appelaït Béti ; son premier fils Ton-Béti (ancêtre des Eton), le deuxième Zam

(59) *Légende d'Afiri-Kara*. Madame Ndong proteste vivement contre cette allusion à Afiri-Kara : « Il n'y avait pas de roi, dit-il. C'est une histoire inventée par les Boulou. » Nous l'avons rencontrée, déjà, dans la tradition de Makokou et nous la retrouverons à Bitam. Afiri-Kara y est présenté comme l'ancêtre de tous les Pahouins ; il joue le rôle que la tradition d'Oyem attribue à Béti.

Cette légende paraît des plus suspecte :

1° elle décèle un esprit de système consistant à rattacher tous les Pahouins, ceux du Cameroun comme les Fang, à un même ancêtre et à expliquer la formation des différents groupes par l'existence d'un nombre de fils correspondant ;

2° le rapprochement (qui nous a été exposé à Makokou) entre Afiri-Kara et Afrika indique évidemment une origine scolaire récente ; on pourrait presque en déduire que le nom d'Afiri-Kara a été forgé exprès.

A Minvoul, M. Ekoga m'a montré une brochure d'une soixantaine de pages, intitulée « Dulu Bon Be Afrikara » et parue à la mission presbytérienne d'Ebolowa (donc en pays Boulou). L'exemplaire que j'ai vu était de

Béti (Zamane), le troisième Owono Béti (Ewondo), le quatrième Mboulou Béti (Boulou), le cinquième Fanga Béti (Fang Betsi), le sixième Ntounm Béti (Ntounmou). Quand Béti fut vieux et aveugle, son dernier fils le conduisait avec un bâton (ntounm), d'où le nom qui lui fut donné.

Les Fang, poursuivis par les Mvélé, arrivèrent au fleuve Mlong (Nyong). Le chef Osellé Bevouhou fit un miracle : un grand serpent (« ou une forme semblable ») servit de pont, qui se cassa à l'arrivée des ennemis.

Une guerre appelée Obane éclata entre les Fang. Les Ntounm passèrent le Ntem et s'installèrent ici.

3° *Bitam 1* : Vivaient au nord, dans la savane, avec les autres races, dans le village Bilé-biélou-manoumwouss. On y cultivait le nza (mil) et le moutou (maïs). Le chef mvélé, Onda-Abora leur fit la guerre. « Mvélé veut dire méchant ; ce sont les Bassa. »

Arbre Odzamboha. Rivière et serpent (fleuve Nlong).

Puis il y eut une brouille entre les Fang et une guerre avec les Boulou. Ils se sont « dispersés en se tournant le dos ». Ils sont arrivés ici où il n'y avait personne. Seuls les Bethyu les accompagnaient.

4° *Bitam 2* : Obiang Beyem raconte l'histoire d' Afiri-Moro (c'est celle d' Afiri-Kara) avec ses six fils, la savane originelle, la poursuite par les Mvélé, l'arbre Adzap trouvé à Odzamboha, la rivière traversée sur le serpent. L'ancêtre est mort à Odzamboha en recommandant de conserver son crâne pour protéger sa descendance.

Chronologie

Mitzié : Oyono remonte à 19 générations jusqu'à Ango Angwé, qui aurait déjà vécu dans le pays.

Oyem : Madame Ndong donne 15 ancêtres, 5 depuis l'installation au Wolé-Ntem.

Bitam 1 : 14 générations, 5 depuis l'installation au Wolé-Ntem.

Bitam 2 : Obiang Beyem connaît seulement 7 générations ; il y en a eu 4 depuis l'arrivée ici. Bitam 1 donne 14 générations depuis Odzamboha, 5 depuis l'arrivée ici (60).

1954, mais le texte a été rédigé en 1948 par Ondua Angutu. Cette brochure, écrite en Fang, a dû avoir une grande diffusion. Elle pourrait être à l'origine de cette légende « moderniste ». D'après M. Ekoga, Afiri signifierait « père » en ewondo, et Kara « crabe » en fang.

(60) La chronologie d'Oyem, qui est celle de chefs et bien connue, paraît

Histoire récente

1° *Oyem* : Avant l'arrivée des Européens, un trafic, restreint et difficile, se pratiquait à travers le pays Boulou ; des colporteurs batanga apportaient des marchandises provenant des comptoirs allemands (djaman) de Kribi. Puis le commerçant allemand Schneider vint s'installer à Oyem ; en échange du caoutchouc il vendait des colliers, perles, sel, pagnes « papo », matchettes, fusils à pierre, poudre, limes, haches, pelles.

Les Français, en 1903 chassèrent Schneider. Le colonel Weber, venant de Cocobeach, arriva avec des troupes sénégalaises. Il y eut des coups de fusil et d'arbalètes. Le père de Mendame, chef de tribu, céda à Weber le village de Keng-Akok où il installa le poste d'Oyem (nom d'une espèce d'arbre qui sert à empoisonner les poissons). Des postes furent établis à Bitam, Minvoul, Minkébé et Nzork. Les commerçants français s'établirent : SHO et C^{ie} Sanga-Oubangui.

En 1912 les Allemands, avec le hauptman Heidecke, remplacèrent les Français ; il y eut beaucoup de colonnes militaires et de gens pendus. En 1914, sous le commandement du hauptman Liebe, les Français attaquèrent par le sud. Après la bataille de Minbang, les Allemands reculèrent sur Oyem, puis Bitam et le Cameroun.

Après la guerre, ce fut la grippe. Puis la grande famine de 1924-25 (Zègne : la famine) ; pendant deux ans les plantes crevèrent ; la famine fit plus de morts qu'une grande guerre.

Les informateurs donnent la liste des « commandants ». Avant la grande famine, le capitaine Raffali avait commencé à faire planter le cacao. En 1940 eut lieu « la bagarre entre Français ». Les gaullistes venaient de Yaoundé ; le capitaine Diot occupa Oyem sans combat. La récolte du caoutchouc, peu rémunératrice, devint obligatoire. Puis vint le temps des élections qui se firent « sans histoires ».

2° *Bitam* : Les marchandises venaient par la Guinée espagnole : sel, poudre, matchettes, contre du bétail, des poules. Les Ntoumou achetaient aux Okak qui achetaient aux Européens de Bata ou de Cocobeach. Les fusils s'obtenaient par

particulièrement valable. Elle est du reste sensiblement confirmée par les trois suivantes pour l'arrivée au Wolé Ntem (les générations se comptent en remontant depuis le récitant jusqu'au plus loin ancêtre). Les Ntoumou se seraient installés sur leur emplacement actuel vers la fin du xviii^e siècle.

mariage : une fille contre un fusil au début, ensuite contre 10 ou 20 fusils.

Les premiers Européens étaient des missionnaires venus de Guinée espagnole. Puis vinrent les Français, Embondo (« le brave ») et le « sergent Fourrière ». Les commerçants allemands apportaient beaucoup de marchandises. Ensuite ce furent la guerre, la grande famine, le recrutement administratif pour les chantiers forestiers de la basse côte (60 partaient, il en revenait 2), d'où des départs vers la Guinée espagnole et le Cameroun. Le capitaine Raffali avait fait planter le cacao après la guerre, mais c'est en 1928 que les administrateurs commencèrent la distribution de plants sur une grande échelle.

3° *Mitzic* : Nos pères recherchaient le biom (marchandises). Le fer de sagaie (bekoala) servait de monnaie. On partait en caravanes pour les comptoirs de Njolé. Puis un commerçant français vint ici ; les allemands s'arrêtèrent à Oyem.

Guerres

Armement : sagaies, couteaux, arbalètes, arcs et flèches. Un grand bouclier de peau était tenu par le guerrier qui venait en tête. Il y avait un chant de guerre (atsini : poussée) et un chant de victoire, tous deux très brefs.

Deux sortes de guerres : 1° Les simples bagarres à l'intérieur d'un village, d'un clan, pour adultère ou meurtre ; deux ou trois hommes de la famille outragée allaient tuer un homme de la famille du coupable ou de la femme adultère.

2° Les grandes guerres entre deux villages ou entre clans. Le chef de clan choisissait les guerriers les plus forts et consultait les reliques des ancêtres. Un médicament, composé des écorces de trois arbres, était jeté sur le guerrier ; selon qu'il tombait à terre ou qu'il s'accrochait, l'homme était bon pour le service ou non (Bitam 2). La troupe allait, la nuit, cerner le village ennemi et l'envahissait à l'aube. On épargnait les femmes et les enfants. Les prisonniers n'étaient pas mangés, mais rachetés par leurs parents. La paix se concluait par l'intermédiaire d'un chef du clan neutre. La compensation de l'excédent des morts se payait en femmes. D'où mariages mixtes et, souvent, alliance conclue devant les ancêtres.

Techniques et économie

Les premiers ancêtres ne connaissaient que le maïs, le mil, les pistaches de terre, le ndo (espèce de fruit), le ndok (mangue sauvage) et les courges. Le manioc, les bananes et l'ananas sont venus ensuite, à une époque lointaine (tradition d'Oyem). L'outil de culture était une matchette courte à deux lames.

Les chasseurs utilisaient l'arc, les flèches, l'arbalète (mban), les sagaies. C'est seulement depuis trois générations qu'on chasse au filet avec des chiens (trad. Oyem). Depuis la même époque on fait des pirogues ; auparavant on passait les rivières en radeau. Pêche au barrage et à la nasse.

Le feu était produit par rotation d'un bois sec (okon) sur un autre, ou par le choc de deux pierres. Le minerai de fer était extrait du sol, travaillé dans un four enterré (nkom). Le métal était ensuite porté au forgeron qui en faisait des haches (ovong), des couteaux, des herminettes (ngakak), des houes, des sagaies. Il fabriquait aussi, en partant de fils de cuivre importés, des bracelets de cuivre très lourds que les femmes portaient aux bras et aux chevilles. Le forgeron appartenait au clan et était souvent riche. Son métier n'était pas fatalement héréditaire. Les femmes modelaient des marmites en terre ; on utilisait aussi les Calebasses. Le sel provenait des cendres d'un arbre (zam).

Les vêtements étaient un pagne d'écorce (andom), deux carrés d'écorce pour les femmes. Les anciens portaient des peaux. Du temps des parents des informateurs apparurent les pagnes de raphia. Les pagnes en étoffe vinrent vers 1900, apportés du Cameroun à Oyem, de Njolé à Mitzic. Vers 1910 on les échangeait régulièrement contre du caoutchouc. Dès 1912 on vit les chefs porter des vêtements européens, qui se généralisèrent vers 1935.

Les maisons étaient petites, en écorce et en paille, avec un corps de garde par famille. Le village était entouré d'une clôture (akak) en bois (asan).

La terre était divisée entre les clans et les familles, même pour la chasse.

La monnaie intérieure consistait en bikwélé, fers plats pointus aux deux bouts, réunis par des lianes en paquets de 10, de 100 et de 1000. Mille faisaient une dot. Il en existait trois qualités : ordinaire, sagaies, houes. Ceci ser-

vait au commerce local à courte distance. Au temps des grands-pères il n'y avait pas de commerce à longue distance, pas de fusils, pas de circulation. Il était impossible de se déplacer sous peine de mort (Bitam 2).

Société

Patrilinéaire. Chacun porte son nom et le nom de son père. Les généalogies sont apprises et récitées de fils en père. L'enfant n'appartient au père que s'il a payé la dot, sinon à la famille de la mère. Le père qui marie sa fille reçoit la dot qui lui permet d'acquérir à son tour une femme pour son fils. Le tiers de la dot va cependant à la famille maternelle (Mitzié). La famille s'appelle nda-bot (case-personne).

Les clans (ayong) sont nombreux. Chacun avait un chef (miname) ; il y avait aussi des chefs de village (midza). Ces fonctions n'étaient héréditaires que si le défunt avait un fils jugé digne de l'emploi ; sinon les anciens choisissaient un homme capable ; parfois on suivait l'avis du chef défunt. Le nouveau chef était intronisé au cours des funérailles de son prédécesseur dont on lui remettait les reliques et le chasse-mouches.

Pas d'interdit de clans. Tous les Ntoumou devaient s'abstenir de manger l'antilope So avant d'avoir reçu trois incisions verticales sur la nuque (beaucoup d'hommes portent encore cette marque). Les femmes devaient s'abstenir de consommer des animaux à griffes et le poisson silure, « par respect pour l'homme ». Le tatouage frontal se rencontre encore aujourd'hui.

On était circoncis à n'importe quel âge, mais il était honteux de ne pas l'être : on ne pouvait prendre part aux palabres ni avoir d'enfants.

Il n'y avait pas d'esclaves. Les prisonniers de guerre et les criminels étaient gardés avec les pieds passés dans un morceau de bois, en attendant que leurs familles vinsent les racheter. En cas de non rachat on pouvait les vendre à l'extérieur : autrefois les Portugais venaient jusqu'ici en acheter (Oyem) ; on les vendait à Njolé et on donnait des femmes « en mariage » aux Galoa (Mitzié). Il n'y avait pas de relations commerciales avec les Mpongoué.

Religion et magie

Mebeghe (ou Mabagha) créa le monde. On ne lui rendait



*L'auteur devant la case du Bouili à Mimongo
entre les informateurs mitshogo (en pagne) et shimba*



L'abbé Walker en 1961

pas de culte. A lui étaient associés Zama, son fils (ou son père) et Nkouaji, son petit-fils.

Le Malane était la puissance des ancêtres, le culte des Bieri. Ceux-ci consistaient en reliques de personnages importants : crâne, fémur, os de l'avant-bras ; le tout placé dans une corbeille cylindrique et accompagné de statues de bois. Les Bieri étaient enduits d'huile de raphia et de poudre de bois rouge. Ils étaient placés dans une case à part et gardés par le chef de famille. Pour partir en guerre, en chasse, pour avoir des vivres ou des enfants, on offrait au Bieri des sacrifices de moutons, de cabris et de poules. Les missions ont lutté contre ce culte, puis la religion de Mademoiselle, vers 1957 a fait jeter à l'eau ou brûler tous les Bieri.

Il existait plusieurs sociétés secrètes avec initiation : Malane, Ngui, Andé pour les hommes, Mevoung pour les femmes.

Les devins-guérisseurs recevaient une initiation spéciale. Ils portaient avec eux une cloche qui les aidait à prévoir (notamment les guerres) et une corne pleine de médicaments. Ils savaient soigner les blessés et retirer les balles.

Les sorciers (ngouel, ngbo) jetaient des mauvais sorts de diverses manières, par exemple en lançant des épines de porc-épic, des moustaches de panthère. Les bayem étaient des vampires qui, la nuit, devenaient chauve-souris et s'introduisaient dans les corps des gens endormis pour les tuer. Le mot *evou* désigne la chauve-souris vampire et le viscère que l'on trouvait dans le corps à l'autopsie. Le « docteur » faisait alors passer les gens au-dessus d'un « fétiche » ; le coupable mourait (61).

Culture

La littérature orale, très riche, comprend divers genres : le Mvet (accompagné par l'instrument de ce nom, un grand pluriarc àalebasse) est une vaste épopée mettant aux prises les mortels et les immortels : le Manzane (balafon) accompagne les contes des Bekoun qui évoquent le monde invisible. La récitation dure souvent toute la nuit d'une seule traite. A la veillée, les vieux enseignent le compte des générations ; on y entend aussi des contes d'animaux (milane),

(61) Inutile de souligner l'extrême imprécision de tout ceci. Les informateurs ont peur, en donnant des renseignements sur les procédés des sorciers, de passer eux-mêmes pour sorciers.

des paraboles (minkana) ; on y pose des énigmes (ngan). Le tambour (nguémé) rythme des récits et des danses ; le tam-tam (nkou) servait à prévenir d'un village à l'autre. Des luttes (messing) avaient lieu au moment de la saison sèche ; très suivies, elles mettaient aux prises des professionnels, clan contre clan, village contre village (62).

Le calendrier distinguait les saisons, non les années. La lune mesurait les mois. Les jours n'avaient pas de nom et aucun n'était spécialement consacré au repos. Pour les fêtes de funérailles, on chômaient une dizaine de jours. Les moments de la journée étaient : quand les perdrix chantent (les gens s'éveillent), quand le coq chante (les gens sortent des maisons), lever du soleil (ils vont en brousse), la moitié du jour (ils mangent), le coucher du soleil (ils rentrent).

Les distances étaient indiquées d'après le nombre de jours ou de moments mis à les couvrir. Les nombres ont des noms jusqu'à 10, puis on ajoute 1. Il y a des noms jusqu'à un million (indzouk) et même à l'infini (indoundoun).

FANG MVAÏ

Les Mvaï occupent la vallée du haut Ntem et ses affluents, c'est-à-dire l'ouest du district de Minvoul (dont l'est est désert), et le nord-est du district de Bitam.

Informateurs

Mendome Obame, 65 ans, village Ebang. — Ndome Ndja, 70 ans, village Minbang. — Etsak Edo, 65 ans, village Ayos. — Otseu Ngyeme, 52 ans, village Mabame I.

En outre MM. Ekoga, sous-préfet adjoint et Bikah Jean-Bernard, député, voulurent bien m'assister et me servir d'interprètes.

Nom

Fang Mvaï ; Mvaï voudrait dire : bien. — Il existe d'autres Mvaï au Cameroun, sur le Kom.

(62) La littérature orale et les manifestations sonores des Fang du Wolé-Ntem on fait l'objet de très amples enregistrements de M. Pepper. M. Philippe Dong, Directeur adjoint de l'Enseignement, a, de son côté, publié dans la revue « Réalités gabonaises » de larges traductions de l'épopée Mvel.

Origine

Dieu eut quatre enfants : Mourazama, ancêtre des hommes ; Kuiazama, ancêtre des Bethyu (Pygmées) ; Nghiazama, ancêtre des gorilles ; Waghazama, ancêtre des chimpanzés.

Il y a deux sortes de Pygmées, les Bayak, plus grands, amenés par les noirs, et les Béthyu, plus courts, avec un gros nez, qu'on ne peut pas voir. Ils habitent aujourd'hui la forêt à l'est.

Nane Ngoha est la mère de tous les Fang. Ils vivaient à l'est, à Adzamboha, dans une savane où l'on voyait loin.

Les Mvélé et les Nzem les ont poursuivis. Les Fang ont creusé l'arbre Adzap, puis traversé le Yong sur un arbre serpent. Puis eut lieu la guerre d'Obang (ravage) ; ils luttèrent contre Elemendom, Assamvala, Bomankoum. Les tribus se dispersèrent : Boulou, Ntoumou, Okak, Mevoumandeng (?).

Un frère et une sœur restèrent à l'écart ; ils commirent l'inceste pour continuer la race, ainsi naquit Mvaï, l'ancêtre. Les Mvaï franchirent le Kom sur un radeau. Leurs villages furent Bissa, Bidjong, puis Minvoul. A leur arrivée il n'y avait plus personne.

Ndome Ndja compte 4 à 5 générations depuis lui-même pour l'arrivée à Minvoul, 8 générations depuis le départ d'Adzamboha, 14 depuis l'origine des hommes ; ainsi on arrive à Dieu.

Techniques

Il n'y avait pas de patates, d'arachides, pas de papayes ; elles sont arrivées du Cameroun, avec les blancs.

Le feu était tiré du bois (asang) par torsion, ou des pierres (Kong). On recevait l'étincelle sur l'herbe okoun et la bourre de palmier.

Il y avait plusieurs familles de forgerons. La fonte du minerai était un dur travail. Les bikouala (fer de sagaies) servaient de monnaie. La dot valait de 1 000 à 2 000 bikouala. Le cuivre était tiré du sol à Zanangoué (canton de Bisok) et à Mbomo (canton de la Nyé). On en faisait des bracelets de poignets et de chevilles (ebat) ainsi que des colliers (nkiéma) décorés de figures géométriques.

Guerres

Elles étaient provoquées le plus souvent par des histoires

de femmes. Le choix des guerriers était fait par un mélange d'herbes qu'on jetait sur leur dos ; si elles tombaient à terre, l'homme était éliminé. Les hommes bons pour le service avaient les bras et la figure oints d'une poudre jaune pour se protéger des balles.

Les armes étaient les sagaies, l'arbalète (mban), puis le fusil à pierre.

La paix se concluait dans la forêt : les responsables devaient payer, sinon on continuait. Les prisonniers étaient rachetés, généralement en donnant des femmes. Pas d'esclaves, pas de cannibalisme.

Commerce

Aucun commerce au temps des ancêtres. On distribuait la viande. Les forgerons travaillaient pour le village. Le sel était fabriqué avec la cendre de nzam. Pas de circulation, sauf pour les guerriers armés.

Cependant des gens allaient jusqu'à 30 kilomètres au nord chercher des fusils et de la poudre. Ils payaient avec des bikouala, des poulets, des chiens. On donnait dix fusils et plus pour une dot.

Plus tard vint Nangkomane, le premier blanc ; les plus vieux informateurs l'ont vu ; il avait des porteurs, un interprète. Des commerçants allemands vinrent du Cameroun.

Société

Le village, autrefois, ne comportait qu'un clan. Il y avait un corps de garde par famille. En cas de mésentente, on se séparait du village.

Les clans Mvaï ont des clans correspondants dans les autres groupes Fang. Aux Essabame correspondent les Essandome à Oyem, les Omvang à Libreville, les Yemadjit et les Yembane au Cameroun. Aux Essangok correspondent les Yekambo du Cameroun, etc... Chacun connaît les clans qui correspondent au sien et lui permettent de voyager.

Religion

Zama est Dieu. Son père, Méboheu, a créé le monde. Pour la récolte on s'adresse à Zama, à travers le Malane.

Le Malane était le culte des ancêtres, représentés par les biéri : tête, fémur, avant-bras des gens importants, placés dans un panier avec des statuettes d'hommes et de femmes par-dessus. Les biéri étaient oints de poudre de l'arbre andouang, de sang, d'huile et d'œufs.

La circoncision (akik) avait lieu sans cérémonie, vers 3 à 4 mois. Vers 15 ans les garçons recevaient les scarifications sur la nuque pour pouvoir consommer l'antilope So. Avant 20 ans ils étaient initiés au malane, dans la brousse, avec des danses, des sacrifices et des séries de questions captieuses. On ne pouvait être un personnage dans la société sans initiation.

Culture

La littérature orale comprend : le Mvet, le Mokoum (petite histoire terminée par des chants), le Minkana (contes d'animaux).

Le tam-tam de bois servait à annoncer la guerre, les morts, les réjouissances et à appeler les notables.

Les fêtes avaient lieu pour les mariages et pour les funérailles de grands personnages. On faisait venir des danseurs professionnels (akoum). La mort d'une femme était célébrée par la danse mevoung, réservée aux femmes. Le Ngui était une cérémonie d'initiés contre les vampires (evous).

On comptait le temps par saisons (mboum, deux dans l'année) et par lunaisons (ngom). Il n'y avait pas de semaine, les jours n'avaient pas de noms. Les moments de la journée étaient le lever du soleil, le matin (kikini), midi (zamos), l'après-midi (wabakoï : les singes se chauffent), la nuit.

Les distances étaient indiquées par les rivières à trouver, certains arbres, les bois morts. Les pistes étaient entretenues à coups de matchettes quand on passait.

FANG BETSI

Les Betsi ont été la pointe avancée de l'invasion Fang vers le sud-ouest. Leurs avant-gardes arrivaient sur la moyenne Como dès 1840. Depuis lors ils ont occupé la plus grande partie de l'estuaire du Gabon et les régions avoisinantes. D'autres ont gagné l'Ogoué, de Njolé à Lambaréné. Les Betsi ont été rejoints depuis lors dans ces régions par d'autres Fang, Ntoumou et Zamane.

J'ai interrogé séparément : 1° un Fang de Libreville ; 2° un village Fang proche de Lambaréné.

1° A LIBREVILLE

Informateur

Nguéma Edouard, secrétaire d'administration, 57 ans, né à Tchoua (ancien district de Chinchoua, sud de l'estuaire).

Tradition

Les Fang sont venus en passant le fleuve Yom par la liane Ntoul. Puis ils ont traversé la forêt jusqu'à un autre fleuve. Ils ont suivi la mer de Man, d'où on extrait l'or ; l'or était conservé dans des cornes préparées qu'on offrait vides aux enfants pour qu'ils deviennent riches et qu'on appelait akaa (promesse). A l'origine les Fang habitaient à Moboun, sur un plateau où il y avait beaucoup d'animaux. Ils sont descendus vers les forêts habitées par les « hommes des bas-fonds » (ebu angolasi). Les Betsi, purs Fang, sont venus les premiers ; les Ntoumou les ont suivis ; les Zamane se sont mélangés avec des tribus non-fang.

Les Betsi sont venus par Mitzié, Médouneu, Omvane et le Como jusqu'à l'Estuaire. D'autres par l'Okano, l'Abanga, le Bakouè, se sont rendus à Njolé, aux lacs et jusqu'à Setté Cama. Il y avait 6 000 familles qui se livraient entre elles à des razzias (obane) ; les prisonniers devenaient les enfants de leurs maîtres. Puis ils arrivèrent en contact avec les Shékiani et les Akélé (63) et les razièrent. Quand on avait tué un ennemi brave, on le mangeait pour s'incorporer sa force.

Ce qui guidait les Fang vers l'Estuaire et l'Ogoué, c'était le désir de s'approcher des marchandises. Ils n'avaient pas d'esclaves ; mais, quand des esclaves s'enfuyaient de l'Estuaire, ils les arrêtaient dans la forêt et les ramenaient contre récompense. Quand ils arrivèrent à l'Estuaire, les Français y étaient et l'esclavage était aboli.

Devant l'avance des Fang, les Shékiani et les Akélé se retirèrent à Libreville pour être défendus ; certains devinrent Fang. De même les Mpongouè, autrefois répandus sur tout le pourtour de l'Estuaire, se concentraient dans quelques villages de Libreville. Les Fang s'installèrent à Mangane, Ofourou, Tsiabang, tous villages de Libreville, ainsi

(63) Qui occupaient alors la basse Como.

qu'au quartier dit « Montagne sainte » où il y avait déjà des Benga.

Les clans Betsi étaient : Esibikane, Akameka, Esanyan, Esisis, Yenghu, Esakowa, Esokè, Oyan, Bokouè, Esisong, Efak, Abè, Isinghi, Ntoun, Yendoune, Isibeng, Isimbè, Esindjoun, Isindzin, Esikourga. Le Président Mba est Esokè, le ministre Aubame est Isimbè, l'informateur est Esibikane. Tous les clans ont des interdits ; celui des Esibikane est le toucan.

Il y avait autrefois des Pygmées (Bethyu) sur l'Estuaire, jusqu'à la Pointe Denis. En 1916 l'administrateur Guibet en a encore trouvé à Bongobongo, au sud de Chinchoua, aux sources de l'Agom, affluent de la Remboué. Les Pygmées de l'Estuaire se sont fondus dans la population où l'on voit parfois, chez certains individus, reparaître telle de leurs caractéristiques : odeur, gras du pouce inexistant, pieds plats, regard se déplaçant seulement dans le sens vertical.

Les Mpongoué sont, à l'origine, une famille Adyoumba venue à l'Estuaire pour commercer avec les Portugais. Ils se sont mélangés avec les races qui étaient déjà là.

2° A MAGNANIA

(village Fang sur la rive sud de l'Ogoué en face de Lambaréné) :

Informateurs

Ezanga Michel, commis au tribunal de Lambaréné. — Ndong Meungone Antoine, notable. — Doutouma Alexandre, chef de quartier. — Angwé Joseph, notable — et un grand nombre d'habitants (l'interrogatoire a lieu sur la place du village).

Tradition

Tous les Fang de la région sont venus du Wolé-Ntem, les Betsi par le Como et le Remboué, les Zamane (appelés aussi Maké) par l'Abanga et l'Okano. Ils sont arrivés ici vers 1875. Il y avait quatre grands chefs, deux se sont installés ici, deux à Evoïn, en aval. Les Akélé sont partis ou se sont mélangés aux Fang. Les Galoa sont des Eshira qui ont changé de langue. Les Pygmées (Béthyu) apportaient de la viande et du miel en échange de tabac et de sel.

Les ancêtres portaient des vêtements d'écorce. Les chefs d'ayong choisissaient les guerriers ; ils utilisaient une oreille d'éléphant comme bouclier contre les flèches ; on se servait de sagaies, d'arcs, d'arbalètes.

La parenté est paternelle, mais les parents maternels reçoivent une petite part de la dot. Les dots ont augmenté considérablement : autrefois c'était 2 haches et un fusil, parfois 4 ou 5 pièces de pagne, des marmites de terre, du sel ; aujourd'hui elles atteignent 100 000 francs C.F.A.

Les statues de bois du Bieri représentaient les crânes des ancêtres, invisibles dans leurs corbeilles. Ces crânes étaient placés dans des vases à part et gardés par des vieillards qui n'avaient plus besoin de femmes. Les ancêtres apparaissaient en rêve. On lisait l'avenir dans les miroirs ou dans le jeu des claquettes (maracase).

Les motifs de migration étaient : 1° la mortalité ; on quittait alors le village « pour trouver une nouvelle vie ». — 2° les défrichements, quand le sol s'était épuisé autour. — 3° des divisions du clan et les luttes intestines pour des histoires de femmes. — 4° le désir, au contraire, de rejoindre des frères de clan trop éloignés. — 5° la poursuite des vaincus. — 6° la croissance de la population ; les filles se mariaient jeunes ; il y avait moins de maladies. — 7° le désir de trouver des marchandises (biom) : sel, tabac, tissus, fusils, alcool.

Cependant l'avance était prudente ; on envoyait des avant-gardes. Quand quelqu'un atteignait la mer, on disait qu'il était perdu.

VI

GROUPE OUEST

Le groupe Ouest comprend essentiellement les peuples parlant les dialectes de la langue *Myéné* : Mpongouè, Adyoumba, Orongou, Nkomi, Galoa. J'y ai rattaché les Séki et les Benga, qui parlent d'autres langues, mais dont l'histoire est mêlée depuis longtemps à celle des Mpongouè. Je n'ai pu étudier les Adyoumba, qui n'occupent plus que trois petits villages sur l'Ogoué et le lac Azingo ; ils ne diffèrent en rien des Mpongouè et le principal épisode de leur histoire leur est commune avec les Orongou. Les Myéné sont d'ailleurs le groupe gabonais le mieux connu, tant par les documents européens que par les œuvres de l'abbé Walker. Ma recherche, en ce qui les concerne, a donc pu être moins uniforme, plus individuelle. Pour les deux peuples, Nkomi et Séki, que je n'ai pu atteindre faute de routes et de temps, j'ai envoyé des questionnaires à des personnes bien placées, que je remercie vivement de leur aimable et efficace collaboration.

L'exposé, ainsi que je l'ai fait pour l'ensemble, suivra l'ordre de mes investigations, qui est allé du sud au nord : Galoa, Nkomi, Orongou, Mpongouè, Benga, Séki.

GALOA

Les « Galois » des explorateurs habitent les rives du Moyen Ogoué et des lacs voisins en aval de Lambaréné. Dans l'agglomération même de Lambaréné, ils constituent la population la plus ancienne.

1° A LAMBARÉNÉ

Informateurs

Alléla Maurice, 85 ans, notable, village Dakar. — M. Alléla est un grand vieillard solide, d'une mémoire infatigable, parlant bien le français.

Origines et histoire

Les Galoa sont venus du sud, vers le Fernan Vaz. Leur mère, Moumbè, était aussi celle des Oroungou. Leur nom était alors Eloungou Moumbè, et celui des Oroungou : Ombèkè Moumbè. Ils se sont séparés à Achouka (dernier village Galoa en aval). Les Eloungou disaient : « Myé Galo ao » (je vais là-bas) et les Ombèkè ne répondaient pas (o roungou) d'où leurs noms actuels. C'était l'époque où les Portugais et les Hollandais fréquentaient la côte.

Les Galoa rencontrèrent des Eshira et cohabitèrent avec eux quelque temps. Puis ils se rendirent sur le lac Onangué et s'y fixèrent pour pêcher à la torche et à la sagaie. Ils avaient des radeaux pour aller dans les îles et se mettre à l'abri des Akélé. Ceux-ci, très nomades, hantaient toute la région et faisaient des razzias. Puis il y eut des mariages mixtes, amenant une paix plus ou moins précaire.

Alors des Galoa quittèrent les lacs, remontèrent l'Ogoué et se fixèrent à la pointe de la grande île en disant « lambaréné ! » (essayons !). Ceci se passait trois générations avant l'informateur (64). Un autre village s'établit sur la rive nord (où est maintenant l'hôpital Schweitzer) et un troisième, Adolinanongo, un peu en avant, sur une pointe dominant le fleuve (à l'est de l'habitation actuelle du D^r Schweitzer).

Adolinanongo était le village du « Roi-Soleil », Nkombé (65). Auparavant chaque clan était indépendant. Nkombé s'est imposé par son intelligence ; on avait recours à lui pour régler les palabres ; il passait partout en pirogue, proposait des lois et les faisait approuver par tous : au lieu de la compensation traditionnelle, il introduisit la loi du talion ; qui tuait par l'épée périssait par l'épée, qui tuait par le bâton était battu à mort ; la femme qui quittait son mari pouvait être tuée. Nkombé lui-même était méchant ; il tua sa femme.

La réduction en esclavage était aussi pratiquée. Mais surtout les Galoa achetaient des esclaves aux Akélé qui les achetaient eux-mêmes aux Eshira, Bapounou, Mitshogo, Massangou. Certains se sauvaient et fondaient des villages dans la forêt ; il y avait des mariages avec des Galoa. Si une

(64) Donc vers 1820.

(65) Bien connu par les récits de Marche, Compiègne et autres explorateurs.

filles esclaves avait un enfant, il devenait galoa. Mais la plupart des esclaves étaient transportés sur le bas du fleuve et vendus aux Orougou. Les Galoa remontaient ensuite avec des marchandises qu'ils revendaient aux Akélé et aux Okandé, contre de nouveaux esclaves.

Dans mon enfance arrivèrent les premiers commerçants européens : Walker, représentait Hatton et Cookson, et Schieff représentant Woermann. Puis vinrent John Holt et la SHO. Ils échangeaient des marchandises contre l'ébène, le caoutchouc, l'ivoire, l'huile et les palmistes ; il n'y avait pas encore de monnaie.

Les Fang sont arrivés depuis 73 ans (« au temps des pasteurs américains »). Ils étaient anthropophages et se sont installés sans guerres.

Société

Autrefois patrilinéaire et patrilocale. Mais, quand ils étaient au lac, un enfant, chassé par son père, se réfugia chez son oncle maternel. La coutume est alors devenue matrilineaire (66). Actuellement il y a un certain retour au système patrilinéaire. L'héritage est partagé entre les enfants du mort et sa famille maternelle.

Clans : Awandji, Adyavi, Akaza, Adyèna, Ayanguè, Avondro, Amoumba, Adonga, Aourou, Aromba, Avemba, Ambini, Asala, Asavia, Ahombé. Certains clans descendent d'une même mère, Adyèna et Ahombé, Ambini et Aourou, Adyavi et Asah. Il y a exogamie non seulement avec son clan, mais avec le clan parent.

La dot consistait autrefois en marchandises : 6 pièces de tissus de 20 yards, un fusil à pierre, un grand neptune, 5 paquets de sel, un miroir, un bonnet rouge, une barre de fer, un collier de traite, une tige de cuivre, 500 g de poudre. Depuis 1883 on paya l'impôt et l'argent fut introduit. Le dot valait jusqu'à 700 francs en écus de 5 francs. Aujourd'hui ce n'est guère que 10 000 francs papier.

(66) Cette histoire, peu vraisemblable, est sans doute en rapport avec la controverse concernant l'origine des Galoa. L'abbé Walker, partant de la coutume matrilineaire des Galoa (alors que les Mpongoué sont patrilinéaires) et de certaines particularités linguistiques, prétendit que les Galoa étaient des Eshira qui avaient changé de langue, ce que déclarent d'ailleurs les Eshira. Il reçut des démentis violents de jeunes intellectuels Galoa et Orougou, qui affirment leur origine myéné. Il résulte en tout cas des traditions Galoa qu'il y a eu des contacts et des mélanges.

Techniques

Bananes, manioc, ignames, maïs, patates, taro... On défrichait à la hache et on plantait à la matchette. Le palmier à huile était spontané : quand il n'y en avait pas, on en plantait (ce fut le cas aux lacs). L'alcool (alougou) était tiré du vin de palme, des bananes rouges, du miel, de la canne à sucre.

Par élevage, sauf de rares cabris, moutons et poulets ; trop de vols et de carnassiers.

Par contre beaucoup de pêche en saison sèche (paniers, nasses, lignes). Le poisson sec est vendu aux forestiers.

Chasse : éléphants (il y en avait beaucoup), hippopotames, antilopes, lamantins, sangliers, singes, rats, serpents. Selon les clans, il est interdit de manger du gorille, du chimpanzé, de la panthère, du python. La mère du clan Ahourou avait enfanté une panthère (Bouanga) ; quand un Ahourou rencontre une panthère, il lui dit : « je suis le fils de Bouanga » et elle l'épargne.

Il y avait beaucoup de moustiques sur les lacs ; on mangeait très tôt et, la nuit, on brûlait des nids de fourmis noires ou des brisures de noix de palme pour les écarter.

On fabriquait autrefois des marmites en terre, des cruches. Le métier de forgeron était libre ; il n'y en a plus aujourd'hui ; il travaillait le minerai trouvé en terre.

Les vêtements étaient en écorce de bois mpondé ; on prenait la fibre en dessous de la première écorce ; on la battait avec des morceaux de bois, on la lavait, on la séchait au soleil. On obtenait ainsi des bandes d'un mètre de large qu'on portait en pagne avec une ceinture. C'était déjà fini quand j'étais jeune.

La maison était en paille et bambou, comme aujourd'hui. Les femmes tissaient des nattes et les teignaient au bois rouge ou à l'ébène. On en faisait commerce.

Religion et magie

On invoquait Anyambyé, le Dieu créateur, et les ancêtres, dans les cas de maladies, de famine, de manque de gibier. Le chef de clan officiait vers 5 heures du matin ou 5 heures du soir, le front enduit de blanc ; il jetait de l'eau saupoudrée de poudre rouge et blanche vers l'est, vers l'ouest et vers les plantations.

Les chasseurs, avant de partir, se livraient à un rite individuel comportant des bains (de l'homme et des armes),

et des incisions sur la main où l'on versait certaines poudres ; les rites duraient cinq jours pendant lesquels on ne devait frapper personne.

Le départ pour la guerre donnait lieu à des cérémonies qui se déroulaient dans un campement de brousse. Certaines écorces et des pousses de bananiers étaient placées dans une marmite pleine d'eau. A un certain moment l'eau se mettait à « bouillir sans feu » et à tourner dans la marmite en donnant de l'écume. Chacun des guerriers prenait une noix de palme et la plaçait sur l'écume ; si la noix plongeait, l'homme mourrait à la guerre ; on ne gardait que ceux dont les noix surnageaient.

Pour une petite guerre, douze hommes suffisaient. Une fois, pour une expédition contre un village Fang qui avait tué un Galoa sans motif, on en mit 24. Une marmite miraculeuse sortit de terre. Les Galoa tuèrent 4 Fang et rapportèrent leurs têtes. Le village Fang s'en alla. Ceci se passait au moment où le capitaine de la Bastie fonda Lambaréné.

Il y avait des sorciers qui dansaient la nuit ; mais c'était surtout chez les Nkomi. Les devins-guérisseurs lisaient l'avenir dans le miroir, et, auparavant, dans une marmite noirce contenant de l'eau. Les Baloumbou avaient enseigné aux Nkomi les poisons et ceux-ci ont pénétré chez les Galoa avec qui les Nkomi se mariaient.

Autres informateurs

1° Dawson Georges (nom galoa : Magisé), 58 ans, village Dakar, ancien commis SHO, descendant du roi Nkombé.

Nkombé était né à Zilé, chez les Enenga ; son père était Enenga, sa mère Galoa. Chassé par son père, il s'établit à Adolinanongo (« où on regarde d'en haut »). Il montait à Njolé chercher des esclaves. Il avait 120 femmes et des centaines d'esclaves. Il est mort en 1872. Les Pahouins sont arrivés vers 1860. Les Portugais étaient venus les premiers ; ils plantèrent des palmiers, des manguiers. Les Galoa sont arrivés depuis deux siècles, venant du lac Onangué.

Magisé, neveu maternel et successeur de Nkombé, fut déporté à Dakar et, à son retour, donna le nom de Dakar à ce village-ci.

Nkombé a fait la guerre aux Akélé qui allaient chercher des esclaves sur la Ngounié. Il gardait les esclaves « sérieux » pour ses plantations et vendait les autres.

La reine Evindo, qui a cédé Lambaréné aux Français,

était chef des Ayangué ; elle seule pouvait disposer de la terre ; Nkombé n'avait de pouvoir que pour la guerre et le conseil.

2° Marc, né en 1881, premier Galoa baptisé, village Dakar.

Les Galoa ont quitté Adolinanongo à l'arrivée des Pahouins, qui étaient anthropophages et pillards. J'ai connu les guerres avec les Pahouins dans ma petite enfance ; l'administrateur de la Bastie y a mis fin.

Le système patrilinéaire originel a été changé pour un système matrilinéaire ; on en revient maintenant au premier.

Le cas de la reine Evindo est exceptionnel chez les Galoa, mais on le trouve chez les Akélé. Il n'y avait pas de chefs suprêmes ; Nkombé a voulu l'être ; on lui a dit « essaye ! » ; après lui, ç'a été fini.

Les Enenga sont d'origine Okandé. Leur roi Rénoké était le père de Nkombé.

2° SUR LE LAC ONANGUÉ, VILLAGE NOMBEDOUMA

Informateur

Mpira Jean-Marie, exploitant forestier, 39 ans, qui déclare avoir reçu la tradition de Mbezo, vieillard très âgé, venu de Tomba et mort en 1923. Interrogé en présence d'Ogondava Antoine, 80 ans (67).

Les Galoa

Les ancêtres sont venus de Tangagniké où ils étaient attaqués par des hommes-chevaux (simpondo). Il y a des chansons à ce sujet (68).

Odi était le nom du chef. Le premier village après la fuite s'appelait Inkombogombo s'Odi (les parasoliers d'Odi). Ils préparèrent le mbonda, la marmite qui bout sans feu

(67) Le récit de M. Mpira a été enregistré en Galoa (01-05-040-07-61) ; l'intéressé parle d'ailleurs fort bien le français.

68. L'informateur, qui a des souvenirs scolaires, ne manque pas de voir dans Tangagniké le lac Tanganyika et dans les « hommes-chevaux » des Arabes (Izirisi). Cependant il donne l'étymologie suivante : Tanga, compter ; gniqué, infiniment. On peut noter aussi que Tanganyi, en Galoa, signifie : les étrangers, les Européens. Quant aux hommes-chevaux, c'est une histoire répandue dans divers pays, notamment chez les Pahouins du Cameroun. Nous la retrouverons chez les Nkomi, sans qu'on puisse dire comment elle s'est introduite.

et dégage un brouillard artificiel. Ainsi ils échappèrent à leurs poursuivants. Ensuite ils arrivèrent à Igawagè (Iga : la forêt). Ils y trouvèrent la famine et mangèrent des plantes sauvages. Pourtant ils emportaient avec eux le manioc (oyogo), la banane et le taro. Ils marchaient cinq jours et le sixième ils se reposaient.

Ils arrivèrent à Okondja et combattirent les Ambamba. Les Akandé et les Adyoumba se séparèrent d'eux. A Mbendo les Nkomi partirent à leur tour. Les ancêtres passèrent à Mbagué, puis à Tomba. Non loin de là était le village de Boulè, occupé par les Eshira. Le chef Onangué, à Tomba, commandait à la fois les Edongo et les Ombéké, issus d'une même mère, Moumbé (69).

Les hommes d'Onangué demandèrent le passage aux Eshira. Ceux-ci exigèrent le sacrifice de 30 femmes enceintes par jour. Les Edongo les donnèrent deux jours. Les Ombéké se concertèrent (Oroungou), puis se sauvèrent. Les Edongo forcèrent alors le passage à la faveur du brouillard artificiel, en enlevant 5 000 femmes Eshira (70). Devenus Galoa, ils arrivèrent à Tchonga-Mpolo (la grande échan-crure) sur le lac qu'ils appelèrent Onangué. Leurs villages ensuite furent Mboga, puis Tomba, deuxième du nom (71). « Tous les Galoa en sont venus. »

Il n'y avait personne sur le lac. Les Akélé étaient dans la forêt. Il fallut lutter avec eux. Les Galoa, au début, n'avaient que des radeaux, puis apprirent à faire des pirogues. Ils progressèrent vers le nord, le long des rives du lac, puis, par ses affluents, gagnèrent l'Ogoué. Au milieu du lac est l'île Fétiche, Rogoula ; si on y va, on ne peut plus retourner ; parfois un bateau à deux cheminées sort de l'eau ; ce sont les esprits qui se promènent.

(69) Edongo-Eloungou ; nous retrouvons ici le cadre régional et, à quelques détails près, le récit Alléla. La seule certitude sur le passé des Galoa est donc la présence sur le lac Onangué et le contact avec les Eshira. L'origine orientale, avec ses étapes fantastiques, évoque par trop certaines hypothèses européennes du siècle dernier, où l'on imaginait un peuplement de l'Afrique par la côte Est. Nous savons aujourd'hui que l'Afrique a été, au contraire, un continent très anciennement habité par l'homme, et peut-être même le berceau de l'humanité.

(70) Exagération évidente pour des peuples si peu nombreux. « Nous ne sommes pas, pour autant, des Eshira » dit Mpira. Cependant l'énormité du chiffre doit rendre compte d'un mélange profond capable de modifier les coutumes. D'où peut-être le nouveau nom des Edongo : Galoa (changement). D'après Mpira, il faut comprendre au contraire : « ceux qui ne changent pas » (agoulané), version confirmée par les Oroungou.

(71) Ces deux villages sont au fond d'un golfe, au sud-ouest du lac : c'est la direction indiquée par M. Alléla pour les origines.

Autres peuples

Les Enenga descendent d'une fille galoa qui a épousé un Okandé. Le nom général des Myéné est Akandé.

Les Mpongouè ne sont pas un peuple original, mais une branche détachée des Adyoumba.

Les Nkomi descendent d'une femme Oroungou qui avait été séduite par un Tshogo. Les enfants parlaient myéné ; les garçons étaient initiés au Bouiti tshogo. Les Nkomi s'appelaient d'abord Etimboué. Ils ont fait route avec les Ngové jusqu'au lac Eliwé Ngové (lagune d'Iguéla) (72).

NKOMI

Les Nkomi occupent la lagune de Fernan Vaz (Eliwé Nkomi). Ils habitaient autrefois également la vallée de son affluent le Rembo Nkomi, aujourd'hui envahie par les Eshira. Par contre les Nkomi se sont étendus vers le nord, dans la région du bas Ogoué.

Sur ma demande M. le sous-préfet Pierre Fanguinovéni a bien voulu interroger, à Omboué, le vieillard Anégué Albert, du village Avegombouiri, dont voici les déclarations résumées :

Les Nkomi « comme tous les autres Myéné » viennent d'une région de grands lacs d'où ils furent chassés par des hommes montés sur des chevaux (73). Ils séjournèrent longtemps dans la grande plaine entre le lac Ezanga et Fougamou. Ils se marièrent là avec des femmes de tous les peuples voisins : Akélé, Eshira, Bapindji, Mitshogo. Puis ils se rendirent à l'ouest dans la plaine d'Enéka entre la rivière Olandé (Kembo Nkomi) et le lac Oguémoué. Ils faisaient la guerre à tous leurs voisins pour se procurer des esclaves. Mais ces luttes meurtrières les obligèrent à émigrer.

Ils vinrent alors se fixer à Asséwé (74). Les Akélé occupaient alors la Rembo Nkomi et avaient un campement de

(72) Les Ngové ou Ngoubi n'ont plus que quatre petits villages. Parents des Eshira et des Baloumbou, ils ont adopté la langue Nkomi à une date récente.

(73) Nous n'avons trouvé cette légende que dans le récit Mbida (voir note 69).

(74) La crique Assébé, partie nord-est du Fernan Vaz.



Avec les pygmées de Dibandi



Informateurs à Franceville

(le deuxième à partir de la gauche est Nguimi qui a connu Brazza)

pêche au village Kongo. Les Nkomi s'appelaient alors Etimboué Nkombé ; ils se disputèrent entre eux les terres autour du lac et s'y dispersèrent ; ils prirent alors le nom de Nkomi, qui était celui du vent d'ouest. A la faveur de nombreuses alliances matrimoniales avec les Akélé, ils s'installèrent sur le Rembo Nkomi jusqu'au lac Niembé ; d'autres atteignirent l'Ogoué vers le lac Avanga.

Arrivés sur la lagune avant les Portugais, les Nkomi furent les premiers à profiter de l'arrivée de ceux-ci pour pratiquer le commerce des esclaves. Leurs principaux fournisseurs étaient les Akélé et les Eshira. Les Portugais leur remettaient des neptunes, du sel, des fusils, des verroteries, de l'alcool de traite. Le principal marché était Ningué Sika (l'île de l'argent).

Avant l'arrivée des Portugais, les Nkomi savaient fabriquer les pirogues, le fer, des plats de bois. Ils se vêtaient d'écorce battue de l'arbre mpondé.

Plus récemment vinrent les Américains et les Allemands. L'Allemand Lubens de la maison Woerman s'installa à Amboki et Batanga. Les Américains occupèrent, à l'entrée de la lagune, l'île Ajanja, qu'ils baptisèrent Brooklyn ; Loley ouvrit des comptoirs à Ningué Sika et à Kongo.

Le roi Rendogo interdit les batailles entre familles, il rendait la justice et faisait couper la tête des coupables. Il fit venir les premiers missionnaires en 1887. Son successeur, Oyari Nkoukou, ne pouvant se faire obéir, demanda à l'administration française de venir s'installer chez lui. Ceci se passait en 1894. Le poste, établi d'abord à Ningué Sika, fut ensuite fixé à Omboué.

OROUNGOU

Les Oroungou occupent l'île Mandji (cap Lopez, Port-Gentil) et la zone côtière, depuis le bas Ogoué au sud jusqu'à Sangatanga au nord.

Informateurs

A Port-Gentil : Ranaud (francisation de Ranoké) Bernard, adjoint au maire, chef traditionnel, 65 ans. — Gabrielle Rousselot-Tchotchöï, 70 ans. — Rotondo Pierre, chef de canton de l'Océan, 65 ans.

J'ai interrogé également, chez lui, Igamba, ex-employé

de la douane, 90 ans, qui bien que fatigué, a quelques souvenirs de sa jeunesse.

En outre Ogoula Iquaqua Benoît, comptable, ancien chef de canton, qui a assisté à mon interrogatoire collectif, a bien voulu me communiquer un document de 27 pages dactylographiées qu'il a rédigé en 1954 à la demande du chef de Région, après avoir consulté les anciens. J'en tirerai des indications complémentaires sous le sigle *D-O-I* (Document Ogoula Iquaqua).

Origines

Les deux frères, Ombéké et Edongo vivaient sur la basse Ngounié, près des Eshira. Les uns vinrent par le Fernan Vaz, les autres par le lac Onangué. Ils occupèrent Mbilapè, à côté de la pointe Fétiche (Tchempola). Ils n'avaient pas de pirogues, mais des radeaux de papyrus. La question se posa : « irons-nous en avant ? » Les Ombéké tinrent des conciliabules (eroungou) et parlèrent. Les Edongo restèrent en disant : « Agoulané » (nous ne changerons pas). D'où leurs noms d'Oroungou et de Galoa.

Ceci se passait il y a très longtemps, avant les Portugais. Les Adyoumba occupaient le bas Ogoué. L'île Mandji était déserte. Les Portugais vinrent y pêcher ; les premiers s'appelaient Lopez, Loanda, Fernando.

Les Adyoumba occupaient le village de Mpembé. Ils apprirent aux Oroungou à faire des pirogues. Puis la guerre éclata. Les Oroungou tuèrent tous les Adyoumba sauf un frère et une sœur qui se réfugièrent au lac Azingo ; là, « ils fermèrent les yeux » (c'est-à-dire qu'ils commirent l'inceste) pour recréer le peuple.

Les Adyoumba parlaient la même langue que les Mpongoué. Les Oroungou parlaient une autre langue, proche de l'eshira ; ils ont changé pour le Myéné (75).

D-O-I. — Il y a quatre siècles le chef Rétondongo, du clan Aboulia, conduisit, par le Wengoué, son peuple à Mbilapè (Orembogangué). Le « grand docteur pygmée » Bendjé lui avait prédit qu'il trouverait un lac dont il serait le maître. D'où le nom d'Eliwa-Bendjé (pays de Bendjé) donné au pays Oroungou.

Le chef Adyoumba Répéké résidait au village Izambé. Un

(75) M. Ogoula a réagi vivement à cette affirmation de M. Ranaud. Lui-même a eu autrefois une controverse sur ce point avec l'abbé Walker. Comme nos informateurs Galoa, il tient pour l'origine Myéné de son peuple.

jour un Oroungou disparut ; on retrouva sa main chez une femme adyoumba ; d'où guerre. Les Oroungou furent d'abord vaincus. Mais, grâce au magicien Arouekazé, ils apprirent à faire des pirogues et vinrent, peints en blanc, surprendre les Adyoumba qui les prenaient pour des oiseaux. Répéké, ses frères et ses sœurs, seuls survivants, furent transportés au lac Azingo.

Histoire et organisation politique

Les chefs de clans autrefois avaient une indépendance absolue. Avec le commerce côtier, l'un d'eux établit une autorité supérieure et devint roi (oga). Le premier fut Regnombi, puis Rogombé (de Ogombé : crocodile. « Quand il ferme les yeux, il n'a pitié de personne »), puis son fils Ikinda, puis son frère Ndéboulia. Ranoké, chef de clan, recevait et gardait les insignes royaux (une couronne, disparue, et une canne « en or » avec une inscription portugaise, actuellement à Sangatanga). Le roi avait également une cloche (kendo) pour appeler et un balai en palmier (okandjo) pour régler les palabres ; ces objets avaient un pouvoir magique.

Le roi était assisté d'un conseil (chefs de clans et dignitaires) pour prononcer la peine capitale. Chacun avait son rôle : héraut, accusateur, avocat.

Les Portugais fréquentaient le cap Lopez, y achetaient du poisson sec et des esclaves, mais ne s'y étaient pas installés. Après les Poutou (Portugais), vinrent les Ngesi (anglais), Kompini (Allemands), Fala (Français). A Cap Lopez vinrent s'installer Hatton et Cookson, puis John Holt, puis la SHO. Le Gouverneur Général Gentil, de passage, fit remarquer qu'une ville française ne devait pas avoir un nom portugais ; on lui donna son nom.

D-O-I. — Le roi Ndongo ou Retondongo quitta Mbilopé pour Izambé. Le peuple, réuni dans la plaine d'Ossengué, institua le clan Aboulia « Azambouimbéni » (juge sur l'eau et l'Européen), (76). Les commerçants ne pouvaient traiter avant que le roi ne fût monté à bord et n'eût perçu ses droits. Le clan Avandji fut institué Oganditsé (chef de la terre) ; il contrôlait les territoires et recevait une pointe par

(76) Le clan Aboulia était celui de Retondongo, il est aussi celui de l'informateur. La « réunion du peuple » semble empruntée à la terminologie européenne ; tout se passait, à l'ordinaire, entre les anciens.

éléphant abattu. Les autres clans avaient le droit de propriété sur leurs territoires respectifs.

Succession des rois : 1 Ndongo ; 2 Ndéboulia Mbourou (frère du 1^{er}) ; 3 Redjangué Ndanga (frère consanguin du 2^o), réside à Gongoué où construit maison de bois sur pilotis ; 4 Rekondjé (fils de 2) ; 5 Ngouéranguiwone (frère consanguin de 4) ; 6 Ndombé (id.), fait la guerre aux Européens, enlevé par les Espagnols avec la complicité de son frère Réombi ; 7 Réombi, s'installe à la pointe Apomandé ; 8 Ogouliissogoué (fils de 7), prend le nom de Rogombé, réside à Abindja et Apomandé, guerre contre les Itani (Nkomi) (77), les reliques enlevées au roi Nkomi sont placées sous celles des rois Oroungou ; 9 Ombango Rogombé (fils de 8), élevé en Espagne, c'est le « roi Pascal » qui a reçu du Chaillu, son père avait été appelé Passol (pass all) après sa victoire sur les Nkomi ; 10 Ndéboulia-Rogombé (frère de 9) ; 11 Tségué (frère de 9 et 10), prend nom Ragnongnouma ; 12 Avonowango (fils de 9) ; 13 Rogombé Nwetchandi (fils de 9).

Il y avait plusieurs tribus (imbomwé) divisées en clans (issombi) et en familles (inago). Au-dessus des chefs de tribus (oga w'imbomwé) était le chef supérieur (oga wi tsé : chef de terre). Avant d'être intronisé, il devait faire un voyage sur l'Ogoué et recevoir une initiation. Le peuple allait alors le saisir dans sa retraite, le plaçait sur le trône, répandait des cendres autour, y prenait place, et lui reprochait ses défauts. Le roi prévoyait les événements fâcheux : épidémies, invasions de fourmis, etc... ; il les prévenait par des danses et des offrandes. On l'appelait « Réré » (père) et sa femme « Ngoo » mère). Il était assisté d'un Conseil de ses proches et des grands personnages.

Igamba. — Il y avait un seul roi (oga, réré) pour tous les Oroungou. Il était choisi par les chefs de clans (aga) parmi les fils ou les frères consanguins du roi. Comme les clans étaient matrilineaires, le roi n'appartenait pas toujours au même clan. Ranoké, chef du clan Aziza, était le gardien des insignes royaux.

Dans ma jeunesse, les Poutou (Portugais) fréquentaient encore le Cap Lopez, avec des bateaux à voile venus de São Tomé ; ils allaient aussi à l'embouchure de l'Ogoué et à

(77) Probablement pour des raisons de concurrence commerciale. Le D.O.I. ne fait état que de pillages. Cette guerre ayant été longuement racontée par l'abbé Walker dans ses « notes d'Histoire du Gabon », je me contente de la mentionner.

Sangatanga. On vendait encore des esclaves ; on en a vendu en cachette jusqu'en 1900. Les Oroungou allaient jusqu'à Lambaréné, les Galoa jusqu'à Njolé. Cap Lopez (Port-Gentil) n'était à cette époque qu'un campement de pêche et de chasse qu'on appelait Akoundroun'kéné (nid d'oiseaux-gendarmes). Les premiers Français ont été des prêtres qui voulaient s'installer à Sangatanga ; le roi Ikonda refusa. Ensuite vinrent les commerçants, américains et autres.

Commerce et esclavage

Les Oroungou vendaient aux Portugais du poisson, des perroquets et des esclaves. Ils extrayaient le sel de l'eau de mer et allaient le vendre sur l'Ogoué avec les marchandises portugaises ; tissus, tafia, omboumbou (plat de cuivre jaune, rond), perles, colliers, verres, chaudrons, touques, otendé (cruches de grès). Ils ramenaient, en pirogue, des esclaves. Une barre de fer de 2 mètres (obo) servait de monnaie. Le siège du roi et du trafic était à Sangatanga. Des canons annonçaient l'arrivée des bateaux (78). Les pirogues pouvaient contenir 20 à 30 hommes ; les esclaves avaient les pieds passés dans un bois, mais à Sangatanga on ne les enchaînait pas ; « où seraient-ils allés ? » (79).

Société

Les clans (mboué, issombi) sont matrilineaires ; chacun a son chef et son tabou (irounda). On retrouve les mêmes clans chez les autres Myéné.

L'héritage va aux neveux maternels. La dot est payée au père qui en remet la moitié à l'oncle maternel.

D-O-I. — La famille est patrilocale ; les clans sont matrilineaires. Il y a 7 clans éteints et 23 vivants : Aboulia, Awandji, Aziza, Arowo, Aguendjé, Ayandzi, Awosidéla, Akossa, Agalikéwa, Agondjo, Awenga, Azino, Azandi, Ayamba, Anori, Alenkognango, Agnigombo, Atomba, Azouma, Aguenda, Ananga, Assono, Ngowé. On retrouve les mêmes chez d'autres peuples, pas seulement Myéné ; ainsi aux Aboulia correspondent les Aourou chez les Galoa, les Avogo chez les Nkomi, les Boupé chez les Eshira.

La femme mariée était remplacée dans sa famille par la

(78) Ces canons, m'a-t-on dit à Lambaréné. étaient espacés de Sangatanga à Njolé, comme un télégraphe aérien.

(79) Il n'y a en effet, en arrière, qu'une forêt impénétrable, et, sur la côte que des villages oroungou où l'esclave aurait été immédiatement arrêté.

dot (dans laquelle figurait autrefois un esclave) ; du nombril aux pieds elle devenait la chose du mari, mais la partie supérieure restait la propriété de sa famille. Le mari pouvait la battre sans la rendre infirme. La veuve devait épouser un héritier, mais pouvait choisir parmi eux. Le mari pouvait blesser le complice d'adultère, non le tuer, et il avait droit à une compensation.

L'enfant de deux esclaves était esclave. L'enfant d'une esclave et d'un homme libre était mbamba. L'enfant d'une mbamba et d'un homme libre était ogaloi. L'enfant d'une ogaloi et d'un homme libre était libre. Mais un esclave pouvait, dans une tribu, accéder à de hautes fonctions.

Il y avait des petits groupes (gnoko) de Pygmées (Akoua), dépendant des clans Aboulia et Aguédjé.

Religion et magie

Les crânes (aloumbi) étaient conservés dans des corbeilles, dans une case à part. On priait les ancêtres, on leur sacrifiait des cabris, on les appelait la nuit avec la cloche.

Les sorciers (oganga sing., aganga plur.) reconnus coupables étaient amarrés sur un bâton et jetés au large.

D-O-I : y ajoute Agnombié (Dieu). Le Bouiti a été introduit tardivement par des esclaves pindji et tshogo.

Techniques

Cultures : igname, manioc (du pays, venu avec eux), bananes, taro, patates.

Pirogues à voile carrées et bout pointu, copiées des Portugais. Vente de sel et de poisson sec jusqu'à Njolé en échange de nattes, de cabris, de poules. Filets de fibres d'ananas (igougou).

Forgerons autrefois. Marmites en argile.

Vêtements en écorce battue (mpondé) et en peaux de chat-tigre ; puis vêtements de raphia venus de l'Ogoué.

Maisons longues en bambous entrecroisés et toit en paille.

Villages très grands : Sangatanga, Nyolokoué. Pas de fortification, mais une épaisse forêt d'arbres plantés autour.

D-O-I : le manioc, d'importation portugaise s'appelle : loli ni poutou, et sa farine : farinha.

Culture

D-O-I : la musique anime diverses danses : Djembé et Ivanga pour les femmes, Obango pour les hommes, Kondjo et Erombo pour les deux sexes.

Jeux : luttas, boxe, combat à la lance et à l'épée, à la hache, au bâton ; jeux d'esprit, devinettes ; les Portugais leur ont appris le coup de tête et le coup de pied.

Autres informateurs. — L'année était de 6 mois (saison sèche, saison des pluies). Le mois allait de la nouvelle lune au dernier quartier. Il n'y avait pas de semaine.

Il existait un système de signes sur feuilles de bananier permettant de faire des comptes (80).

Division du temps : un nom différent pour les moments de la journée, à peu près toutes les deux heures dans le jour, quatre divisions pour la nuit.

MPONGOUË

Les Mpongouë, auxquels les explorateurs réservaient le nom de « gabonais », occupaient au xix^e siècle les deux rives de l'Estuaire du Gabon et devaient, par la côte, rejoindre au sud les Oroungou. Aujourd'hui l'avance Fang les a réduits à quelques villages à Libreville et sur la rive sud.

Les Mpongouë ont été décrits par de nombreux voyageurs européens. L'abbé Walker leur a consacré une grande partie de son œuvre, entre autres dans ses « Notes d'Histoire du Gabon ». Le R. P. Gautier a écrit une « Etude historique sur les Mpongouë » qui a utilisé les traditions orales à une époque où l'on pouvait mieux les connaître qu'aujourd'hui. Il m'a paru inutile de recommencer un travail que ces deux incomparables connaisseurs des Mpongouë ont mené à bien dans des conditions très supérieures.

Quant à l'origine des Mpongouë, les assertions du P. Gautier qui les place sur le Haut Ivindo « vers le xii^e siècle » (!) sont cependant éminemment criticables. Elles reposent uniquement sur l'affirmation d'Avelot, ce qui n'est pas une attitude d'historien. Il faut en déduire que, pour cette question d'origine, les traditions orales n'ont rien donné, malgré la considération dont jouissait le P. Gautier et la connaissance exceptionnelle qu'il avait de tous les Mpongouë. Ceci n'a rien d'étonnant puisque les « Pongo » étaient déjà sur place à l'arrivée des Portugais

(80) Contrairement à ce que supposaient les informateurs, l'abbé Walker, qui a connu ce système chez les Mpongouë, m'a affirmé qu'il n'avait rien de commun avec l'écriture arabe.

et que les traditions orales ne remontent pas aussi haut.

Walker est beaucoup plus prudent : « Selon toute probabilité, les Mpongwé, émigrés sur les bords de l'Océan, ne formèrent jamais une peuplade très nombreuse... C'est vraisemblablement une fraction de tribu détachée du tronc principal resté je ne sais où dans l'hinterland... » Peut-être, ainsi que nous l'avons vu affirmer, s'agit-il, au début, d'une fraction des Adyoumba, peuple qui, linguistiquement et ethnographiquement, est le plus proche des Mpongouè. Cette hypothèse n'éclaire d'ailleurs aucunement le problème du pays et de l'origine commune des Mpongouè et des Adyoumba, qu'il s'agisse du Como ou du Bas Ogooué. Il semble, de toute manière, que ce soient des populations particulièrement anciennes au Gabon. La tradition orale, en tout cas, ne pourrait plus aujourd'hui donner plus que n'a recueilli le P. Gautier. D'autres disciplines, surtout la linguistique, apporteront peut-être des éléments de solution.

Je me suis donc borné à interroger, sur la période qui a immédiatement précédé et suivi l'installation française, les descendants des « rois locaux » : Félix, descendant du roi Denis ; Louis Berre, descendant du roi Louis ; et les descendants du roi Quaben. Tous parlent couramment le français.

1° Prince Félix Adandé Rapoutchoumbo

Agé de 62 ans, comptable à Libreville, habitant au quartier de Glass, le prince Félix est l'arrière-petit-fils et l'héritier du roi Denis dont il m'a montré la couronne avec une médaille d'or envoyée par la reine Victoria, ainsi qu'une médaille dédiée par Louis-Philippe et deux portraits du roi Denis. Il est également, par sa mère, descendant du roi Glass.

La rivière Lyané était, au sud, la limite entre Mpongouè et Oroungou. Au sud de l'Estuaire régnaient Denis (tribu Asiga) et Georges (tribu Agoulomba). Au nord s'étendaient les Aguékaza divisés entre ceux de Glass et ceux de Quaben ; la limite entre eux était l'emplacement actuel de « Hatton et Cookson ». Chez Quaben la chefferie était divisée entre Quaben, Louis et Kringer. Les familles de chefs se mariaient entre elles. L'héritage du trône, chez Denis, avait lieu en ligne directe ; chez Glass, par les frères et neveux. Toutes les tribus étaient au sud de l'Estuaire, sauf les Aguékaza.

Glass s'appelait Rendambou ; Kringer s'appelait Regindo. L'influence de Denis se faisait sentir jusque chez les Oroungou. Il faisait le commerce du caoutchouc, de l'ivoire, des esclaves. Il avait lui-même 500 esclaves, originaires du sud, achetés aux Galoa. Il protégea néanmoins toujours les Européens, d'où les témoignages de reconnaissance de Victoria et de Louis-Philippe. Non seulement il a signé le premier un traité avec la France, mais il intervint auprès des Oroungou pour en faire signer un semblable. Il n'a jamais usé du nom de William que lui donnent les Américains. Rapountchombo signifie : on ne vous prête pas, on vous donne. Le roi Denis est mort le 9 mai 1875, à 93 ans ; il avait 50 femmes ; il fut baptisé in-extrémis par le plus jeune de ses fils.

La rançon du criminel était payée en esclaves (2 ou 3) ; un esclave valait 150 francs. Le roi possédait un kendo (cloche) pour la justice. Il invoquait les ancêtres ; on les invoque encore.

Les Fang sont arrivés sur l'Estuaire à partir de 1860 ; ils pillaient les navires et les villages. Le premier village Fang s'est installé à Libreville avant 1914 ; les premiers étaient venus comme travailleurs sur la plantation de Bouchard (jardin actuel de la Peyrie).

2° Prince Louis Berre Monguitigana (ce qui reste)

40 ans, artisan, résidant au village de Louis (Libreville) ; assisté de Biffot Paul, 65 ans, commerçant à Libreville et de Biffot Laurent, sociologue à Libreville. Le prince Louis Berre est le descendant direct du roi Louis Dowé. Il me montre une décoration portugaise et une Légion d'honneur modèle 1870. Tous les autres souvenirs du roi Louis ont été brûlés dans un incendie et on n'a gardé de lui aucun portrait.

Louis Dowé avait été en France, à Bordeaux, à Marseille. Il en revint avec le capitaine Cousin et s'arrêta au Cap Estérias, chez sa famille maternelle qui était Benga, tribu Bouboundja ; puis il arriva ici. Il rendit ensuite visite au roi Denis qui était le frère de sa femme (mais Louis était plus jeune). Il raconta son voyage et fit l'éloge de l'hospitalité française. Denis répondit : « D'après les Anglais, les Français nous feront des ennuis. » Ils discutèrent.

Le temps passa. Le prince de Joinville rendit visite à Denis. Quand Bouet arriva en 1839 il trouva les esprits pré-

parés. Le 18 mars 1841, après un dîner à bord, Louis donna à la France l'ancien village de son père, sans rien demander en échange ; il s'en remettait à la générosité de la France. Sur l'emplacement de ce village, Edozokolo, s'éleva le Fort d'Aumale (mission Sainte-Marie actuelle). Le premier village avait été plus à l'est, à Imbongoua (emplacement actuel de la Caisse Centrale). L'emplacement du Gouvernement actuel n'était pas un village mais un lieu de culture qu'on appelait Gopila Anto (d'où viennent les femmes), que les Français ont transcrit par « Plateau » (81).

Glass avait opté pour les Anglais, Louis pour les Français ; on appelait ceux-ci « Ifala si ré Dowé » (les Français du roi Louis). Quaben, chef du clan, plus âgé, a laissé faire Louis. Tous ces rois étaient parents et discutaient de leurs affaires ensemble. Quaben a renoncé en faveur de Louis. Ogoyoni, le père de Louis, était cousin de Quaben. Kringer était un autre cousin. Le village de Louis s'appelait Anongo Ambani (les deux races) parce qu'il s'y trouvait des Mpongouè et des Benga ; les deux peuples se mariaient entre eux ; les Mpongouè allaient se marier jusqu'à Corisco.

Louis régna longtemps. Il fut baptisé à la fin. Les gens disaient : « une fois baptisé, vous mourrez », parce qu'il y avait eu des baptêmes « in articulo mortis ».

Le Cap Estérias avait été laissé aux Benga quand ils arrivèrent. Il y avait là des Pygmées (Akoa). Ils traversèrent l'Estuaire jusqu'à la pointe Denis dans un rocher appelé Imbonwa. Les Mpongouè s'appelaient Epongozanero (le gosier des vieux), dont les Portugais ont fait Pongo, de même qu'ils ont appelé Pongara la pointe Omponwo Ougela (la pointe du vide). La Mondah était occupée par les Sékiani. Les Fang étaient loin, à la périphérie. Les villages mpongouè se succédaient jusqu'au terrain d'aviation actuel où se trouvait le village Anongo Miani (races, comprenez !). Les Mpongouè étaient alors riches par le commerce. M. Laurent Biffot explique leur décadence, dans la période suivante, par « une mentalité de fils de famille » ; il y a maintenant une renaissance démographique.

A Louis succéda son fils Méné Emmanuel. Après une régence de Rémombé, vint le prince Berre Emmanuel, puis

(81) C'est sur ce plateau et (m'a précisé l'abbé Walker) en arrière du gouvernement, que furent installés les esclaves libérés de l'« Elizia ». C'est à cette occasion que l'agglomération déjà existante reçut le beau nom de Libreville au lieu de « Fort d'Aumale » que la chute de Louis-Philippe avait rendu indésirable.

le prince Louis Berre, notre informateur. Méné eut des démêlés avec les Français, au temps de la Marine.

Ngouéma était le lieu du sacre, celui-ci s'accompagnait de miracles. Le roi restait sept jours dans l'eau sans manger ; il en tirait des poissons tout fumés. Le sacre était accompagné de danses et de sacrifices. Le roi Denis avait des chimpanzés domestiques qui l'avertissaient en cas de danger. Les crânes des ancêtres notables (agoumbénéro) étaient placés dans des corbeilles et réunis dans une petite case. On leur adressait, surtout au début de la saison sèche, des prières, des chants, des sacrifices de cabris et de poulets, pour avoir des enfants, pour la chasse, pour la pêche.

3° *Descendants du roi Quaben*

Tambi Joséphine, petite-fille de Quaben, 65 ans. — Akanda Eugène, 58 ans. — Kowé Adrien, fils de Tambi, 45 ans. Interrogés au village Quaben, sous les cocotiers, au bord de la mer où se dresse la tombe du roi, surmontée d'une croix récente. Tous sont pêcheurs et, en répondant, réparent leurs filets.

Le roi Rendongué eut deux fils : Regnilo qui engendra Kaka Anguilé (le roi Quaben) (82), Révigné qui engendra Rinkindo (le roi Kringer). Louis Dowé était un neveu ou un cousin. Le village de Kringer était à la « Batterie 4 » ; un marigot le séparait de Quaben ; ensuite venait Louis. Quaben était le chef de clan, l'ancien. Il autorisa Louis à donner son ancien village à la France.

Quaben était redouté. Ses possessions s'étendaient jusqu'à la Mondah ; il mena la guerre jusqu'au rio Mouni et installa des Shékiani à Thini, sur la Mondah. Il a eu plus de 30 femmes et 99 enfants. La dot des femmes était payée en barres de fer.

Les Mpongouè sont arrivés avant tous les autres. Ils sont restés cent ans avec les Portugais, cinquante avec les Anglais, puis avec les Français. Les Benga sont venus au temps des Anglais. Quaben les a installés au Cap Estérias, il a fait alliance avec eux et a épousé une femme Benga.

Le clan Aguékaza avait été scindé en deux par la nais-

(82) Les Américains l'appelaient Gua-Ben. Gua est peut-être la contraction de Kaka et on y a ajouté Ben (Benjamin). Les prénoms des rois leur ont été sans doute conférés arbitrairement par les marins qui fréquentaient les côtes. Parfois ils donnaient des surnoms ; celui de Glass semble assez clair.

sance de jumeaux : Aworé (dont descendent les gens de Glass) et Ayéné (ceux de Quaben).

Anyambiè (Dieu) a fait le ciel et la terre. Au tombeau des ancêtres on tuait un mouton, on le cuisait ; on plaçait la viande avec des bananes sur le tombeau. Le roi sonnait le kendo. Tous portaient la toge et le bonnet.

Le roi était choisi par les vieux parmi les fils « sérieux » du roi. On le consacrait en le soulevant par les mains.

On comptait les jours avec des petits bâtons et des lianes. Les Portugais ont amené la semaine.

Les descendants de Quaben, qui ne prennent pas le titre de princes, concluent philosophiquement : « les premiers seront les derniers ».

BENGA

L'arrivée précoce de la saison des pluies ayant coupé la route et empêché ma visite au Cap Estérias où se trouvent les Benga du Gabon, j'ai eu recours à deux Benga de Libreville ; le premier a été questionné par Gaston Rapoutchombo, licencié ès sciences ; le second par moi.

1° *Djombé Jean, charpentier à Louis.*

Les Benga, sous leur chef Massangué, marchèrent vers la mer. Ils creusèrent l'arbre Bodjabé qui s'opposait à leur passage. Il fallut dix ans. Ensuite, où aller ? Les Bakota prirent un côté, les Benga un autre. Ils traversèrent une grande rivière (Lakondzé) grâce à l'antilope naine (djombé) qui leur montra le passage ; depuis, on ne mange plus de djombé. Ensuite ils atteignirent l'Ogoué, puis revinrent à la mer, où le clan Douala décida de s'établir.

Les Benga longèrent la côte vers le sud. Ils rencontrèrent la montagne Bondélo, à l'est de Bata. Le clan Bapoukou s'y installa. Les autres arrivèrent à l'embouchure de l'Eyo (Wolé) où ils fondèrent le village Mbini ; le clan Kombé y resta. Les autres continuèrent vers le sud et fondèrent le village Doumbambégo, sur la rivière Ndotè ; puis Idouma, près de la pointe Ilendé ; puis Djéké (rio Mouni) où ils s'établirent et se livrèrent à la pêche.

Un pêcheur découvrit les îles Elobey, d'autres atteignirent l'île Corisco, qui était déserte. Ils la baptisèrent

Mahendjè (endroit tranquille, aujourd'hui Mandji) et la plupart s'y installèrent. Les Séki s'établirent près de Cocobeach. Les derniers Benga arrivèrent aux Caps Estérias et Santa Clara (83).

2° *Ikwaka Jacoby Théodore, maçon à Louis, 50 ans.*

Les Benga sont les frères des Bakota. Ils ont été chassés par les Pahouins (Ikieki).

Confirme l'histoire de l'antilope Djombé et le passage par la plage, la découverte des îles Elobey (Elobi) et Corisco (Mandji Benga) qui étaient désertes. Les Séki étaient à Cocobeach quand y passèrent les Benga ; ceux-ci arrivèrent au Cap Estérias au temps du grand-père de son grand-père.

Les Douala ont des mots semblables au Benga. Les Banoko de Kribi et les Batanga de la Guinée espagnole sont compris par les Benga.

Les Benga, navigateurs, parlent d'ailleurs toutes les langues de la côte. Ils vont pêcher, même la nuit, en pirogue à voile ou en boat. Ils se rendent facilement du Cap Estérias à Corisco.

Ils sont aujourd'hui très mélangés avec les Mpongouè, avec qui ils se marient depuis longtemps.

SÉKI

Les Séki, appelés Shékiani ou Sékiani par les Mpongouè, et Boulou par les Français du siècle dernier, occupaient alors le fond de l'Estuaire du Gabon. On n'en trouve plus actuellement qu'un très petit groupe (environ 70) à Cocobeach, sur la côte, à la limite de la frontière espagnole. Faute de route, je n'ai pu m'y rendre et j'ai remis à M. Combes, préfet de l'Estuaire, un questionnaire qu'il a bien voulu adresser à Cocobeach avec des instructions détaillées. L'enquête a été menée par le docteur R. Michel.

(83) Certains éléments de cette tradition semblent empruntés à d'autres peuples : la traversée de l'arbre aux Fang, la pointe aberrante vers l'Ogoué aux Mpongoué : mais, dans l'ensemble, elle rend bien compte des faits actuels. Elle affirme une parenté avec les Kota, que ceux-ci confirment (il y a d'ailleurs une certaine parenté linguistique), avec les Douala et avec les côtiers de la Guinée espagnole, ce qui semble exact. Les deux centres actuels de Benga sont Corisco et le Cap Esterias.

Informateurs

5 hommes et 3 femmes, de 40 à 75 ans, conduits par Essanga René, ancien chef de la collectivité Séki, 75 ans, village Indombo, et deux autres vieillards du même âge.

Nom et parentés

Séki, singulier ; Béséki, pluriel. — Nient toute parenté avec les Shaké, mais avouent comprendre « quelques phrases » de leur langue. Comprennent le Benga « et vice versa » (84). Ne comprennent ni le Mpongouè, ni le Fang.

La seule langue correspondant à la leur serait le Ngoyé, tribu en voie de disparition dont on retrouverait quelques représentants à Ovendo, sur le Como et sur l'Ogoué.

Origines et histoire

Venus de l'est immédiat : Médouneu et Médégué. Ces deux noms, ajoute le docteur Michel, sont typiquement Séki. Un groupe se dirigea vers Cocobeach et le rio Mouni en longeant les rivières Temboni et Noya. Un autre groupe, marchant vers le sud, atteignit l'embouchure du Como, au fond de l'Estuaire du Gabon.

Cette migration eut lieu au cours de la troisième génération à partir de l'actuelle (85). Sa cause fut l'invasion Fang. Les Séki essayèrent de résister aux vols et aux pillages ; ce fut la guerre d' « Andjonga », nom du chef de village Mawondo (en Guinée espagnole) qui dirigea la résistance et fut tué.

Arrivés à la côte, les Séki vendirent le caoutchouc et l'ébène des montagnes aux maisons anglaises, Hatton et Cookson, puis John Holt. C'est beaucoup plus tard, après 1900, que les Français installèrent des factoreries et des chantiers d'okoumé.

Société

Patrilinéaire.

(84) Ce qui semble indiquer qu'il s'agit de langues différentes ; la cohabitation et les intermariages ont pu les rendre familières aux deux peuples.

(85) En fait les documents européens de l'époque indiquent formellement que les « Boulou » environnaient l'Estuaire à la création de l'établissement français (1843). Mais la migration a pu connaître plusieurs phases. Deux informateurs de quarante-huit ans environ ont affirmé au Dr Michel que leurs grands-pères étaient morts sur le Temboni ou la Noya.

Clans : Ongoka, Ilongo, Omoinallo, Omanga, Oungoundoukou.

Pas d'interdits alimentaires de clan. Les Séki de la Guinée espagnole ont le même interdit que les Benga, pour la même raison.

VII

POPULATIONS DISPERSÉES

A. — BONGOM (AKÉLÉ) ET ASSIMILÉS

Les Bongom, que les Fang appellent Bingom, et que les Myéné appellent Akélé ou Bakélé, semblent avoir occupé, avant l'invasion Fang, de vastes espaces allant de Boué à la basse Como, et des Monts de Cristal à la basse Ngounié, enjambant l'Ogoué et s'étendant jusqu'aux lacs de la région de Lambaréné. Chasseurs et guerriers demi nomades, ils ont été parfois rapprochés des Pygmées, avec qui certains de leurs propres groupes vivent en symbiose. Mais leur aspect physique, aussi bien que leur pratique d'une agriculture extensive, ne les montre pas différents des autres peuples gabonais.

Les Bongom, et les peuples apparentés, sont aujourd'hui dispersés à travers le Gabon en un grand nombre de groupuscules, dont chacun ne compte que quelques villages :

1° A Libreville, quelques éléments provenant des anciens villages Akélé de la basse Como (le village de Nombakélé en est un témoignage).

2° Autour de Lambaréné : trois cents sur le lac Oguémoué, sept cents sur la basse Ngounié, une centaine au sud de Njolé.

3° Dans le district de Fougamou : deux cents sur le Rembo Nkomi, cinq cents sur l'Ovigui à l'ouest de la route Fougamou-Mouila, autant sur la Ngounié au nord de Sindara.

4° Deux cents au nord de Mouila.

5° Six cents autour de Mimongo.

6° Un millier dispersés dans les forêts au sud-est de Mbigou, les uns s'appelant Bongom et les autres Toumbidi.

7° Dans le district de Koulamoutou : un millier à proxi-

mité de la ville, quatre cents dispersés à l'ouest parmi les Pové.

8° Dans le district de Boué : un village isolé sur l'Ofoué.

9° Dans le district de Lastoursville : plus d'un millier (Bongom et Mississiou), dispersés à l'ouest et à l'est de l'Ogoué, près du confluent de la Sébé.

10° Dans le district de Franceville : environ 2 000 Mbagnos dispersés en une demi-douzaine de groupes.

11° Dans le district de Mékambo : un peu plus d'un millier dans diverses directions autour de la ville.

Le genre de vie des Bongom, chasseurs, pourvoyeurs de gibier pour les autres peuples, autrefois guerriers et trafiquants d'esclaves, peut, dans une certaine mesure, rendre compte de cet extraordinaire émiettement. A cette disposition naturelle, se sont ajoutées les circonstances historiques. J'ai interrogé plusieurs groupes parmi les plus importants.

1° *Groupe Bongom de la basse Ngounié*, au village Bellevue.

Informateurs : Lenganguet, exploitant forestier, chef de canton, 63 ans. (M. Lenganguet a fait édifier ce gros village en 1929. Chef du groupement Bongom, il a tenté de regrouper ceux-ci sur la basse Ngounié en les attirant des régions voisines, notamment de Mimongo.) — Bollard Antoine, 65 ans, conseiller de collectivité rurale. — Kessani Augustin, 56 ans, commerçant.

Nom : Ongom ou Bongom.

Origine et histoire : Les Bongom habitaient près de Boué, dans une grande plaine, au carrefour de quatre chemins. Il y avait 7 familles (clans ?). Les villages s'appelaient Bambélé, Letembé, Ombala. Ils eurent la guerre avec les Fang Betsi et se dispersèrent (86), les uns vers le sud par l'Ofoué et la Lolo, les autres vers l'ouest par l'Ogoué et le Remboué. Les Bongom ont été les premiers sur le moyen Ogoué, après les Pygmées. Les Sékiani (Shaké ?) sont venus avec eux, puis les Vili de la Ngounié, puis les Enenga. Les Okandé étaient déjà à leur place actuelle. Les Galoa sont venus après les Bongom sur les lacs. Ils se sont fait la guerre, puis se sont alliés. Il y avait des villages Akélé au nord de Lambaréné (Kasani et Atadié), un autre au sud

(86) La dispersion des Akélé semble bien antérieure à la venue des Fang. Il doit s'agir de la guerre de Poupou, comme l'assurent les Bongom de Mékambo. C'est plus tard, sur le Moyen Ogoué, que les Akélé eurent affaire aux Fang Betsi.

de Njolé (Nsena). Sam-Kita doit son nom au clan Bongom Saokita, qui y vivait (sa : les gens de, Okita : nom d'un chef). Ils n'avaient pas de pirogues lors des migrations, mais lançaient des lianes magiques et fabriquaient des radeaux.

Les Bongom étaient des guerriers. Ils allaient prendre des esclaves chez les Massangou et les Banzabi. La route des esclaves passait au nord du lac Azingo. On les échangeait, ainsi que l'ivoire et le caoutchouc, contre des pagnes, de la poudre, des fusils, des perles, du sel. La chasse à l'éléphant était une grosse source de commerce.

Nous chassons tous les animaux sauf le gorille, à la sagaie, au piège, au fusil. Aucun totem ni interdit animal. Les vêtements autrefois étaient en écorce, puis en raphia. Les enfants allaient nus. Les cases, en gaulettes, étaient basses. Le lit était en rondins de bois, le feu au milieu des cases.

Pour la guerre, les féticheurs préparaient des médicaments. Ils suivaient la troupe. Le chef de l'expédition restait caché. On s'emparait des femmes qu'on gardait comme otages et compensation éventuelle pour les tués.

Société patrilinéaire et patrilocale. Religion : Nzambé, Dieu. Crânes conservés. Circoncision vers 15 ans, collective, grande fête, nuit blanche, interdiction aux néophytes de bouger (ils doivent être comme morts) pendant l'heure où se déroule l'opération.

Devins-guérisseurs opérant en secret au cours d'une assemblée d'hommes dans la forêt (Ondokoué ou Laondé) : miroir, œuf de poule, assiette blanche, plume de perroquet, aiguille. Le Bouiti n'est pratiqué que depuis une vingtaine d'années.

2° Bongom et Toumbidi du Massif du Chaillu, à Mimongo et à Mbigou

Les Bongom de Mimongo sont venus de Boué par la Lolo en traversant l'Ofoué. Ce sont nos pères, non nos grands-pères qui sont venus ici (l'informateur Nouganga Emile, village Babini, a 60 ans), après les Mitshogo et les Massango, avant les Français. Il y a eu accord avec les Mitshogo, nous leur fournissions de la viande.

Les Toumbidi (me dit-on à Mbigou), sont des Bongom séparés depuis longtemps des autres et qui ont subi l'influence des Bawoumbou. Ils chassent au filet dans une région de forêt primaire.

3° *Bassissiou et Bongom de Lastoursville*

A) *Bassissiou* : singulier *Mississiou*. Se disent parents des *Bongom*, bien que leur langue soit plus proche du *Kota* et du *Shaké*.

Informateurs : *Libawamba Joël*, 55 ans et *Loba Pierre*, 50 ans.

Origine : une région où il y avait beaucoup d'eau ; ils laissèrent la savane au sud et arrivèrent à *Ngouadi*, du côté d'*Okondja*. De là ils suivirent la *Sébé* jusqu'à l'*Ogoué*. Ils n'avaient pas de pirogues, mais des radeaux de bois léger ; ils suivaient les éléphants. Les *Shaké* marchaient avec eux. Ils s'établirent à *Boundji*. Les *Bakota* arrivèrent deux jours après. Les *Bassissiou* eurent la guerre avec les *Douma*, les *Wandji* et les *Nzabi* ; ils se dispersèrent (87).

Les ancêtres étaient payeurs sur le fleuve avant les *Douma*. *Brazza*, en 1888, leur a donné une médaille. Avant les Européens on ne pouvait pas voyager loin sur l'*Ogoué* ; chacun avait son territoire et ne laissait pas le passage aux autres, sauf autorisation de sa part.

Les vêtements étaient en écorce, les villages entourés d'une barrière. Les marmites et les bouteilles vides étaient des marchandises appréciées, elles servaient aux dots. Les guerres et la chasse rendaient les changements de villages fréquents. On employait les fusils à pierre, la sagaie et les couteaux de jet (mousère).

Société patrilineaire. Sororat et lévirat. On conserve les têtes des morts comme chez les *Douma*. Le monde a été créé par quelqu'un que nous ne connaissons pas. Nombreux interdits de clans : gorilles, panthères, aigles. Interdits fréquents pour les payeurs : le crocodile et l'hippopotame. Mariage avec les *Bongom*.

B) *Bongom* : *Mungomo*, singulier ; *Bangomo*, pluriel. Informateur : *Lingoye Emile*.

Les ancêtres « étaient méchants ». Ils faisaient la guerre, chassaient l'éléphant, vendaient l'ivoire et se déplaçaient constamment. Ils brûlaient les villages la nuit. Ils étaient arrivés avant les *Bichiwa* ; même origine que les *Bassissiou*. Un clan *bongom*, les *Bakola*, vit avec les *Babongo* (Pygmées) du côté de *Franceville* (88).

(87) Toute cette histoire, aussi bien que leur langue, paraît rapprocher les *Bassissiou* des *Shaké* plus que des *Bongom*. Noter que les *Bongom* de la *Ngounié* semblent avoir vécu longtemps avec les *Shaké*.

(88) Il est remarquable que ce nom de *Bakola* soit celui que les *Bongom*

4° *Mbagnos de Franceville*

Informateur : Zamboundé, 66 ans.

Généralement connus sous le nom de Mbahouin. — Vrai nom : Ombagno, singulier ; Mbagnos, pluriel. — Parents : Bawoumbou, Shaké, Bongom, Danbomo, Kota. Se comprennent sans interprètes (89).

Origines : Venus par la Sébé. Son passés par la montagne Mouandana Odjinga (à 20 km sur la route d'Okondja), puis par la montagne Koulou. Ils fuyaient les Ambamba et ont franchi la Passa. Les Bawoumbou sont venus avec eux.

Ils chassaient au filet, cultivaient le maïs (bapoutché) et la banane (akondo) ; ils avaient des masques de cuivre ; ils ont longtemps gardé le pagne d'écorce (atiti).

Famille patrilinéaire. Clans : Mingomo, Shaké, Shamashoko, Bouboukouyou, Shayaka, Sharowouyou. Pour la guerre, ils se groupaient sous un seul grand chef du clan Bouboukouyou.

5° *Bongom de Mékambo*

Informateurs : Bouyon, chef de canton, 71 ans. — Biakao Joseph, chef de canton, 75 ans — et trois autres.

Nom : Ngom, singulier ; Bongom, pluriel. — Parents linguistiques : Mouésa (?), Shaké, Danbomo. — Pas les Bakota (90).

Origines : sur l'Ogoué. La guerre de Poupou les a chassés, les uns vers Lambaréné, les autres vers Franceville. C'est ensuite qu'ils sont venus sur la Liboumba. Les Pygmées (Bakola) sont venus avec les ancêtres. Il y en a d'autres à Franceville. Il y a aussi un groupe Bongom dans la région de Kélé (Moyen Congo). Pas de guerres, sauf avec les Bakouélé et entre eux.

Achetaient le fer aux Bakota. Vêtements d'écorce.

Les Bakola vivent en symbiose avec eux ; chaque chef Bongom a comme clients un certain nombre de Bakola.

de Mékambo donnent à leurs pygmées. La proximité et la communauté de genre de vie a dû, depuis longtemps, amener des mélanges. Mgr Adam a observé que nombre de femmes Shaké étaient remarquablement petites.

(89) En réalité, d'après le témoignage de Mgr Adam, les Mbagnos parlent un dialecte Bongom, qui n'a avec le Kota que des parentés lointaines. Mais les traditions d'origine des Mbagnos les rapprochent des Shaké. Leurs noms de clans indiquent du reste des origines mélangées.

(90) Ainsi nous voyons affirmer, une fois de plus, la parenté Shaké-Bongom, bien que les premiers appartiennent au groupe linguistique Kota et que les origines, à les en croire, soient différentes.

Les Bongoum ont des noms de nombre jusqu'à 5. Ensuite ils disent : 5 et 1, etc... Ils ont des noms pour 10 et 20.

B. — PYGMÉES

Les Pygmées semblent avoir existé presque partout au Gabon. Les traditions d'origine de la plupart des peuples déclarent que les Pygmées les ont précédés ou guidés dans la forêt. Aujourd'hui ils semblent avoir à peu près disparu de l'Ogoué, sauf en deux cas que l'on verra étudiés plus loin. Dans tout le sud au contraire ils se rencontrent un peu partout par très petits groupes, vivant plus ou moins en symbiose avec les peuples voisins. Nous les avons vu citer par ceux-ci sous les noms d'Akoua (myéné), Béthyu, ou Baka (fang), Bakola (kota et bongom), Babongo (dans tout le sud).

Je n'ai pas procédé à des enquêtes chez eux. Non qu'ils soient insociables, mais il faut du temps pour les mettre en confiance et surtout en obtenir des réponses étendues sur une matière qui échappe aux préoccupations de leur vie quotidienne. On ne trouvera donc ci-après que des remarques succinctes sur ceux qu'il m'est arrivé de rencontrer dans le sud. J'y ai joint les observations beaucoup plus importantes qu'ont bien voulu me communiquer d'une part le R. P. Morel, d'autre part l'administrateur Cabrol sur les deux groupes du nord parmi lesquels ils ont vécu quelque temps.

1° *Babongo de Dibandi* (20 km à l'est de Mimongo)

Vivent en symbiose avec les Massangou. Environ 1 m 50 à 1 m 60 pour les hommes, 1 m 40 à 1 m 50 pour les femmes (non mesurés). Nez large, légèrement aquilin, peau légèrement plus claire que les Massangou, traits graciles, cheveux crépus serrés tendant vers le grain de poivre, faiblesse des membres, certaine allure infantile, corps plutôt glabre, jambe non massive. Type évoquant plutôt les Boschimans que les Pygmées classiques.

Hutte ronde de feuillage (familles en déplacement). Pagnes d'étoffe. Bouiti simplifié. Danses et musique très particulières. Parlant Massangou.

2° *Babongo au sud de Lastoursville*

Même caractère, avec des individus plus grands et plus

noirs, témoignant des métissages. Se disent venus du sud, de la région de Moanda, aux limites de la forêt et de la savane. Ils ont « suivi la piste des éléphants ». Village semblable à ceux des autres gens du sud, maisons quadrangulaires en torchis, de taille normale. Pagnes et vêtements européens. Quand ils partent en chasse, le village est entièrement abandonné et ils vivent alors en huttes rondes dans la forêt (91).

3° *Babongo des environs de Mbigou*

Le chef est noir, de taille normale, poilu, au nez fort. Il déclare : Les Babongo sont venus du village Koto ; ils ont laissé les blancs là-bas (92).

4° *Bakola de Mékambo*

Résumé des observations faites en 1961 par M. l'administrateur Cabrol qui a vécu quinze jours avec eux :

Près d'un millier, soit un dixième de la population du district. Dix villages, dont dix au nord de Mékambo (sur la Djouah) et deux au sud (région d'Ekata).

Origines : Ceux d'Ekata sont venus après la guerre de Poupou ; auparavant ils étaient à Ladié, dans le nord-est. Ceux de la Djouah sont venus de la région de Boué avec les Bongom ; ils sont rattachés aux clans Bongom Samoïdi et Samolala ; ils ont été groupés le long de la route il y a une dizaine d'années.

Anthropologie : Près de Mékambo fortement métissés. Ailleurs, taille moins d'un mètre cinquante, peau rougeâtre, nez triangulaire, velus, tronc plus large que les jambes.

Techniques : Pour la chasse, autrefois un épieu de bois durci (ambanhou). Ni arc, ni flèches. Aujourd'hui sagaies et filets de lianes tressées (kossa) : chiens portant des grelots de bois. Antilopes, phacochères, singes (y compris les anthropoïdes), serpents (la vipère cornue est particulièrement appréciée), tortues, grenouilles, crapauds, chenilles, escargots. Viande toujours cuite (dans des feuilles). Fosse et sagaie pour les éléphants. Abeilles enfumées, arbre abattu ; ruches-paniers. Cérémonie avant la chasse : appel du gibier avec corne d'antilope ; les animaux sont cités par leur nom.

(91) D'amples enregistrements de danses et chants ont été exécutés par M. Pepper dans ce groupe et dans le précédent.

(92) C'est la tradition Tshogo et Sangou.

L'opération de chasse est dirigée par le maître Bongom. Pêche au panier dans les marigots pour les femmes.

Vêtement ancien d'écorce. Habitation ancienne : case ronde, armature de lianes (lango), feuilles d'agoumpou ; parfaitement étanche ; lit de bois : pierres du foyer ; pas d'autre mobilier ; un seul trou : la porte.

Evolution : sensible surtout au nord. Villages groupés, du type gabonais courant ; cultures vivrières. Vont à Mékambo s'employer comme manœuvres et y vendre de la viande et du poisson sec, et acheter du sel, des matchettes, des fusils ; pagnes et vêtements européens ; indépendance croissante à l'égard des Bongom.

Mariage monogame, sauf quelques rares exceptions. Dot : cadeaux de viande, miel, poisson. Grande fête pour la circoncision (adultes ou adolescents). Adultère : femme battue. Vol et meurtre : compensation. Morts autrefois abandonnés avec la case, aujourd'hui enterrés.

Dieu (Zambié) reconnu, non prié. Le mort « se perd dans les feuilles ». Ni totem, ni interdits.

Numération du type Bongom (ils parlent bongom). Ecole pygmée à Ekata.

5° *Baka de la « zone vide » à l'est de Minvoul*

Observations communiquées par le P. Morel et un de ses collègues, professeurs au collège Bessieux à Libreville, qui ont passé un mois parmi eux en 1961.

Plus clairs que les Fang, enfants plus sombres que les adultes. Taille moyenne : hommes 1 m 50, femmes 1 m 40.

Nomades ; en 3 semaines, 5 campements. Circulent, en saison sèche dans toute la forêt vierge inhabitée entre Minvoul, Souanké et Djoum. Les pistes sont rafraîchies au passage à coups de matchettes ; impossibles à discerner pour un blanc.

Appellent Baka tous les Pygmées ; se nomment eux-mêmes Bangoumbé.

Ancêtres venus du nord, de pays lointains appelés Gouiya et Lomé. Ne sont jamais allés plus loin au sud. Savent qu'il existe, là-bas, d'autres Pygmées, mais ne les ont jamais vus (93).

(93) Il semble donc que la forêt du Gabon contienne, du point de vue des origines, deux catégories de pygmées : les uns venus du sud ou de l'est ; les autres (les Baka) venus du nord. On pourrait supposer que la zone originelle des pygmées était tout autour de la forêt et à sa lisière, région propice à la chasse et au refuge.

Langue différente du Fang, sauf pour les choses nouvelles. Comptent jusqu'à 5 ; après c'est « beaucoup ».

Haches étroites et coudées, matchettes, pas de forgerons. Autrefois épieux de bois durci au feu. Aucun souvenir d'arc et de flèches, pas d'arbalète. Fusils à piston prêtés par les Fang ; mettent une sagaie dans le canon. Tuent l'éléphant presque à bout portant, en se plaçant sous le vent. Ils se nomment le « peuple de l'éléphant ». Onze noms différents pour l'éléphant. Les femmes pêchent. Tous ont des dents limées en pointe ; « c'est plus facile pour manger la viande ». Commencent à faire quelques plantations. Portent des pagnes dans la forêt, mais des vêtements à l'euro-péenne quand ils viennent chez les Fang.

Famille patrilinéaire. Pas de chef, sauf le père de famille. Clans exogames correspondant aux clans Fang qui sont leurs patrons. Aversion matrimoniale et rancœur à l'égard des Fang qui veulent les empêcher de s'élever et les appellent sit (bêtes). Plaintes à Dieu de ne pas être traités en hommes.

Komba : Dieu. Cérémonial avec prières et danses. Ne transportent pas les ancêtres, mais conversent avec eux.

Les Pygmées, très gais dans la forêt, riant et chantant sans cesse, deviennent éteints et moroses dans les villages Fang.

QUELQUES CONCLUSIONS PROVISOIRES

1° *Diversité d'origines*

L'hypothèse de migrations provenant uniformément du nord-est, que divers auteurs ont autrefois formulée nous est apparue sans fondement. Il est possible qu'elle ait été, grossièrement ou non, dictée par les conceptions anciennes sur le peuplement de l'Afrique à partir de l'Asie, des peuples « chamites », etc..., tout un stock d'habitudes dues aussi bien à une extension abusive des récits bibliques qu'à l'étroitesse géographique de notre enseignement historique, qui a gagné peu d'étendue depuis l'Histoire dit « universelle » de Bossuet. En réalité nous avons trouvé des peuples venus du sud (dans le sud-ouest), de l'est (dans le sud-est et le centre), du nord (Fang, Kota, Benga), et, finalement un stock de peuples (Myéné, Bongom) dont la présence paraît trop ancienne pour que des origines non-gabonaises puissent en être encore affirmées à coup sûr, tout au moins par la voie des traditions orales.

2° *Difficultés d'une chronologie*

Sauf pour des périodes relativement proches, et chez les peuples patrilinéaires (où le décompte des générations est plus sûr), il est très aléatoire de dater les événements. Les souvenirs valables peuvent remonter jusqu'au père du grand-père ; au-delà ce n'est qu'une récitation de généalogies sans correspondance avec des faits historiques, ou bien des débris de faits sans perspective temporelle, ou des mythes dont l'interprétation peut être dangereuse. L'absence de dynasties royales et de professionnels de la mémoire rend toute chronologie ancienne quasiment impossible par les seules voies de la tradition.

3° *Ancienneté de l'homme au Gabon*

Cette mémoire confuse, incapable de concevoir des successions de siècles, habituée à penser dans le cadre d'une durée limitée, a pour effet d'abrégé le temps. Les Oroun-

gou parlent de Lopez comme s'il avait vécu hier. Les Zamane arrivent à Dieu après une dizaine de générations (chiffre déjà considérable). — Les migrations, à entendre les informateurs (et si l'on met à part les mythes) remonteraient au plus à 200 ans. Et toujours « il n'y avait personne ici avant nous » (sauf les fidèles Pygmées qui servaient d'avant-garde). C'est ce qu'on pourrait appeler la *contraction de la perspective temporelle*.

Si l'on s'en tenait à ces récits, en effet, l'Histoire du Gabon daterait d'hier. Il y a 300 ans, le Gabon aurait été une forêt vide, que des peuples venus de la savane seraient, brusquement et pêle-mêle, venus pénétrer, d'ailleurs en faible nombre.

Or cette conception est démentie : A, par les documents européens qui nous montrent, sur la côte, certains peuples en place depuis le xv^e siècle ; B, par l'état de la forêt, presque partout réduite à l'état de forêt secondaire (okoumé et sous-bois impénétrable), ce qui suppose une fort longue occupation étant donné la très faible densité humaine ; C, par l'existence d'une préhistoire, dont je parlerai en annexe.

4° *Insuffisance des traditions*

Il est donc indispensable, pour redresser les perspectives et compléter l'apport des traditions, de recourir à d'autres connaissances. Ce besoin est ressenti instinctivement par quelques informateurs qui, ayant reçu des rudiments d'instruction, essaient maladroitement d'ajouter aux récits des ancêtres des souvenirs livresques. Or la synthèse, pour être valable, ne peut évidemment être maniée que par des méthodes correctes et des gens habitués à les nuancer. A l'histoire documentaire doivent se joindre non seulement l'ethnologie, la linguistique, la préhistoire, l'anthropologie, mais la géographie, la pédagogie, la botanique, la paléo-climatologie. L'ethno-histoire suppose non seulement une double formation d'historien et d'ethnologue, mais la collaboration de spécialistes d'autres disciplines.

5° *Diversité des traditions pour un même groupe linguistique*

La répartition des peuples gabonais en groupes linguistiques (de 6 à 10 suivant les auteurs) pourrait faire croire à l'uniformité des origines de chacun de ces groupes, ce qui

simplifierait la question. En réalité les traditions sont loin d'être uniformes pour un même groupe. Ceci peut s'expliquer : A, par des souvenirs de longueur différente (les Benga assurent avoir laissé les Douala à leur droite et les Bakota à leur gauche, sans doute dans le Moyen-Cameroun, alors que les plus anciens souvenirs des Bakota ne remontent pas au-delà des affluents de l'Ivindo) ; B, par une assimilation des traditions à celle des peuples voisins (c'est ainsi que j'expliquerais, au moins provisoirement, l'extraordinaire cas des Massango, linguistiquement Eshira-Pounou, mais qui suivent la tradition Tshogo) ; C, par un changement linguistique (tel celui que l'abbé Walker avance pour les Galoa).

6° *Dispersion des groupes*

Due à l'espace, à la forêt, aux rivières infranchissables, aux nécessités de la chasse ou des cultures extensives, aux querelles internes. De là le cloisonnement en très petites unités, un morcellement quasi infini des droits sur le sol et ses ressources, les petites guerres permanentes avec les voisins, l'absence de circulation et de commerce, l'accentuation des différences, la multiplication des peuples.

7° *Rapports entre peuples*

Atténuant cet isolement : symbioses (entre Pygmées et autres groupes), commerce limité (sel, pagnes de raphia), alliances matrimoniales terminant les guerres, « parentés à interdits ».

8° *Uniformité des genres de vie*

A quelques détails près (importance plus grande de la chasse ou des cultures) la nature gabonaise impose des méthodes de subsistance, d'habitat, de vêtement, d'industries dont la monotonie remarquable a dû, plus d'une fois, lasser mes lecteurs. Le Gabon possède là, dans une certaine mesure, un élément d'unité.

9° *Equilibre de ces petites sociétés anarchiques*

Sans gouvernement, sans unité réelle dépassant le village, elles arrivaient, par le jeu des compensations, à maintenir les coutumes, une paix relative entre les familles et, dans une large mesure, l'égalité des conditions dans une liberté individuelle assez large.

10° Rôle de la traite des esclaves

Elle était (là où elle existait) un moyen de maintenir la coutume et de se procurer des marchandises en éliminant les indésirables. Que la traite ait provoqué dans certaines régions des situations infernales de chasse à l'homme, c'est certain ; mais, à part les Shaké, nul ne nous l'a décrite sous cet aspect classique. D'autre part les populations qui ont fourni le plus d'esclaves sont aujourd'hui les plus nombreuses. Ainsi l'examen des circonstances locales peut amener à réviser l'aspect de certains phénomènes historiques. Cet aspect interne de la traite n'enlève rien, bien entendu, aux horreurs du trafic des négriers.

Deuxième partie

ARCHIVES

REMARQUES GÉNÉRALES

Les archives gabonaises sont extraordinairement déficientes. Je ne puis, là aussi, que remercier le Gouvernement et les autorités administratives de m'avoir ouvert libéralement leurs étagères, même celles qui étaient étiquetées « confidentiel ». Les résultats sont loin d'être nuls, mais ils sont loin de répondre à ce qu'on pouvait légitimement attendre d'un pays où une administration française paperassière s'est installée il y a près de 120 ans. Avant 1910 il n'existe à peu près rien. Donc, c'est un abîme de près de 70 ans. L'Histoire documentaire remonte beaucoup moins haut que les traditions orales ; elle est moins âgée que nos vieillards — et pourtant les papiers ont existé. Comment s'est produite cette radicale *érosion des archives* ? Question grave pour l'historien, car il paraît bien probable que le Gabon ne constitue pas une exception et que la plupart des archives tropicales ont subi de semblables catastrophes.

Il convient de distinguer : 1° les archives du gouvernement, des missions et du commerce. 2° les archives des circonscriptions administratives.

1°) La quasi nullité des archives gouvernementales est peut-être explicable par les changements de ces dernières années (changement de personnel et changement de locaux), par certains événements antérieurs (1940), par l'absence d'archiviste, et, en partie, par la situation subordonnée du Gabon à l'égard de Brazzaville qui, à certaines époques, fut totale, le lieutenant-gouverneur n'intervenant que pour apposer son « vu et transmis ».

Cette subordination ouvre par contre un espoir : l'essentiel des archives gabonaises doit figurer parmi les archives du Haut-Commissariat de Brazzaville, transférées récemment en France. Il est seulement à souhaiter que ces documents, encore en caisse à Bordeaux, puissent être mis rapidement à la disposition des chercheurs.

Si l'on ajoute à ces archives celles des ministères français, surtout celles de l'ancien ministères des Colonies, il

faut conclure que l'essentiel des documents sur l'histoire du Gabon se trouve en France, et c'est heureux car ils y sont conservés par des méthodes correctes.

Il en est de même des missions et des maisons de commerce. Les documents anciens, quand ils n'ont pas disparu, ont été envoyés à la maison mère, en France, en Angleterre, ou en Amérique.

2°) Les archives des circonscriptions (régions et districts) sont, dans l'ensemble, d'un plus grand intérêt que celles du gouvernement. La succession des rapports annuels donne une bonne idée de la vie locale et de ses progrès. Malheureusement elle est loin d'être régulière. Depuis 1959 les rapports disparaissent. De 1947 à 1959 ils existent généralement. Il y a des lacunes sérieuses dans les années de guerre. La période 1935-1939 est souvent bien représentée. Celle de 1929-1934 est moins régulière. De 1914 à 1929 c'est souvent le vide. Les années 1911 à 1914 se rencontrent parfois. Avant 1910, aucun rapport, et rarement des journaux de poste ou des registres de correspondance sans continuité.

La différence entre les époques peut s'expliquer par l'intérêt plus ou moins grand porté par les gouverneurs généraux (ou leurs chefs de service) à ces rapports et leur exigence à cet égard. Il y a aussi, peut-être, une question de papier : les rapports trimestriels anciens, sur papier imprimé fort, ont le mieux résisté. Il faut tenir compte aussi de la prise en charge par les sociétés concessionnaires, avant 1910, d'une partie du territoire. Mais tout cela ne suffit pas à expliquer la disparition totale des archives anciennes et celle de séries entières des archives récentes, parfois même l'inexistence de toute sorte d'archives, sauf pour les toutes dernières années.

On dit : « les termites » ; excuse facile. La responsabilité initiale n'incombe pas à ces bestioles qui mangent seulement les papiers qu'on leur abandonne, mais à l'incurie des hommes, à leur manque d'intérêt pour le passé, à un défaut d'organisation, aux changements fréquents de personnel, à l'exiguïté des locaux.

Le processus de la destruction, tel que je crois l'avoir saisi, est le suivant : on accumule les papiers anciens en liasses, reliées ou non par une ficelle, sur des étagères ou sur le sol des bureaux, où ils deviennent vite encombrants. Un jour on décide de faire de la place. On fourre le tout dans des magasins débarras, pêle-mêle avec le matériel réformé. Aucun classement préalable : les documents inté-

ressants sont noyés dans un océan de vieux quittanciers à souche, de correspondances périmées, de comptabilités défuntés. Ils dorment là, empilés dans des caisses ouvertes ou sur des étagères vétustes, voire même tout simplement sur un sol de ciment craquelé ou de terre battue. La chaleur, l'humidité, les insectes, les rats font leur œuvre. Au bout de quelques années, ce n'est plus qu'un magma repoussant que l'on brûle en bloc.

De loin en loin s'est rencontré un administrateur soucieux d'être documenté sur son territoire et qui a sauvé les rapports de quelques années en les conservant dans son bureau. De là les séries discontinues. Leur état de conservation n'est pas toujours parfait ; certains papiers se sont ramollis à la chaleur humide, les épingles et les trombones ont rouillé, des pages entières sont devenues illisibles ou ont été dévorées par les insectes spécialistes du papier.

Un mode mineur de destruction, c'est la modification des circonscriptions administratives. Des postes supprimés, rien ne subsiste. Des changements de chefs-lieux de région ont amené des déménagements catastrophiques, soit qu'on ait égaré les archives, soit qu'on les ait brûlées pour s'alléger.

Le mal étant dénoncé, quel pourrait être le remède ? Les archives de Yaoundé et de Brazzaville ont été sauvées et classées grâce à l'envoi d'archivistes paléographes, celles d'Abidjan par l'affectation d'un fonctionnaire ivoirien, qui a reçu une spécialisation et qui a pu veiller sur elles plus de 25 ans. Les Archives Nationales accepteraient sans doute de former un fonctionnaire ou un étudiant gabonais d'un niveau d'instruction assez élevé, qui pourrait assurer le classement des archives centrales et veiller, par des tournées d'inspection, à la bonne tenue des archives des circonscriptions. A défaut, tout agent serait utile s'il avait le sens de l'ordre, la capacité de discerner les documents importants, et surtout la stabilité nécessaire. Des recommandations aux préfets et sous-préfets pour le tri et le classement périodique seraient nécessaires. Reste le problème des locaux, qui doivent être spécialisés, bien protégés et d'une ampleur correspondant aux archives existantes et à venir. Je suis persuadé que ce cri d'alarme sera entendu par le gouvernement gabonais, légitimement soucieux de préserver son patrimoine national.

J'espère vivement que l'inventaire rapidement dressé ci-dessous pourra le servir à préserver ce qui reste. Là où

je l'ai pu (c'est-à-dire presque partout), j'ai analysé la plupart des documents, en vue de l'*Histoire du Gabon*. Je me bornerai ici à des indications très brèves, qui pourront cependant être utiles à d'autres chercheurs et aux administrations locales.

LIBREVILLE

Gouvernement

Les papiers hérités du Haut-Commissariat sont pauvres et difficiles à consulter. Ils se trouvaient, lorsque je les ai vus, répartis entre la Présidence et la Vice-Présidence. Dans la première ils occupaient un petit magasin étroit, mais sec. A la Vice-Présidence, dans une cave obscure, sur des rayonnages de bois, les dossiers sont entassés sans ordre, avec de vieux livres rongés et des collections de l'*Officiel*. Le Président Léon Mba a bien voulu, sur ma demande, prescrire un pré-inventaire des dossiers qui s'est réalisé dans des conditions acrobatiques, et dont je remercie madame Loiseau et ses collaborateurs.

Les dossiers de la Présidence semblent pour la plupart provenir des Affaires politiques, des Affaires économiques et du Personnel. A citer, notamment : Douanes, Justice, Déportés politiques, correspondance depuis 1935, Réorganisations administratives (1905 à 1954), Marine (1900-1958), Requêtes indigènes, charlatanisme, Travaux publics, Enseignement (1910-1955), Main-d'œuvre, Commerce extérieur (1912-1942), Guerre 1914, Guerre 1939, Agriculture, Affaires allemandes (1900-1914). A noter l'absence totale des rapports politiques et économiques. Les quelques dossiers que j'ai consultés m'ont paru d'administration courante et d'un intérêt historique faible.

A la Vice-Présidence on trouve les registres du « Courrier au départ » de 1911 à 1918, puis 1924-1925, 1930-1931, 1941, la « correspondance avec le gouverneur général » de 1932 à 1945, avec des années manquantes. J'ai analysé le premier registre (1911-1914) où, dans une masse de correspondances courantes, se trouvent quelques lettres d'un certain intérêt. A noter aussi les dossiers « Confidentiel » 1911, 1927-1930, 1936-1937, la « Correspondance avec le ministère des Colonies et les Colonies étrangères » 1939-1944 (très décevant malgré le titre et la date), et les dos-

siers de personnel de divers services (1934-1949), très lacunaires.

Très faible récolte au total. Aucun document ancien. La Haute Représentation de France nous a assuré, de son côté, n'avoir rien conservé.

Il convient évidemment d'ajouter à cette liste les archives des services spécialisés : Enseignement, Santé, Travaux publics, Agriculture, Eaux et Forêts, Inspection du Travail. Il ne semble pas que l'on puisse en espérer des documents anciens, mais des rapports intéressants sur l'évolution récente.

Région de l'Estuaire

Les archives de la mairie de Libreville ont été, en partie transférées à la Région de l'Estuaire, en partie brûlées en 1956, y compris l'état-civil.

A signaler à la Région de l'Estuaire :

1°) Quelques dossiers, notamment : A. « Biens ancestraux mpongwés » et « Affaires mpongwés » : indemnités réclamées pour terrains de Libreville non compris dans les traités passés par les rois au siècle dernier ; l'affaire commence en 1941 et une indemnité est accordée en 1954. B. « Coutumes » : Procès-verbaux de la Commission chargée, en 1949, de recueillir des traditions pour l'Histoire. Cette commission comprenait, notamment le futur Président Léon Mba, l'abbé Walker, le R. P. Gautier. Rien n'y figure qui ne soit déjà dans leurs œuvres publiées. Noter les conclusions de l'administrateur : « Il me paraît que les traditions locales sont à peu près perdues pour l'époque antérieures à l'occupation française ; que, pour les faits postérieurs à cet établissement, elles ne sont guère plus fermes et se mélangent, dangereusement pour la vérité, avec les souvenirs confus de lectures à demi oubliées. »

2°) Des rapports annuels, malheureusement très récents : 1948 à 1951, 1954 à 1957. Les rapports 1948-1950 sont particulièrement copieux et constituent de véritables monographies de Libreville et des autres districts (Kango, Cocobeach), avec des vues sur l'évolution. Noter que tous ces rapports sont qualifiés de « politiques ». Aucun rapport économique.

Chambre de Commerce

1° Bibliothèque Haug, provenant de la Mission protestante de Ngomo (Moyen Ogoué) ; comprend : A. 55 cartes,

allant de 1872 à 1910, la plupart du Service hydrographique et concernant le Bas Ogoué ; cartes de Haug sur la région des lacs. B. 143 volumes dont 55 sur le Gabon, notamment certains ouvrages de la Mission protestante sans doute difficiles à trouver ailleurs.

2°) Collection de dessins du temps des explorations (certains reproduits dans le « Tour du Monde »).

Missions et maisons de commerce

Mgr Adam m'a dit que tous les documents historiques avaient été envoyés à la maison mère des Pères du Saint-Esprit, à Paris. Il m'a remis un annuaire imprimé de la Mission, qui constitue un catalogue historique sommaire de son activité.

M. le pasteur Stoecklin a bien voulu me communiquer un certain nombre de documents qui, pour être imprimés, n'en sont pas moins précieux et difficiles à consulter :

1. « The Missionary Herald » (American board of Commissioners for Foreign Missions), 35 feuilles détachées contenant les lettres des missionnaires au Gabon de 1842 à 1853.
2. « Sketch of the gaboon Mission » par le Rév. William Ireland, 1864 (4 feuilles).
3. « Gaboon », carte extraite de « Maps of Missions of the American Board of Commissioners for Foreign Missions », Boston, entre 1856 et 1861, une page.
4. « A History of the Presbitary of Coriseo » du Rév. R. A. Nassau, Trenton USA, 1888 (photographie du document, 27 pages).
5. « La Mission évangélique au Congo français », rapport de la Mission Teissère-Allégret, 1891, 32 pages.

Les représentants des maisons Hatton et Cookson, John Holt, SHO m'ont assuré que leurs documents anciens avaient été soit détruits, soit envoyés à leurs sièges en Angleterre ou en France.

OGOUE-MARITIME

Région de l'Ogoué-Maritime (Port-Gentil)

1°) Registre de correspondance de Cap Lopez du 10-7-1899 au 12-12-1901.

2°) Rapports annuels (surtout rapports politiques) de 1950 à 1959 (commune et région) : vie politique, évolution

économique, population. Tous les rapports antérieurs auraient été brûlés en 1949.

Mission Sainte-Anne du Fernan Vaz

Je n'ai pu m'y rendre, mais M. le sous-préfet Fanguinovéni m'a adressé un résumé des principaux faits survenus de 1887 à 1897 qui semble indiquer la présence d'un registre tenu par le R. P. Bichet, contenant des renseignements précieux pour l'histoire des Nkomi à cette époque.

NGOUNIÉ

Fougamou — District

Rapports politiques 1929 (un trimestre), 1932-1933, 1946 à 1959 (manque 1958). Rapports économiques 1937, 1939, 1940, 1943 à 1958 (manquent 3 années ; plus étoffés que les rapports politiques). Rapport Maclatchy sur la subdivision de Mimongo (voir Mimongo).

Mouila — Région de la Ngounié

« Au pays des Ishogos », copie dactylographiée d'un récit de voyage de l'abbé Walker en 1907. Rapports (semestriels ou annuels) 1926, 1927 (avec rapports des districts), 1928, 1930, 1932, 1935 à 1939, 1950.

Dossier sur Allal el Fasi (déporté 1936-1941).

Mouila — District

Rapports 1927 (signale : archives inexistantes), 1936 à 1939, 1943 à 1949, 1954 à 1959.

Ndendé — District

Rapports politiques 1947, 1950, 1951, 1954, 1956, 1958. Rapports économiques 1950-1951.

Mimongo — District

1°) Journal du Poste comprenant 4 cahiers : 1, mai 1935 à décembre 1938 ; 2, juillet 1935 à mai 1950 (tournées) ; 3, janvier 1940 à janvier 1947 ; 4, janvier 1947 à mai 1949. Les deux premiers cahiers, où l'on voit se dérouler la vie d'un poste isolé et l'activité administrative sont intéressants ; les deux derniers ne contiennent guère que l'indication des passages et du temps (brouillard, « brouillard

épais » ; noté, pour le mois de juin 1940, cette phrase caractéristique : « Aucun événement important au cours de cette période. »)

2°) Rapports périodiques : mars 1924, un trimestre 1933, 1^{er} et 2^e trimestres 1936. Années 1938, 1939, 1941, 1943, 1946, 1950 à 1959. Intéressant pour l'évolution d'un poste isolé, sans école, sans mission, sans routes jusqu'en 1941 : vie traditionnelle, portage, prospections minières, recherches de tracés pour routes.

3°) Rapport Maclatchy sur la subdivision de Mimongo (1936, dactylographié, 124 pages). Excellente monographie sur l'histoire de l'occupation française, les populations, la vie matérielle, la société, les coutumes.

Mbigou — District

1°) Journal du poste, 3 cahiers : 1, mai 1933 à mai 1940 ; 2, 1945-1946 ; 3, décembre 1951 à juillet 1953. Difficulté du recrutement de travailleurs et de prestataires.

2°) Rapport politique 1926 (petite monographie), 1927 à 1939, 1941, 1943 à 1948, 1950 à 1959.

NYANGA

Tchibanga — Région de la Nyanga

Rapports mensuels 1911 (« circonscription des Bayaka » ; « les indigènes se tiennent à l'écart du poste ») et 1912. Rapports annuels 1918 (bonne mise au point de la situation : Bayaka hostiles, maladie du sommeil, grippe, « hommes-tigres », portage, palmistes, pas d'école), 1931, 1932 et 1933 (un trimestre).

Mayoumba — District

Rapports mensuels 1911 (fin du monopole CFCO). Rapports économiques 1949 (le courrier postal est encore transporté par piétons), 1950-1951-1953. Rapports politiques 1949, 1951, 1952 (rapport Moncoucut sur l'évolution des populations), 1953, 1957, 1959. Au greffe du tribunal de Mouila : état civil de Mayoumba depuis 1886.

Mayoumba — Mission catholique

Journal de la Mission ; 2 cahiers : A, 1936-1952 ; B, 1953-1961. Les cahiers les plus anciens auraient été por-

tés par le R. P. Heidet à la Mission de Paris. Registre des baptêmes depuis 1889.

OGOUE-LOLO

Koulamoutou — Région de l'Ogoué-Lolo (ex : « circonscription des Adoumas »)

Rapport annuel 1934 (bonne mise au point), 1949, 1950, 1953. Rapport du district de Lastourville 1933, 1936, 1943 à 1951.

Koulamoutou — District

Toutes archives brûlées en 1954. Rapport 1955 à 1958 et 1960. On trouve, à la Région, les rapports 1946 à 1950.

Lastourville — District

1°) Jean Rigo : Le soixantième anniversaire de Lastourville (1883-1943), manuscrit dactylographié de 20 pages en très mauvais état. Notice sur Lastours, Madiville, les payeurs Adouma, le rôle de Lastourville 1883-1885, les administrateurs de la ville depuis 1909. Dénonce la « pauvreté des archives ».

2°) Dossier « La guerre contre les Bawandji, 1928-1929 ». Important. Nombreuses pièces réparties en plusieurs sous-dossiers : Wango refuse longtemps de payer l'impôt, gardes accueillis à coups de fusil, colonnes, établissement poste Pougui, administrateur Le Testu ramène la paix après un an et trois mois d'hostilités. Décès Wango sur Congo, cours transport.

Dossiers procès pour attaques à main armée et incendies de villages contre les insurgés (1929).

3°) Rapports périodiques : 1929, 1930-1931, 1933 à 1939, 1941 à 1948, 1950, 1953-1954, 1957, 1958 (tableaux population, sectes « Mademoiselle » et « Nzobi »).

HAUT-OGOUE

Franceville — Région du Haut-Ogoué

Ce poste, du point de vue des archives, peut être pris pour modèle. Il y a eu là à un certain moment, et peut-être

à plusieurs, des administrateurs qui ont eu un intérêt pour les vieux papiers et qui ont su classer ceux qui le méritaient et assurer leur conservation.

On ne trouve aucun document du temps des explorateurs, le poste ayant été supprimé et remplacé par la SHO Mais, depuis son rétablissement, en 1910, les rapports et les documents importants ont été classés dans des cartons avec indication du contenu, jusqu'en 1929. Dans les années suivantes, le classement est moins important et il y a des trous. Dans l'ensemble pourtant, on trouve ici une continuité que l'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Les archives sont placées dans un bureau à part, communiquant avec le bureau du chef de Région. C'est un local assez vaste, sec, bien aéré, avec une table pour la consultation et des étagères à bonne portée et en bon état.

1°) *Documents divers* : A, cartes (en un dossier à part) : cartes routières au 50 000^e, sur calques ou papiers à dessin, sans dates pour la plupart, les autres de 1913 à 1935. Itinéraires de tournées, croquis de la subdivision, reconnaissance de pistes. B, cahiers d'enregistrement du courrier au départ avec les subdivisions (94) juin 1917 à mai 1932, avril 1944 à octobre 1948 (arrivées et départs). C, règlements de palabres, d'avril 1941 à septembre 1948.

2°) *Rapports sur la SHO*, pour 1910, 1912, 1913, 1918 (une seule factorerie, à Franceville; traitants dans la brousse; vente marchandises; achat caoutchouc et ivoire, début des palmistes; détails sur la vie traditionnelle, les prix, les transports; stagnation faute de concurrence).

3°) *Archives* : A, 1910-1915 : rapports sur factoreries, insoumissions, extensions et réductions de la zone occupée. B, 1916-1919 : rapports tournées, rapports subdivisions Franceville; réfractaires. C, 1920-1925 : rapports subdivisions Franceville, Okondja, Zanaga; rattachement du Haut-Ogoué au Moyen-Congo (1925). D, 1926-1939 : insurrection des Wandji, affaires d'Okondja. E, 1936-1938 : sectes. F, 1940-1948 : ralliement 1940.

4°) *Rapports politiques de la Région (1910-1929)* : 1911 à 1914 1916, 1922-1925, 1927-1929.

(94) Les régions se sont appelées à certains moments Circonscriptions, Cercles ou Départements; les Districts ont porté le nom de Subdivisions ou d'Arrondissements. L'expression « poste » correspond aux premiers temps de l'occupation ou à des commandements subordonnés et temporaires. Il sert aussi, d'une manière générale, à désigner un établissement administratif ou militaire, quel qu'il soit.

5°) *Rapports des subdivisions* : Okondja 1922, 1923, 1930-1931, 1938-1939, 1948, 1950. Franceville 1918-1919, 1937, 1939, 1941-1943. Zanaga 1926.

6°) *Rapports Okondja* : 1926-1936.

7°) *Rapports politiques et économiques Région* : 1930-1931, 1935-1939, 1947.

8°) *Rapports économiques* : 1950-1959.

9°) *Rapports politiques* : 1945-1959 : rattachement Haut-Ogoué au Gabon (1947).

10°) *Rapports des Services* : Santé (1954-1958), Enseignement (1955-1958), Agriculture (1957-1958).

OGOUE-IVINDO

Boué — District

Rapports politiques 1948 à 1954.

(Ancien chef-lieu de Région, archives anciennes transférées à Makokou.)

Makokou — Région de l'Ogoué-Ivindo

1°) *Cartes* : Cartes annexes du rapport Moncoucut (1951). Cartes manuscrites du district de Boué (1927), du département de la Djouah (1938), des agglomérations de Boué (1935) et Makokou (1938), et autres sans dates.

2°) Copie manuscrite de vieux *textes* (notamment sur les impôts indigènes jusqu'en 1908), un volume dont la reliure manque.

3°) *Journal du poste de Lastoursville 1888* (porte indication erronée : « Boué 1888 ») : convois, guerres entre villages ; chef de poste : Crampel en juillet-août.

4°) Registre des correspondances de la station de Boué 1888-1891 (relié) : palabres, articles de traite, pillages de pirogues, conflits pahouins-adoumas, isolement du poste en saison sèche.

5°) « *Station de Boué. — Copie de lettres 1891 à 1896* » (trois registres sans reliure, le premier en mauvais état).

6°) *Boué. — Copies de lettres 1913 à 1916* (registre sans reliure, en mauvais état).

7°) *Tracés de routes et d'itinéraires*.

8°) *Rapports des subdivisions depuis 1937*.

9°) Rapports de la Région (n'ai pu les voir ; sous clefs, préfet absent).

Makokou — District

Cartes des reconnaissances du chemin de fer (sans date). Journal du poste de Kemboma 1931-1933. Registre de tournées 1935-1940, 1940-1948. Journal du poste 1919-1940, 1951-1953, 1954-1956. Rapports politiques 1937 à 1939, 1941 à 1954, 1956 à 1959. Rapports économiques 1937 à 1942, 1944 à 1950.

Rapport Moncoucut (13-11-51) sur le peuplement et l'organisation administrative de l'Ogoué-Ivindo (manquent la 3^e partie et les cartes).

Mékambo — District

Rapport Moncoucut complet, avec cartes. Journal de tournées 1934-1936. Journal du poste 1936-1951 (Kemboma 1936, Mékambo ensuite). Rapports annuels 1938 (mise au point situation à la fin de l'isolement), 1939 à 1959 (continuité intéressante pour juger de l'évolution).

WOLÉ-NTEM

Mitzic — District

Rapports annuels 1926 à 1929, 1936, 1938-1939, 1941, 1944 à 1947, 1949 à 1954, 1956, 1959.

« L'Histoire de la fondation du Mitzic », manuscrit dactylographié de 22 pages, communiqué par Moïse Nkogho-Mvé, directeur d'Ecole officielle à Mitzic.

Oyem — Région du Wolé — Ntem

1^o) *Documents allemands* (dans une chemise cartonnée, intitulée : Monats Halbjahres Jahres Sonder Berichte des Bezirks Wolö-Ntem) : A, Reste d'un registre (pages blanches depuis la page 244, tout le reste manque). B, Traduction française, probablement des pages détruites du registre de correspondance, lettres et rapports du Hauptman Haedike au gouvernement impérial à Buéa ; lettres du 31-1-1913 : « les gens de la brousse veulent nous ignorer » ; rapport du 3-9-1913 ; occupation de Njork, « état de guerre permanent » ; rapport annuel 1913 (du 1-4-14, signé du Hauptman Liebe) ; colonnes, « la circonscription ne peut pas être regardée comme soumise », il faudra « de l'énergie et de la force ». C, Pièces en allemand, 1913, signées Haedike.

D, Registre 1914 (début) en allemand, signé Liebe. E, Protocole final pour le fonctionnement de la Commission de délimitation (1911, en français et en allemand, multigraphié).

2°) *Registres correspondance* : 1932-1935 et 1935.

3°) *Rapports périodiques* (annuels, semestriels, trimestriels. Politiques par Régions et subdivisions ; de plus rapports économiques depuis 1936) : 1932 à 1934 (celui-ci, de Le Testu, protestant contre le recrutement qui favorise les exodes vers la côte), 1935 à 1939, 1940 à 1950, 1954 à 1957 (ensuite seulement quelques rapports de subdivisions).

Un « Aperçu historique sur la ville d'Oyem », manuscrit rédigé par M. Ekoga Edouard, sous-préfet adjoint, m'a été communiqué par lui à Minvoul. Va de l'arrivée du capitaine Cottes en 1900 jusqu'en 1958. Donne les noms des administrateurs et les principaux événements.

Bitam — District

Rapports annuels (politiques et souvent économiques) 1933, 1936 à 1939, 1941 à 1956, 1959 (notes).

Minvoul — District

Rapports économiques 1936, 1943, 1949 à 1951. Rapports politiques 1949 (réouverture du poste, fin du « joug de Bitam »), 1950 à 1952 (dans ce dernier, considérations sur le dépeuplement), 1953, 1955, 1960. Tournées de l'administrateur Bordenave, 1949, dont chacune constitue une petite monographie de village.

Monographie du district de Minvoul, par M. de Châteauvieux (administrateur à Minvoul de 1955 à 1960), communiqué par M. Ekoga : Histoire, populations, économie.

ANNEXES

1. — Textes enregistrés au magnétophone.
2. — Bio-bibliographie de l'abbé Walker.
3. — Préhistoire.

ANNEXE I

TEXTES ENREGISTRÉS AU MAGNÉTOPHONE

En dépôt

à la Phonothèque des Archives Traditionnelles Gabonaises
(Centre ORSTOM de Libreville. Directeur : M. Herbert Pepper)

OBJET	Numéros provisoires des enregistrements	Observations
Récit sur l'origine des Galoas par le Chef Agningat (Lambaréné)	01. 05. 001. 01. 54	non encore transcrit
Récit sur le roi Nkombé (Lambaréné)	01. 04. 001. 02. 54	»
Récit sur le marquis de Compiègne (Lambaréné)	01. 05. 001. 03. 54	»
Origine du nom de Lambaréné (Lambaréné)	01. 05. 001. 04. 54	»
Récit sur l'histoire des Galoa par Alléla Auguste (Lambaréné)	01, 04. 037. 01. 61	»
Récit sur l'origine des Galoa (village Opoumouana sur l'Ogoué)	01. 05. 038. 01. 61	»
Récit sur l'origine des Galoa par Alemdamyé Louis (Vil. Assouka)	01. 05. 039. 07. 61	»
Récit sur l'origine des Galoa par Nkombegnondo Félix (vil. Assouka)	01. 05. 039. 02. 61	»
Récit sur l'origine des Galoa par Mpira (vil. de Nombedouma)	01. 05. 040. 07. 61	transcrit
Entretien sur l'histoire de Libreville et des environs avec l'abbé Walker	01. 05. 031. 01. 60	non encore transcrit
Récit sur l'origine des Benga par Jacques Essassoula (Libreville)	13. 05. 001. 01. 61	»
Chant de migration Bapounou par Nwélé (Mouila)	03. 05. 004. 01. 61	transcrit

OBJET	Numéros provisoires des enregistrements	Observations
Récit sur les miracles de Nzamba-Simbou, chez les Bapounou (Mouila)	03. 05. 004. 02. 61	transcrit et traduit
Récit sur l'origine des Mitshogo et le voyage des ancêtres, par Mondendé-Ananga. (Mimongo)	07. 05. 014. 01. 61	non encore transcrit
Histoire du départ des Shimba et des Mitshogo menacés par l'oiseau qui mangeait les hommes	07. 05. 014. 02. 61	»
Histoire sur l'origine des hommes et la séparation des blancs et des noirs : (chez les Pové, Koulamoutou)	14. 05. 021. 02. 61	»
Récit sur la création du monde (chez les Banzabi de Koulamoutou)	15. 05. 022. 03. 61	»
Récit sur de Brazza (chez les Mindoumou de Franceville)	17. 04. 027. 01. 61	»
<i>Chez les Fang-Ntoumou</i>		
Origine du clan Nkodjé (Akok 2)	02. 05. 068. 01. 60	non encore transcrit
Généalogie des Nkodjé (Akok 2)	02. 05. 068. 02. 60	»
Enieng Y'Okoa (la vie d'autrefois) récit historique sur les gens et les lieux de la région d'Oyem	02. 05. 044. 07. 60	»
Création du monde et origine du Mvett par Nzué Nguema (durée : 10 h consécutives, Anguia)	02. 05. (de 076 à 089) 01. 60	»
<p>Note : Le travail de transcription en écriture phonétique et de traduction ne pourra être achevé avant des délais assez longs ; il faut trouver des interprètes connaissant le dialecte intéressé, suffisamment instruits et ne trahissant pas le sens. Ces travaux délicats seront menés sous la direction de M. PEPPER.</p>		

ANNEXE II

BIO-BIBLIOGRAPHIE de l'abbé *André Raponda Walker*

Le Gabon compte deux grands vieillards (95). Ce volume consacré aux vieillards gabonais ne pouvait les oublier.

Albert Schweitzer, à vrai dire, n'a pas besoin de ma faible voix. Le monde entier lui rend un juste hommage. Le cénobite de la forêt vierge, avec son activité juvénile, l'originalité têtue de son action et de sa pensée, son amour sans limites et sans illusions pour l'humanité et pour toutes les formes de la vie, reste, à 86 ans, un des phénomènes les plus stimulants du xx^e siècle.

De quatre ans son aîné, l'abbé Walker, si réputé et si aimé qu'il soit au Gabon, ne se trouve guère cité en Europe que par quelques rares spécialistes. Or la connaissance du Gabon lui doit beaucoup dans nombre de disciplines et notamment en ethno-histoire. Sa personnalité et son œuvre, du reste peu communes, ont donc ici leur place légitime.

Rien de plus simple et de plus sympathique que son abord. Lorsque, montant la rampe qui vient de la mer, on gagne le « Plateau » de Libreville, on trouve, à la gauche du palais du Gouvernement, derrière l'église Saint-Pierre, une petite construction blanche dont la porte et la fenêtre sont toujours ouvertes. C'est l'ermitage de l'abbé, une seule pièce dont il ne sort pas et où vous êtes certain de le trouver en permanence devant sa machine à écrire. Il y a là deux vieux fauteuils et des étagères, également encombrés de livres et de notes, et un petit autel où le pape l'a autorisé à dire sa messe. A chaque instant entrent des enfants, des religieux, des visiteurs de toutes sortes ; ce célibataire a une vaste famille d'amis.

Physiquement, c'est un nonagénaire, avec une jambe qu'un accident a rendue impotente ; le visage, un peu plus foncé que sa soutane blanche, porte des taches de vieillesse ; le corps est tassé ; il a au repos l'expression un peu triste et lointaine de ceux qui ont longtemps vécu. Mais, dès qu'il se met à parler,

(95) Je ne parle pas du président Léon Mba, père du Gabon moderne. Ses concitoyens l'appellent affectueusement « le Vieux ». Mais il n'a pas encore 60 ans ; c'est un jeune homme.

l'impression première s'efface ; nul n'est plus « dans la vie », curieux, intéressé par tout et intéressant pour tous ; l'esprit est clair, la mémoire prodigieuse, l'activité intellectuelle incessante ; et comment décrire ses bons rires, sa malice, sa joie à évoquer certains souvenirs, son éclatante jeunesse ? Jamais la dualité du corps et de l'esprit ne m'est apparue plus étonnante.

J'ai eu avec lui plusieurs entretiens ; mes questions touchaient les sujets les plus divers d'histoire, de coutumes, de linguistique ; la réponse était toujours immédiate, précise, souvent pittoresque. J'en extrais, ici, ce qui se rapporte à lui-même, en m'excusant de ne pouvoir rendre l'allure et le charme de ses réparties.

André Raponda Walker est né le 19 juin 1871 au village de Louis, c'est-à-dire au centre historique de Libreville. Il vient donc de fêter son 90^e anniversaire. Son père était l'explorateur Bruce Walker, un des grands prédécesseurs de Brazza. C'est lui qui installa, au Gabon, la maison Hatton et Cookson de Liverpool, et qui réussit le premier à remonter l'Ogoué jusqu'à Lopé. La mère de l'abbé était une Mpongoué de Chinchoua, nièce du roi Georges et, du côté maternel, parente du roi Louis.

Les premiers souvenirs du jeune Walker sont ceux du ponton sur lequel son père avait fixé sa résidence et son comptoir, en face de l'île Elobey qui fait maintenant partie de la Guinée espagnole. Cette utilisation des vieux navires était alors courante ; elle permettait d'éviter à la fois les miasmes de la côte et les vols. Le navire de Walker s'appelait *Princess Royal*. Un toit de planches abritait le pont d'un bout à l'autre ; au milieu étaient les magasins, sur l'avant les employés ; à l'arrière le patron s'était aménagé une habitation confortable, avec une riche bibliothèque consacrée principalement à l'Afrique. La curiosité scientifique, l'abbé l'a donc reçue en héritage.

A quatre ans, son père l'envoie en Angleterre, à Southampton. « *L'anglais a été ma première langue.* » Bruce Walker, protestant, est en bons termes avec toutes les missions et il a laissé baptiser l'enfant par les catholiques, comme le désirait sa mère. N'empêche qu'à Southampton on lui fait fréquenter le temple en même temps que l'école. Que s'est-il passé alors ? Le jeune André, habitué à la liberté, a-t-il eu le mal du pays ? On le met sur un bateau et il rentre au Gabon. Il ne le quittera plus. Comme il le dit plaisamment :

« *Je ne suis pas retourné en Europe depuis 1876.* »

Le voilà dans sa famille maternelle, au village de Louis. « *Mais j'étais trop turbulent ; alors on m'a mis interne, à la Mission Sainte-Marie.* » Il a 6 ans. Monseigneur Bessieux et le roi Denis viennent juste de mourir. Libreville n'est encore qu'un alignement de villages mal reliés ; sur le plateau s'élèvent seulement la maison du gouverneur et celle des sœurs. Au large, se dressent les pontons, aux noms évocateurs : Eurydice, Catinat, Minerve, Alceste. La véranda de la maison épiscopale est faite

de débris de frégates. C'était presque encore le Gabon de Louis-Philippe et de Bouet-Villaumetz.

De 1877 à 1897 André Walker fait ses classes, d'abord à « l'école des petites sœurs », puis au petit et au grand séminaires. Sa vocation sacerdotale s'affirme, sans contrarier sa curiosité et sa bougeotte. Il est envoyé en stage au Fernan Vaz, puis au Cap Esterias. Le 23 juillet 1899, il est ordonné prêtre. Il a été, sauf erreur de ma part, le premier prêtre gabonais.

Le Gabon, à part les stations le long des fleuves, n'avait encore guère changé depuis le temps où son père remontait l'Ogoué. En dehors de Libreville et de rares petits centres, tout était forêt vierge et tribus impénétrées. On l'envoie à Sindara, sur la Ngounié, à la « Mission des 3 Epis » qui n'existe encore qu'en projet ; il faut construire les bâtiments et apprivoiser les hommes. Il y a là six peuples tous à peu près inconnus, parlant des langues différentes : Eshira, Ivili, Ivéa, Tshogo, Akélé, Fang. L'abbé ne parlait que le mpongoué, sa langue maternelle, avec quelques mots fang. Il va se mettre à l'eshira, puis au tshogo et aux autres dialectes, par goût autant que par nécessité. Il parcourt la forêt dans tous les sens.

Rien de plus amusant que son journal de tournée, en 1907, dans le pays Tshogo, jusqu'alors complètement fermé. Avec une bande d'écoliers qui lui servent d'enfants de chœur et qui se relaient pour porter son maigre bagage (qui consiste surtout en un autel pliant), il se glisse dans la forêt, passe les rivières, patauge dans les marais, grimpe les montagnes, campe dans les rares et misérables villages où il s'efforce (en vain) de semer la bonne parole et dont il étudie la langue et les mœurs. Tout cela avec une allégresse admirable.

Il passe ainsi onze ans à Sindara et un an à Franceville, puis il est nommé professeur au petit séminaire, à Libreville. Monseigneur Martrou a reconnu ses exceptionnelles qualités de chercheur ; il le pousse aux études ethnographiques et linguistiques. Après six ans d'enseignement, l'abbé reprend sa ronde dans la brousse.

Quatre ans au Rio Mouni, à Boutika. Cinq ans à Donguila, dans le fond de l'Estuaire, en pays purement Fang. C'est la guerre de 1914 et, pour lui, le début des études botaniques. Ensuite quatre ans à Lambaréné, un retour de cinq ans à Sindara. De 1934 à 1941, c'est la nouvelle mission de Saint-Martin des Apindji, où il fait l'école et d'où, tous les mois, il va desservir Mouila. De 1941 à 1949 il est à Sainte-Anne du Fernan Vaz. Puis vient la retraite à Libreville ; « il y a douze ans que cela dure », dit-il avec un sourire, comme si sa longévité était une bonne blague faite à la Mission.

Pourtant jamais retraite ne fut plus laborieuse. De l'aube à la nuit, porte et fenêtre ouvertes, il converse, renseigne, confesse, et surtout travaille. Combien de machines à écrire a-t-il usées ? Combien d'articles a-t-il donnés à d'innombrables revues fran-

çaises, congolaises et locales, y compris des publications ronéotypées de la mission où il représente à lui tout seul « l'intermédiaire des chercheurs et des curieux ». Ses chroniques « Saviez-vous ? » seront précieuses pour l'Histoire gabonaise si elles sont conservées. Il ne refuse jamais un renseignement ni un article ; c'est un prodige intellectuel.

La bibliographie ci-dessous ne peut donc prétendre à être complète, ni définitive. Je la donne cependant, pensant qu'elle pourra être utile aux chercheurs.

I. OUVRAGES PRINCIPAUX

1. *Dictionnaire mpongwè-français*, suivi d'éléments de grammaire. Metz. Imprimerie de la « Libre Lorarine ». 1934. 640 pages.
2. *Contes gabonais*. Imprimerie Saint-Joseph, Libreville, 1953. Ecole Montfort. Épuisé. Nouvelle édition sous presse.
3. *Toponymie de la Lagune du Fernan-Vaz et des environs*. Dactylographié.
4. *Notes d'Histoire du Gabon*. Mémoires de l'I.E.C. Brazzaville. 1960. 158 pages.
5. *Dictionnaire français-mpongwè*. Imprimerie Saint-Paul. Brazzaville. 1961. 725 pages.
6. *Les plantes utiles du Gabon*. Editions Paul Lechevalier. Paris. 1961. (En collaboration avec R. Sillans.) 614 pages.

EN PRÉPARATION :

1. *Les rites secrets du Gabon* (en collaboration avec R. Sillans). Présence Africaine. Paris, doit paraître en 1962.
2. *Lexique tsoغو-français et français-tsoغو*.
3. *Un millier et demi de proverbes, dictons, maximes et devinettes* (Mpongwè, Ngowé, Fang, Vili, Ivéa, Tshogo).

II. PETITS OUVRAGES EN LANGUES LOCALES

Mpongwè.

1. *Evangélaire*, suivi d'Instructions pour certains jours de l'année (1901).
2. *L'Idolâtrie des catholiques* (du R. P. Lejeune). *Katoliki wi dëmbinya ikana vyé ?* (1902).
3. *Catéchisme* (revu et augmenté) (1915).
4. *Cantiques annotés*. *Idyembo si Katiliki* (1904).
5. *Catéchisme des Vérités nécessaires* (de Mgr Le Roy). *Irèti y'isolo* (1908).

Bakélé.

1. *Petit catéchisme*, avec cantiques (1904).

Ivéa.

1. *Petit catéchisme*, avec cantiques (1905).

Ivili.

1. *Petit catéchisme* (1903).
2. *Cantiques* (1905).

Mitsogo.

1. *Vérités nécessaires* (1903).
2. *Petit catéchisme*, avec cantiques (1910).
3. *Tableaux et Leçons de Lecture* (1910).
4. *Catéchisme* (1930). Edité par la Sodalité de Saint-Pierre-Claver (Rome), avec cantiques.
5. *Essai de Grammaire* (1937).

III. ARTICLES DE REVUES

Revue belge des PP. du Saint-Esprit. 1907.

Voyage au pays des Mitsogo.

Journal de la Société des Africanistes. 61, rue de Buffon, Paris.
1932. L'alphabet des idiomes gabonais. (Tome II, fascicule II.)
8 pages.

1933. Les néologismes dans les idiomes gabonais. (Tome III, fascicule II.) 10 pages.

1934. Renseignements fournis à M. le Professeur Aug. Chevalier au sujet d'une fougère pour piégeage et d'un champignon à fabriquer des ceintures de parure. (Tome IV, fascicule I.)

Bulletin de la Société des Recherches Congolaises. Brazzaville.

N° 4. Les tribus du Gabon. (44 pages.) 1924.

N° 7. Funérailles chez les anciens Mpongwès.

N° 7, 8, 9, 15, 16, 17. Contes, proverbes et devinettes Mpongwès.

N° 7. Contes Eshiras.

N° 8. Un enterrement chez les Ishogos. Coutumes Ishogos :
1° bénédiction d'une ease ; 2° bénédiction de mariée ;
3° la statue du Bouiti.

N° 8, 18. Contes et proverbes Ishogo ou Mitsogo.

N° 9. Poisons de pêche (Gabon).

N° 10. Feuilles potagères.

N° 11. Proverbes Ivilis.

N° 12. Le bananier (variétés, usages).

N° 12, 13, 14. Contes, proverbes et devinettes Fang.

N° 14. Essai sur les idiomes du Gabon. (60 pages.)

N° 18. La tribu des Ishogo ou Mitsogo.

N° 20. Contes Ishogo.

N° 23. Initiation à l'Ebongwé, Langage des Négrilles.
(27 pages.)

N° 24. Dénominations astrales au Gabon. (19 pages.)

1947. Essai de grammaire tsoogo.

Bulletin de l'IEC. Brazzaville.

1. Usages pharmaceutiques des plantes spontanées du Gabon. 1953. N^{os} 4, 5 et 6.
2. Idiomes gabonais : similitudes et divergences. N° 10, 1955.
3. Remarques sur les noms propres gabonais. N° 11, 1956.
4. Concordance de proverbes gabonais et européens. 1958. N° 15 et 16.

Revue du Clergé africain (Mayidi, Congo belge).

1. Ma Lucia-Anna. 1953.
2. Frère Dominique Fara. 1954.
3. Sœur Hyacinthe Antini, pupille de M. de Brazza. 1952.
4. Monseigneur Pierre-Marie Le Berre, deuxième évêque du Gabon.

Liaisons (Brazzaville).

1. Les tatouages au Gabon. (N° 65.) 1959.
2. La parenté entre les clans familiaux de tribus différentes. (N° 69.) 1959.

Réalités gabonaises (Libreville).

1. Les cimetières de famille au Gabon. N° 4, 1959 et n° 5, 1960.
2. Gabon : Devises, serments, cris de guerre. N° 8, 1960 ; n° 9, 1960 ; n° 10, 1961.

Revue de Botanique appliquée. 57, rue Cuvier, Paris V°.

1. *Articles et Notes.*

1930. (Avril et mai.) Plantes oléifères du Gabon. (15 pages.)
1931. (Janvier.) Le bananier-plantain au Gabon. (10 pages.)
1931. (Avril.) Champignons comestibles de la Basse-Ngounié. (8 pages.)
1934. (?) Plantes aromatiques offertes aux manes des ancêtres.
1935. (Février.) A propos de plantes utilisées par les noirs au Gabon.
(*Idem.*) Substances végétales que l'on mêle au vin de palme.
1938. (Mai.) Ecorces d'arbres pour cloisons. (6 pages.)
(Août-septembre.) Origine botanico-forestière des outils en bois.
1939. (Février.) Les « plantes à sel » au Gabon.
(*Idem.*) Une graminée à piéger les rats de brousse.
(Septembre-octobre.) Une « glu » africaine.
(*Idem.*) Utilisation du palmier « Elaeis ».
2. *Renseignements fournis sur diverses plantes.*
1931. (Avril.) Sur un nouveau *Sclerosperma* du Gabon (*Sclerosperma Walkeri*).
(Novembre.) L'Emounou (*Podococcus Barteri*) palmier intéressant du Gabon.
1934. (?) Sur trois arbres de la forêt gabonaise (copaifera Salikounda, Detarium le Testui, Grewia coriacea ou

- « Arbre à briquet ». (Octobre.) Sur une fougère grim-pante produisant des lanières employées pour la fabri-cation des nasses et des collets à gibier. (*Lygodium Smithianum*.)
1937. (Juin.) Légumes curieux de l'Afrique tropicale (*Diosco-reophyllum Cumminsii* : *Patate du golfe de Guinée* ; *Begonia auriculata*, *Begonia Mannii*, et *Cissus pro-ducta* : *l'Oseille des Pygmées* ; *Senecio gabonensis* : *le Sénéçon du Gabon*).
1938. (Janvier.) Notes sur deux ignames. (*Dioscorea Minuti-flera*.)
 (Juillet.) Une rubiacée du Gabon qui sert à narcotiser le poisson. (*Randia Walkeri*.)
 (Août-septembre.) Une acanthacée du Gabon qui sert à narcotiser le poisson. (*Distichocalyx Walkeri*.)
 (Novembre.) Un arbre nouveau du Gabon. (*Ibadja Wal-keri*.)
1939. (Juillet.) Sur un arbre du Cameroun et du Gabon à bois utilisable. (*Azelia pachyloba*.)
1940. (Mars.) Sur un bois du Gabon peu connu. (*Eurypetalum Batesii*.)

Dans la même revue, Auguste Chevalier a écrit de nombreux articles (de 1931 à 1947) d'après des renseignements fournis par l'abbé Walker qui, depuis 1929, a effectué 150 envois au Muséum.

L'abbé Walker continue à travailler sans relâche. Souhaitons une longue rallonge à cette copieuse bibliographie.

ANNEXE III

PRÉHISTOIRE

Indications antérieures

Des renseignements pris avant mon départ, il résultait que la préhistoire gabonaise était des plus minces et limitée aux régions de savanes :

1. La plus ancienne trouvaille est celle de J.-C. Reichenbach : une hache polie de petites dimensions (107 cm et 56 cm) en schiste amphibolique, trouvée à Libreville en creusant un chemin et décrite par E.-T. Hamy (*Bulletin du Muséum*, 1897, pp. 154-156).

2. Un outillage microlithique découvert par R. Furon, il y a une vingtaine d'années, sur une colline à l'ouest du village de Mimongo, un peu au nord de Mouila. M. Furon m'a très aimablement montré sa trouvaille, de très petites pierres noires, contenues dans une boîte d'allumettes et qu'il décrira sans doute un jour.

3. Mademoiselle Alimen, dans sa *Préhistoire de l'Afrique*, signale en outre des dessins de poignards sur des parois de grottes dans la région de Lastoursville, rappelant des dessins analogues trouvés en Ethiopie. Elle n'a pu m'indiquer l'origine de ce renseignement.

4. L'*Encyclopédie Maritime et Coloniale*, volume AEF, 1950, pp. 33-34, note « quelques objets aux environs de Franceville » : pointes foliacées, percuteurs, nucléi, amandes. Là non plus, aucune indication précise.

Renseignements recueillis

Bien que non préhistorien, j'ai cru devoir m'informer sur place d'autres trouvailles éventuelles, la préhistoire devant naturellement servir d'introduction à ma future *Histoire du Gabon*. On trouvera ci-dessous quelques renseignements, dans l'ordre chronologique où je les ai obtenus :

1° En passant à Lastoursville, j'ai questionné les vieillards sur les fameuses grottes. Deux d'entre eux m'ont affirmé (sans que je le leur aie suggéré) l'existence des dessins de poignards. Il existe deux grottes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest de Lastoursville, sur les falaises surplombant la vallée de l'Ogoué. Je me suis rendu dans celle de l'est, qui avait été visitée autrefois par l'administrateur Trézenem et où il avait recueilli des cendres de

bois sous deux mètres de pierrailles et de guano de chauve-souris. Je n'ai vu aucun dessin, mais je ne suis pas allé jusqu'au bout, faute de temps et de lumière suffisante. M. l'administrateur Ponsaillé, qui a fait deux séjours à Lastoursville et connaît admirablement le pays, m'a dit qu'il avait visité à loisir les deux grottes et n'y avait trouvé aucun dessin.

2° La station de Franceville est indiquée par G. Droux dans le *Bulletin de Recherches congolaises*, n° 23, août 1937, p. 180. On aurait découvert, dans des ravines creusées par les pluies, aux environs immédiats du poste, quelques pointes foliacées, lames, percuteurs, nucléi, amandes, tranchets, le tout en silex noir des bords de l'Ogoué. Je ne sais où se trouvent ces pièces, qui sont sans doute celles de l'*Encyclopédie*.

D'autre part le docteur Andrau, à Mounana, aurait fait d'autres découvertes dans les savanes du sud-est ; je n'ai pu le rencontrer ni obtenir de précisions sur son travail.

3° M. Hubert, du service des Eaux et Forêts, a trouvé récemment, le long de la route Nolé-Mitzic, sur le sol d'un ancien village situé sur la rive droite de l'Okano, à 4 ou 5 km en amont du confluent de cette rivière avec l'Ogoué, un biface que j'ai pu examiner. Il s'agit d'un outil du genre pic, long de 144 cm et large de 54 cm, taillé à retouches alternes dans une roche métamorphique. M. Farine l'attribue à un toubmien très évolué, ressemblant au pré-campinien.

4° M. de Muizon, directeur des « Bois déroulés Océan » m'a montré une hache néolithique, assez semblable comme dimensions et comme matière à celle de Reichenbach, mais de formes plus régulières, quasi géométriques. Cet outil a été trouvé par lui à proximité de la rivière Banga, vers les sources de la Bilagone, affluent sud de l'Estuaire, à 10 ou 15 km de celui-ci, en pleine forêt. Un bulldozer établissant une route sur l'emplacement d'un ancien village a écorné une petite colline : la hache devait se trouver à 0 m 20 de profondeur.

M. de Muizon a trouvé, au même endroit, en faisant sauter à la dynamite un okoumé d'environ 70 ans, des débris de poteries qui étaient en dessous et qui sont actuellement à Libreville. Il avait découvert antérieurement, à une dizaine de kilomètres au sud, à environ 1 m sous terre, une poterie de grande taille, presque intacte, qui a été perdue par la suite.

5° M. Farine, directeur-adjoint de l'Information, a découvert, au début d'octobre 1961, à 40 km au sud de Ndendé sur la route de Dolisie, en surface sur un rebord de plateau surplombant la savane, une dizaine de petites pièces de 3 cm de long environ sur 2 cm 5 (notablement plus gros que les microlithes de Furon), en quartz ou en silex, formant lames, raclours, perçoirs. Il les attribue au « late stone age ».

6° Enfin, à mon retour, une visite au département de Préhistoire au Musée de l'Homme, où j'ai été accueilli par MM. Champault et de Beauchêne, m'a permis de contempler, outre la hache

de Reichenbach, deux outils en pierre polie de grande taille trouvés par l'administrateur Eckendorf, vers 1940. Tous les deux sont larges, avec un pédoncule d'emmanchement. Le plus grand (0 m 75), qui pourrait servir de houe, reposait, à Makokou, dans un gîte à Kaolin, au bord de l'Ivindo ; il est en phyllite jaunâtre, presque entièrement polie des deux côtés. Le second, hache ou herminette, a été trouvé entre Makokou et Mitzic dans des graviers au bord d'un torrent ; il est en actinotite grisâtre.

Conclusions

Le Gabon m'apparaissait, avant mon départ, comme une région particulièrement pauvre en préhistoire, comparée surtout à la richesse du bas-Congo ; les rares trouvailles qu'on y signalait étaient toutes situées en savanes et paraissaient se rapporter aux époques mésolithique et néolithique. Combinant ces notions avec les traditions orales, qui présentent les arrivées des groupes humains comme ne remontant guère à plus d'un à deux siècles, j'en arrivais presque à supposer que la forêt avait été pénétrée seulement à une époque récente.

Mais peu à peu l'état de la forêt, où le stade primaire sans sous-bois apparaît exceptionnel, me fit rejeter cette conception. Les trouvailles préhistoriques, dont j'eus la révélation ensuite et dont une bonne partie ont été faites en forêt, me confirmèrent dans cette idée que l'homme était, au Gabon, plus ancien que les traditions ne le feraient croire. Y a-t-il eu un hiatus entre les peuples préhistoriques et ceux d'aujourd'hui qui (même les Pygmées) semblent avoir ignoré la taille et le polissage de la pierre ? Le fait que certains outils lithiques ont été trouvés dans d'anciens villages signifie-t-il qu'ils ont été utilisés par leurs habitants ? Doit-on supposer des périodes antérieures plus sèches où les savanes étaient plus étendues et qui ont facilité la pénétration ? Peut-on ainsi expliquer la présence ancienne de certains peuples dont les traditions d'origine sont nulles ou obscures (Myéné, Bongom) ? Autant de questions qui risquent de rester des questions.

En tout cas la préhistoire du Gabon doit encore nous réserver de nombreuses découvertes. La présence, depuis peu de temps, à Libreville, de M. Farine, élève de l'abbé Joly et qui a une bonne pratique de la recherche préhistorique, nous ouvre à cet égard un espoir neuf.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
---------------	---

PREMIÈRE PARTIE

TRADITIONS ORALES

Méthodes et résultats.....	13
Peuples et groupes.....	17
I. — <i>Groupe sud-ouest</i>	21
Eshira, 21. Voungou, 23. Pounou, 24. Loumbou, 29. Vili, 33.	
II. — <i>Groupe central</i>	35
Pindji, 35. Tshogo, 37. Shimba, 39. Pové, 40. Okandé, 43. Sangou, 46.	
III. — <i>Groupe sud-est</i>	50
Nzabi, 50. Douma, 54. Wandji, 56. Ndoumou, 58. Mbamba, 59. Kanigui, 61. Téké, 61. Woumbou, 64.	
IV. — <i>Groupe nord-est</i>	65
Kota, 65. Hongoué, 71. Shaké et Danbomo, 71.	
V. — <i>Groupe nord</i>	75
Kouélé, 75. Chiwa, 78. Note liminaire sur les Fang, 82. Fang Zamane, 82. Fang Ntoumou, 90. Fang Mvaï, 98. Fang Betsi, 101.	
VI. — <i>Groupe ouest</i>	105
Galoa, 105. Nkomi, 112. Oroungou, 113. Mpongoué, 119. Benga, 124. Séki, 125.	
VII. — <i>Populations dispersées</i>	128
Bongom (Akélé) et assimilés, 128. Pygmées, 133.	
Quelques conclusions provisoires.....	137

DEUXIÈME PARTIE

ARCHIVES

Remarques générales	143
Libreville, 146. Ogoué Maritime, 148. Ngounié, 149. Nyanga, 150. Ogoué-Lolo, 151. Haut-Ogoué, 151. Ogoué-Ivindo, 153. Wolé-Ntem, 154.	

ANNEXES

Textes enregistrés au magnétophone.....	159
Bio-bibliographie de l'Abbé Walker.....	161
Préhistoire	168

CARTES

Carte physique et politique.....	6
Carte des peuples gabonais.....	19

PHOTOGRAPHIES

La collecte des traditions (à Nombedouma, en pays Galoa)	Couverture
Avec les pygmées de Dibandi.....	Face à page 96
Informateurs à Franceville.....	97
L'auteur et deux informateurs devant la case du Bouiti à Mimongo	112
L'abbé Walker en 1961.....	113

IMPRIMERIE DE LAGNY
EMMANUEL GREVIN ET FILS
- - - - - 2-1002 - - - - -

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1902.
N^o d'Édition : 3118. — N^o d'Impression : 6880.

Dans la même collection

L'homme d'outre-mer

NOUVELLE SÉRIE

N° 1

H. DESCHAMPS

LES MIGRATIONS INTÉRIEURES A MADAGASCAR

N° 2

J.-L. BOUTILLIER

avec la collaboration de J. CAUSSE

BONGOUANOU, COTE D'IVOIRE

N° 3

G. CONDOMINAS

FOKON'OLONA et collectivités rurales en Imerina

N° 4

Cl. TARDITS

LES BAMILÉKÉ DE L'OUEST CAMEROUN

N° 5

A. LE ROUVREUR

SAHELIENS ET SAHARIENS DU TCHAD

Editions BERGER-LEVRAULT